UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

Mrs. D. C. Meyers

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/larvolutionrus04anet

LA RÉVOLUTION RUSSE

A5796r

CLAUDE ANET

LA RÉVOLUTION RUSSE

****

LA PAIX DE BREST-LITOVSK
— SOUS LE RÉGIME DE LÉNINE —
LES AMBASSADES EN FINLANDE
L'AGONIE - PETROGRAD - MOSCOU

(JANVIER-JUIN 1918)

TORONTO LIBRARY
396121
2.9.41

PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919

Tous droits réservés

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1919, by Payot et Cie

AVANT-PROPOS

Un retard dans l'impression des derniers volumes où je réunis mes notes sur la Révolution russe m'amène à corriger les épreuves de ce tome quatrième près de dix mois après qu'il a été écrit. Je n'y change rien. Je n'ai pas à modifier les conclusions que j'ai tirées au jour le jour des événements qui se sont déroulés à Petrograd au cours de l'hiver 1918.

Bénéficiant du recul que donne le temps, la figure de Lénine grandit. Lénine apparaît comme une force constante. Il a une vue politique et sociale; il n'en a jamais dévié. Dans son système, la paix est nécessaire; aussi veut-il la paix à tout prix avec les Empires centraux. Trotski, plus faible, n'ose pas signer à Brest-Litovsk le traité que lui présentent Kuhlmann et Czernin. Il fait une pirouette, croit s'en tirer par une bouffonnade et part sur le fameux : « Ni paix, ni guerre ».

Lénine eût signé sur-le-champ. Après l'échec de la conférence de la paix, les Allemands avan-

cent en Russie. Seul alors dans le parti, Lénine continue à prêcher la paix. Il écrit de massifs articles ; il fait des conférences. Il a raison. Lénine n'a jamais pensé travailler pour son pays seulement. A ses yeux, la révolution triomphante en Russie ne marque qu'une première étape dans la conquête du monde. Si elle reste confinée dans les frontières de l'Empire des Tzars, elle est condamnée à périr. Elle doit s'étendre à l'Europe entière et, par delà les mers, à l'Amérique. En Europe la guerre est déchaînée, une guerre que Lénine qualifie d'impérialiste. Il attend. Chez les peuples vaincus, la révolution éclatera et il entend la diriger par les méthodes qui lui sont propres dans les voies du bolchevisme russe.

Lénine dans la guerre mondiale joue à coup sûr. Il joue le perdant. Peut-être même gagnera-t-il sur les deux tableaux, si la guerre finit par un compromis laissant, dans l'un et l'autre camp, le même découragement.

Lorsqu'éclate l'émeute de Kiel, trois jours avant la signature de l'armistice, Lénine triomphe et, au 12 novembre, Moscou pavoise comme Paris. Avec une rapidité qui tient du miracle, le régime des Soviets s'étend sur l'Allemagne entière et le drapeau rouge flotte sur le Palais impérial de Berlin comme sur le Kremlin des Tzars. Le Soviet des ouvriers et des soldats,

c'est le principe essentiel de la Révolution russe et Lénine sait, par expérience personnelle, ce qu'on peut en tirer.

En vain, allèguera-t-on que les bolcheviques allemands viennent de subir en janvier un grave échec à Berlin. Ebert, homme d'action, a supprimé Liebknecht et Rosa Luxembourg, tandis que Kerenski, rêveur, a laissé échapper Lénine et Trotski après les émeutes de juillet à Pétrograd. Les extrémistes allemands engageaient le combat dans des conditions différentes de celles où se trouvaient leurs frères russes. Lénine menait sa propagande dans la foule soldatesque d'un pays encore en guerre et lui promettait la paix. L'Allemagne battue où Liebknecht tâchait de faire triompher les doctrines russes avait déjà conclu l'armistice. Liebknecht ne pouvait plus gagner une clientèle au nom de la paix. Lénine a eu dix mois pour préparer la dictature du prolétariat et le règne des Soviets (dissolution de la Constituante, le 19 janvier 1918) ; Liebknecht qui voyait les élections de la Constituante prochaines est obligé d'engager le combat sans avoir pu recruter et entraîner ses troupes. Travaillant dans un pays déjà affaibli par la révolution qui se prolonge, Lénine exploite la misère grandissante du peuple. Liebknecht est talonné par les événements. S'il avait pu attendre le développement inévitable du ma-

laise dans les masses populaires, exciter les millions d'ouvriers qui vont se trouver sans travail, exploiter le mécontentement qui ne fera que grandir, qui oserait dire qu'il n'aurait pas atteint au succès de son maître russe ? Et aujourd'hui même, à l'heure où les élections de la Constituante achèvent la défaite des extrémistes, qui pourrait affirmer que l'Allemagne retrouvera rapidement son équilibre politique et que l'action énergique d'une infime minorité de démagogues ne s'y fera pas sentir. Lénine sait qu'il ne gouverne la Russie qu'avec une poignée d'hommes.

Quoi qu'il en soit, au jour de l'émeute de Kiel, Lénine a remporté une victoire. S'il ne l'a pas — peut-être pas encore ? — exploitée intégralement, comment nier qu'il n'ait remporté dès ce jour, de notables succès ? En Russie même, ses troupes rentrent dans les territoires abandonnés par les armées allemandes, soviétiques elles aussi. Il reprend l'Esthonie, la Lettonie, la Courlande, la Russie Blanche. En Ukraine, le louche Petlura renverse Skoropadski. La République des Soviets gagne des territoires immenses. L'Allemagne, enfin, est tout entière momentanément sous le drapeau rouge. Lénine voit les idées socialistes y faire des progrès notables et, dans l'esprit de Lénine, le terme fatal du socialisme est le bolchevisme. Il a la logique pour lui et

l'expérience précieuse de la révolution russe.

Il y a du mystique chez Lénine comme chez tous les socialistes. On voit dans ce parti des savants qui manient des chiffres et des statistiques et des idéologues qui jouent avec des idées ; ils se croient des hommes positifs, pétrissant des réalités. Mais ils sont des croyants. Ils croient à la vérité transcendentale de leur doctrine, comme à la bonté de l'homme, comme à l'infaillibilité du peuple. Ils repoussent les miracles de l'Eglise ; ils acceptent des dogmes qui font un appel plus impérieux encore à la croyance. Cette part de mysticisme que l'on retrouve chez tous varie suivant les individus. Chez Lénine, elle est grande. Comme on le sait, il diffère des socialistes occidentaux non sur la doctrine qui est commune à toutes les écoles socialistes, mais sur le moment opportun de sa réalisation. Ceux-ci veulent une marche progressive vers l'idéal socialiste ; ils entendent y élever peu à peu le prolétariat. Lénine, sûr de l'excellence de sa doctrine, déclare qu'il faut réaliser dès qu'on en a la possibilité, dès qu'un événement heureux, une révolution, un coup de force donne le pouvoir aux socialistes. Il faut amener le peuple au dogme en le lui imposant. Il a sur ce sujet prononcé plusieurs discours et formulé des pensées assez fortes. Il dit, par exemple le 17 novembre au Congrès général des Paysans :

« Si le socialisme ne peut se réaliser que lorsque le développement intellectuel de tous le permettra, nous ne verrons pas le socialisme même dans cinq cents ans. Les éléments avancés, en l'espèce le parti socialiste, doivent entraîner la masse sans se laisser arrêter par le fait que la mentalité du peuple n'est pas ce qu'elle devrait être. Nous devons conduire les masses en nous servant des Soviets comme organe d'initiative révolutionnaire. Aucun accord avec la bourgeoisie n'est possible ; elle doit être abattue d'une façon définitive. »

Lénine revient plusieurs fois sur cette thèse. Il est périlleux d'entrer dans des querelles de partis où il n'y a que des coups à recevoir.

Où est le « *reine Thor* », le socialiste pur ?

Au mois de juillet 1918, je traversais la mer du Nord de Bergen à Aberdeen. M. Branting chef du parti social-démocrate suédois était sur le bateau ainsi que deux petits juifs, porteurs de lourdes sacoches bourrées de billets de banque, que le Gouvernement des Soviets envoyait de Moscou à son représentant à Londres, Litvinof. M. Branting me dit :

— Les bolchéviques ne sont pas des socialistes.

Et les petits juifs m'affirmèrent :

— M. Branting n'a aucun droit au nom de socialiste.

J'incline à croire qu'ils sont socialistes les uns et les autres et qu'il n'y a entre eux qn'une différence de degré — de degré de virulence.

Plus tard, j'espère terminer l'histoire de la Révolution Russe, mais j'arrête ici cette série ou je n'ai voulu enregistrer que les événements dont j'ai été témoin. Je puis cependant, dès aujourd'hui, formuler des conclusions provisoires.

Le jour même où Lénine prend le pouvoir il publie un manifeste dans lequel il donne son programme qu'il résume en trois mots :

La paix;

Le pain;

La terre.

La terre. — « Le droit de propriété sur la terre est annulé pour toujours, la terre ne peut être ni achetée, ni vendue, ni donnée en location ou en gage, ni expropriée par quelque moyen que ce soit. Toutes les terres sont confisquées sans rachat, deviennent propriété nationale et passent à la disposition des travailleurs qui la cultivent [1]. »

Le paysan prend en effet les terres de la Couronne, des monastères et des grands propriétaires. Cette expropriation ne l'enrichit pas. La

1. Article premier de la loi agraire.

moyenne de la petite propriété paysanne en Russie est de quatorze dessiatines (équivalant à peu près l'hectare) par feu. On a calculé que les terres expropriées comptaient environ cinquante millions d'hectares. Elles sont partagées pour la Grande Russie entre cinquante millions de paysans. On voit que la condition matérielle du paysan n'est guère modifiée.

Comment ce partage se fait-il ?

Je rapporte dans ce livre une conversation que j'ai eue avec ma cuisinière, brave femme du Gouvernement de Novgorod qui me quitta peu après le Coup d'état bolchevique, effrayée qu'elle était par le désordre, l'insécurité, les perquisitions, les coups de feu dans la rue. Elle regagna son village. Au mois de mars, elle vint me rendre visite, je lui demandai :

— Eh bien, Nastia vous avez pris les biens des seigneurs ?

— Mais, *barine*, répondit-elle, nous n'avons pas de grands propriétaires. Le seul bien est à vingt-cinq verstes de chez nous, mais les deux villages qui l'avoisinent s'en sont emparés ; les paysans ont pris leurs fusils et nous empêchent d'approcher.

Il en est ainsi dans toute la Russie. Comment pourrait-il en être autrement ? Le programme de Lénine est sur ce point inapplicable. Les paysans n'ont pas renoncé à la propriété indivi-

duelle. Il y a eu un transfert de propriété, mais non un changement d'état dans la teneur du sol.

Le pain. — Lénine avait promis le pain à sa clientèle. Il a été incapable de lui donner. Sous la gestion des bolchéviques, ce pays le plus riche du monde et qui seul en Europe peut se suffire à lui-même meurt de faim. Le paysan qui ne peut acquérir aucun objet de première nécessité ne cultive de la terre que juste ce qui lui est nécessaire pour vivre. Il garde jalousement son blé et est souvent obligé de le défendre, les armes à la main, contre les bandes de gardes-rouges que Lénine et Trotski envoient dans quelques villages.

La paix. — Il est vrai que les bolchéviques ont signé la paix la plus honteuse que la Russie ait connue, la paix de Brest-Litovsk par laquelle ils abandonnaient à l'ennemi cent-cinquante mille verstes carrés du territoire national. Mais au prix de ce sacrifice ont-ils atteint le but qu'ils se proposaient ? Non. Dès avant la signature du traité ils voyaient la guerre — la guerre civile, cette fois-ci — éclater sur plusieurs points de l'Empire. Ces pacifistes à tous crins se sont trouvés en lutte avec l'Ukraine, la Crimée, le Don, le Caucase et la Sibérie. Ironie du sort, ces hommes — croyons-les sincères — qui veulent abolir la guerre et les armées déploient à l'heure même où j'écris une activité fébrile

pour constituer une armée d'un million d'hommes. C'est ici la faillite morale la plus grave du bolchévisme. Le point capital de son programme, il ne peut l'atteindre et ces idéologues comprennent ce que nous savions depuis longtemps et en France mieux qu'ailleurs, qu'il y a des guerres inévitables et qu'il ne suffit pas d'élever en dogmes je ne sais quelles chimères pour détourner de l'humanité le fléau de la guerre.

Le régime bolchévique, enfin, s'est réclamé d'un idéal élevé. Depuis que Lénine l'a imposé à la Russie par la force, il n'a vécu que grâce aux baïonnettes. Dans les périodes les plus troubles de son histoire, la Russie n'a jamais connu une année plus sanglante que celle où ont régné les bolchéviques ; mais cette fois-ci les assassinats et les meurtres ont été commis au nom du socialisme et de la fraternité.

Janvier 1919.

LA RÉVOLUTION RUSSE

I

L'UNIQUE JOURNÉE DE LA CONSTITUANTE

6-19 janvier.

Hier, grande journée. La première Constituante russe a siégé.

Dès le matin, on apprend par le journal des social-révolutionnaires, le *Dielo Naroda*, que la veille au soir, Ouritski a envoyé au siège du parti des permis d'entrer pour tous les membres élus. D'autre part, des manifestations se préparent, même dans certaines grandes usines, comme Poutilof, Oboukhof et autres. Plusieurs régiments sont décidés à soutenir la Constituante, tous les fonctionnaires, et ce qu'on appelle ici, « l'intelligence ».

Smolny a donné des ordres sévères, a mobilisé la garde-rouge, appelé des marins d'Helsingfors ; les Cronstadiens sont là. Tout cortège qui voudra approcher du Palais de Tauride sera dispersé par la force des armes. J'apprends que la nervosité est grande à Smolny, qu'on y passe la nuit dans la fièvre, qu'on double les gardes, qu'on compte ses forces.

Les soldats « constituants » sont aussi fort agités. Rien de plus curieux que cet état d'esprit des soldats qui, sans savoir pourquoi, sont prêts à descendre dans la rue. Les manifestations doivent être pacifiques, c'est-à-dire sans armes. Les comités de certains régiments votent que les régiments n'y prendront pas part officiellement, mais, qu'à titre individuel et sans fusil, les soldats pourront y participer.

Je sors de chez moi avant 11 heures pour gagner le lointain palais de Tauride et y entrer avant que l'accès en soit, peut-être, interdit.

Le Champ de Mars est un désert blanc de neige. Les tramways ne circulent pas. Dans Pantélémonskaia et dans la grande artère des journées de révolution, Litheiny, la circulation est à peu près normale. Je trouve un traîneau et descends Litheiny vers la Néva De loin, je vois sur le pont qui le termine les drapeaux rouges d'un cortège. Il vient du quartier ouvrier de Wiborg. Les drapeaux avancent lentement. Tout est calme et

paisible par cette froide matinée d'hiver russe.

Et, soudain, une salve de coups de fusil à trois cents mètres devant moi. Un petit nuage bleu clair flotte dans l'air glacé au coin de Chapalernaia et de Litheiny au-dessus du groupe des gardes-rouges qui ont tiré. Les drapeaux ont disparu; les gardes-rouges s'élancent à la baïonnette sur les manifestants. La panique est grande ; les gens fuient. Mon *izvostchik* jette son cheval au galop dans la Fourchtadskaia et je ne vois plus rien.

En approchant du Palais de Tauride, les patrouilles sont nombreuses, gardes-rouges et marins. Il y en a de juchés avec une mitrailleuse sur le petit mur dans la Chapalernaia. Très peu de soldats et seulement du régiment des Grenadiers.

Dans la cour du Palais, deux pièces d'artillerie de campagne. Je passe sans difficulté. Le Palais est gardé, à l'intérieur, presque exclusivement par des marins qui ont au bout de leur fusil de grands coutelas tranchants et aigus. A chaque porte, il faut sortir son laissez-passer. Les députés, le public, les journalistes arrivent lentement. Tous nos confrères sont là et les agences. Voici le bolchévique correspondant du *Daily News*, le cultivé et fin littérateur Arthur Ransome. Le coup d'état maximaliste l'a plongé dans une joie délirante. Trotski et Lénine sont des dieux. Il m'interpelle aussitôt, pour me déclarer que la France a une politique stupide, qu'elle devait accepter les

offres des maximalistes et qu'elle en aurait tiré de grands avantages.

— En trahissant, comme eux, ses alliés, sans doute, répondis-je.

Ransome rayonne de bonheur à l'idée que la Constituante n'aura que quelques heures de vie. Il arrive d'Angleterre où il a été prêcher, pendant un mois, la bonne parole. Il espère que, grâce à ses soins diligents, la Grande-Bretagne connaîtra bientôt les joies de l'anarchie communiste et la ruine totale que nous voyons ici.

Les députés sont maintenant plus nombreux. On attend longuement on ne sait quoi. Cependant, on envahit le buffet. Voici le grand Stieklof-Nakhamkès, aux membres mal attachés ; il dirige les *Izviestia* ; le chef rasé des S. R. de gauche, commissaire, Karéline; l'Assyrien Steinberg, commissaire à la justice ; le crépu Zinoviev ; le barbu Rakovski, retour de Roumanie, — tous ces camarades qui tombent sous ma plume au hasard des rencontres sont juifs, comme Svierdlof, président du Comité exécutif. Et la foule des anonymes, innombrables et disparates, les fronts bombés, les yeux rêveurs, les longs cheveux. Et voici Caliban, lui-même, arrivé des bords du Iénisséi ou de la Léna, en veste doublée de mouton, le front bas, mangé par les cheveux, l'œif enfoncé et méfiant, une mâchoire formidable faite pour broyer un animal, le menton couvert d'une barbe drue de

huit jours, l'allure lourde, rustaude. Il va de salle en salle dans le Palais magnifique de Potemkine, n'adressant la parole à personne. Il regarde sans comprendre et la foule et les colonnes. Il n'a même pas l'instinct de propriété. Caliban n'a pas encore compris, que de par la grâce de la Révolution russe, il est roi.

A 3 heures et demie, la grande salle des séances se remplit. On en a renouvelé le mobilier. Les sièges et pupitres, de bleus qu'ils étaient, sont devenus rouges. La tribune de la Douma qui s'avançait en forme de navire a disparu. Le mur, derrière le président, où était le portrait de l'Empereur, a été enlevé et une demi-rotonde s'ouvre où était, sans doute, le trône de la Grande Catherine.

Sur les travées de l'extrême gauche, se placent les maximalistes. Le fougueux Krylenko est là, court de jambes, le front haut, la tête comme tonsurée. Le bloc des S. R., des minimalistes et des nationalités remplit le centre et la plupart des sièges de droite. Sur le banc du gouvernement, à gauche du président, quelques inconnus et Lénine.

Lénine n'a rien du démagogue. Il est soigné, linge blanc, vêtements bien coupés. Le peu de cheveux qu'il a sont rangés avec art sur son crâne chauve. Il a la nuque grasse d'un bourgeois. Petite moustache et petite barbiche blondes. Il a l'air d'un notaire de province du Second Empire.

Il doit porter une chaîne de montre avec breloques. Il est patelin et souriant. Il cause avec des membres du gouvernement et du parti. On lui a appris, sans doute, comme à nous, que ses garde-rouge avaient déjà tué aujourd'hui des ouvriers, de simples soldats et un député social-révolutionnaire de Sibérie. Il continue à être satisfait, à sourire, à expliquer et commenter avec de petits mouvements de mains significatifs et insistants. A-t-il l'air intelligent? Non ; docte et assuré, sans plus, d'une assurance qui est si profonde qu'il n'a pas besoin de l'afficher. Trotski a une autre allure. Lénine, s'il n'avait pas sur le front quelques protubérances un peu accusées, passerait inaperçu. Mais le front est un peu bombé : alors, on se méfie.

Plus on approche de 4 heures, heure où doit se réunir la Constituante, plus le silence est grand dans la salle vaste. Seules les tribunes sont éclairées, la salle reste dans une demi-obscurité sous la toiture de verre d'où rayonne une faible lueur pâle et crépusculaire. On attend en silence. Chacun pense qu'à la minute même de l'ouverture, le scandale éclatera. Les maximalistes ont déjà indiqué leur programme et publié la déclaration par laquelle ils comptent enchaîner la Constituante, l'obliger à reconnaître le pouvoir souverain des Soviets et à contresigner les décrets du Conseil des commissaires du peuple. Le président

du C. C. E., Svierdlof, doit ouvrir la séance au nom des Soviets et lire la déclaration déjà publiée. Il semble peu probable que le bloc révolutionnaire se laisse imposer cette tactique.

Peu à peu, la rampe électrique invisible derrière la corniche qui court autour de la salle, s'allume. Une lumière diffuse baigne les représentants du peuple russe, assis immobiles sur leurs sièges, face à l'estrade de la présidence vide.

L'aiguille de la pendule a dépassé 4 heures. Soudain, un député en habit de soldat se lève au centre et dit :

— Il est 4 heures ; je propose que le doyen d'âge des S. R. prenne la Présidence...

Le bloc révolutionnaire se lève et applaudit frénétiquement un digne monsieur à grande barbe à peine grisonnante qui se dirige à pas comptés et solennels vers la tribune.

Mais ce coup imprévu déchaîne la colère des maximalistes. Tous les compagnons de Smolny sont sur leurs pieds. Les poings s'abattent sur les pupitres. Les injures pleuvent. Krylenko se signale par la véhémence de sa fureur. Dressé sur ses courtes jambes, il hurle et s'agite. Le généralissime étouffe d'indignation. A la tribune, le doyen fait des gestes accompagnant sans doute, des paroles qui ne nous arrivent pas et par lesquelles il déclare la Constituante ouverte. A côté de lui,

Judas-Svierdlof est apparu (lorsque j'accole le nom de Judas à celui de l'honorable président du C. C. E. je n'entends évoquer entre eux qu'une ressemblance physique et qui ne s'étend même pas à l'expression de la physionomie, car Svierdlof n'a pas l'air d'avoir vécu dans l'intimité et le rayonnement du Sauveur du monde).

Finalement, le doyen d'âge ayant accompli — on suppose — les rites traditionnels, regagne sa place et Svierdlof reste seul. Il nous lit aussitôt la déclaration du C. C. E. A chaque paragraphe, sur la terre, sur les banques, sur le pouvoir des Soviets, la gauche applaudit. Mais le bloc révolutionnaire reste figé. Il ne songe même pas à rendre aux maximalistes la monnaie de leur pièce et à empêcher leur orateur de parler. Ils écoutent en enfants bien sages.

La lecture terminée, courte discussion sans intérêt, sur la nomination du président. Finalement, on tombe d'accord, sur la présentation d'un candidat du bloc, Tchernof, et d'un maximaliste. Ce dernier est la camarade Spiridonova qui, ayant été violée par un magnifique gendarme du Tzarisme, est devenue une des saintes et martyres de la révolution. Elle déploie une grande violence dans la lutte actuelle; elle a passé des S. R. au maximalisme pur. Elle fait tout ce qu'elle peut pour hâter l'épanouissement et la chute de la révolution et pour ramener le retour à cet état

détesté et pourtant inoubliable où il y avait un tzar et de magnifiques gendarmes.

Les formalités du vote durent deux heures.

Tchernof est élu par 244 voix contre 153, les Ukrainiens se sont abstenus. Acclamé par le bloc, Tchernof en redingote solennelle, une églantine rouge à la boutonnière, prend la présidence et adresse à l'assemblée un discours que les maximalistes écoutent avec indifférence. Il est vrai que Victor Tchernof ne les attaque pas. Victor Tchernof ne sait pas que les maximalistes ont pris le pouvoir par la force des armes, qu'ils ont arrêté les chefs socialistes, fermé les journaux, tué, aujourd'hui même, un membre social-révolutionnaire de l'assemblée, qu'ils vont fermer la Constituante aujourd'hui ou demain. Non, la grande âme de Tchernof a oublié ces faits sans importance. Il prononce un discours vague et qui serait médiocre, si, à force de platitude, il ne devenait odieux.

Le premier mot qu'il a à la bouche est celui de Zimmervald. Cela est significatif. Qu'ils soient de droite ou de gauche, tous les hommes qui sont là ont fait oraison à Zimmervald. Pas un seul d'entre eux n'a eu le courage de regarder en face la guerre. Tchernof a sur la paix le même programme que les maximalistes. Mais, comme il est dans l'opposition, il est obligé de trouver un autre moyen d'y parvenir et il demande que la

Constituante convoque une conférence socialiste de tous les pays en guerre pour une paix générale. Il déclare que la Constituante doit envoyer un message à l'Ukraine et au Don pour les ramener à l'union. Ce palliatif anodin de la guerre civile est la seule pensée propre à Tchernof, car sur tous les autres points, il adopte le programme maximaliste. Aussi, ceux-ci l'écoutent avec une patience qui cache mal leur mépris. Vers la fin du discours, les interruptions deviennent plus fréquentes : « Et le pouvoir ? » lui crie-t-on de gauche. Tchernof ne répond pas.

La salle s'échauffe. Comme il demande qu'on se lève en l'honneur des victimes de la révolution, l'extrême gauche, qui se croit attaquée, proteste avec fureur, tandis que seul, le bloc se lève, couvert d'injures par les maximalistes. Un de ceux-ci, d'une voix de tonnerre, propose à l'assemblée d'honorer les victimes du « crime » du 1er juillet. Le « crime » du 1er juillet, c'est l'offensive par laquelle Kerenski a sauvé l'honneur de la Russie révolutionnaire. Cette fois-ci toute la gauche se lève. Les tribunes applaudissent frénétiquement. Les marins, armes à la main, s'en mêlent et les gardes-rouges. Il suffirait d'un mot pour les jeter sur les députés du bloc.

La bassesse du discours de Tchernof est telle que je n'en puis plus. Je ne me sens pas la force de passer la nuit à écouter ces misères. Et puis,

l'atmosphère de la salle est irrespirable. Quoi, c'est cela, la Constituante de la révolution russe ! Nous en sommes réduits à choisir entre Lénine et Trotski d'un côté et Victor Tchernof de l'autre. Merci. Que faisons-nous, nous Occidentaux, je n'ose même pas dire alliés, parmi ces révolutionnaires russes ? J'ai une fois de plus l'impression forte que nous devons quitter la place. A chaque instant, nous nous sentons des intrus. Dans la tribune des journalistes où je suis, j'ai à ma gauche une jeune fille, de l'autre un Russe quelconque, mais dont les vêtements n'ont pas été coupés en Russie. Ils s'aperçoivent et par dessus de moi, c'est le charmant dialogue qui suit :

— C'est vous, Pierre Alexeievitch.

— C'est vous, Anna Ivanovna.

— Depuis quand êtes-vous arrivé ?

— Un mois, environ.

— Par l'Allemagne ?...

Décidément, je m'en vais. Et, du reste, il y a neuf heures que je suis dans le Palais de Potemkine, et, je n'ai ni déjeuné, ni dîné.

La ville dans la nuit glacée est déserte. Près du palais quelques patrouilles, puis, plus personne dans les rues interminables qui mènent à Litheiny. Jamais la solitude ne m'a paru plus angoissante qu'au sein de cette capitale immense pendant les nuits où règne la terreur maximaliste. Je crois revivre un cauchemar que j'ai eu

souvent jadis. J'étais dans un pays inconnu, solitaire. Après mille fatigues et au prix de grands dangers je voyais, enfin, une ville voisine. J'y arrivais comme dans un hâvre de grâce, las et défait. Mais, ô horreur, je trouvais une ville morte. Toutes les portes de toutes les maisons étaient fermées ; pas une lumière aux fenêtres, pas un bruit dans les rues, pas un passant, pas une voiture, pas même un chien. J'errais au hasard, l'âme déchirée, cherchant une âme à qui parler, un siège où m'asseoir, une table où me réconforter. Rien, j'étais dans une ville que la vie avait abandonnée et où ne régnait plus que la mort...

A chaque fois que je sors, la nuit, à Petrograd maintenant, le souvenir de ce cauchemar ancien s'empare de moi. Et ce soir, le long des grilles du palais de Tauride, le long de la Sergievskaia muette, glissant sur les trottoirs couverts de glace, me tordant les pieds dans les trous du chemin, avançant lentement entre les hauts tas de neige qui, dans l'obscurité, semblent les pointes des tentes blanches où dort une armée ensevelie par une tempête dans les steppes septentrionales ; seul, toujours seul devant les portes closes des cours et des maisons, accompagné par le murmure du vent glacé, éclairé par la lueur vacillante de quelques réverbères qui ne se sont pas encore éteints, je crois retrouver enfin la ville damnée que mes rêves inquiets d'enfant m'avaient annoncée.

J'apprends samedi dans la journée quelle a été la suite de la séance. Après des débuts confus et l'élection d'un secrétaire, Tzéretelli a pris la parole. Interrompu par les maximalistes qui le traitent de « Bourreau », Tzéretelli a été longtemps sans pouvoir parler. Il a enfin prononcé une vive critique du régime de Smolny et a proposé à l'assemblée la résolution du parti social-démocrate-minimaliste, qui veut l'établissement d'une république démocratique, la reconnaissance de la Constituante comme seul pouvoir, la création par la Constituante d'un organe issu d'elle qui sera chargé d'entrer en pourparlers avec toutes les puissances belligérantes pour arriver à une paix démocratique sur les principes russes, etc., etc.

Par 237 voix contre 146 la Constituante repousse l'ordre du jour du C. C. E. et décide de suivre celui des S. R.

Pendant le vote, comme on appelait le député Foundaminski, ami notoire de Kerenski, un matelot a dit :

— Ah ! c'est ça, Foundaminski !

Et, épaulant son fusil, l'a mis en joue. Un député à côté de lui, a détourné l'arme. Le matelot n'a pas tiré.

L'assemblée a voté trois résolutions : sur le régime, sur la terre et sur la paix.

Vers 5 heures du matin, un matelot monte brusquement à la tribune du président, met la main sur l'épaule de Tchernof, disant rudement :

— Camarades, la garde est fatiguée. Il faut en finir. Nous voulons aller nous coucher. Et, du reste, les commissaires du peuple en ont assez.

Tchernof, interloqué, a pourtant repoussé la requête et la séance a continué. Vers 6 heures du matin, les députés se sont séparés, se donnant rendez-vous à 5 heures le même jour.

Le commissaire Ouritski les a regardés partir et, avec un sourire ironique a dit :

— Il sera inutile de vous déranger, camarades.

Et, en effet, le samedi toutes les portes du Palais de Tauride sont cadenassées. Le C. C. E. se réunit à Smolny le soir et déclare que la Constituante contre-révolutionnaire est dissoute. Elle a vécu comme les éphémères, un jour.

Il ne faudrait pas croire pourtant que la journée ait été bonne pour Smolny. La Constituante a siégé. Elle a prouvé qu'elle était contre les maximalistes, en élisant Tchernof, en repoussant la déclaration du C. C. E., en adoptant l'ordre du jour des S. R., en votant trois résolutions, sur le régime, la terre et la paix. Quelles que soient les explications de la *Pravda* et des *Izviestia* sur le manque d'autorité de la Constituante, elle est tout de même la seule assemblée élue régulièrement, au suffrage universel. Les origines des Soviets,

je l'ai montré souvent, sont plus obscures et suspectes. On ne sait d'où ils viennent, mais on sait quelle partie infime de la population russe, ils représentent.

Mais la journée dans la rue a été bien pire encore pour les maximalistes. Les manifestations désarmées et pacifiques ont été accueillies par la fusillade des gardes-rouges et des marins. Il y a des morts nombreux. Ce ne sont pas des bourgeois, mais des ouvriers, des simples soldats, des révolutionnaires notoires. Le député de Sibérie au premier Congrès des Paysans, Loguinof a été tué. Mlle Gorbatovskaia, révolutionnaire connue, dont la mère est morte dans les prisons du Tzar, s'est fait tuer héroïquement, en reprenant un drapeau rouge qu'un ouvrier avait laissé tomber dans la bagarre. Elle a été, proprement, assassinée par les marins. Le régiment Préobrajenski a trois morts, le Volinski, un, au moins. Les usines Oboutkhof, Poutilof, comptent des victimes. Un employé inférieur des télégraphes est tué. On ne sait encore combien il y a de morts, mais ils appartiennent tous aux cadres révolutionnaires. Aussi l'indignation est vive dans le peuple et dans les casernes.

— Quoi ! dit-on, on tue les nôtres, comme au temps du Tzar !

Le rapprochement des dates frappe l'imagination populaire. On entre dans la semaine du

9/22 janvier, jour auquel le peuple fut massacré sur la Place du Palais d'Hiver au début de la révolution de 1905. Cette date n'a pas été oubliée et voilà qu'à treize ans de distance le sang des prolétaires coule dans les rues de Petrograd. Cette fois-ci, les ordres ne sont pas partis du Palais d'Hiver, mais de Smolny.

La colère commence à gronder dans Petrograd. Je n'imagine pas que le renvoi de la Constituante fasse prendre les armes aux soldats. Que savent-ils de la Constituante ? C'est pour eux un mot vide de sens. Mais des soldats, leurs frères, tués par des gardes-rouges et des marins, voilà qui leur parle.

Et, dans ce Petrograd que Dostoïevski déclarait la ville la plus fantastique du monde, il ne serait pas impossible qu'on vît, un de ces jours prochains, les soldats prendre Smolny et en massacrer les maîtres.

Les soldats en veulent depuis longtemps aux gardes-rouges. Ceux-ci montent des gardes comme eux, mais ils touchent 15 roubles par jour et les soldats en reçoivent 5 par mois. Il y a déjà eu des rixes nombreuses. Les gardes-rouges ont parfois été rossés par les soldats. D'un camp à l'autre, on se jette des défis. Près de certaines casernes, les gardes-rouges ne passent plus. Maintenant il y a du sang entre les gardes-rouges et les soldats. L'affaire n'en restera pas là.

Dans les usines, il ne faudrait pas croire que la révolution maximaliste n'ait fait que des heureux. D'abord, il y a une crise industrielle formidable. La production de guerre est arrêtée. Des milliers d'ouvriers sont renvoyés. Les chemins de fer débitent de moins en moins les matières premières, charbon et minerai. Enfin il y a deux classes d'ouvriers. La première, la plus sérieuse, la moins nombreuse, est composée des anciens ouvriers professionnels, spécialisés, avec une solide instruction technique. Par la hausse des salaires actuels, ils arrivent à gagner de 20 à 30 roubles par jour. La seconde comprend la masse immense des manœuvres qu'on a embauchés pour intensifier la production de guerre, paysans d'hier qui ne veulent pas retourner aux champs, petits ouvriers à domicile qui ont pris goût à la vie de l'usine et des grandes villes. Ceux-là touchent en moyenne de 5 à 8 roubles par jour. Or, la politique de Smolny s'appuie sur les masses larges, c'est dire les plus obscures, les moins développées. Lorsque Lénine parle des paysans, il leur accole le plus souvent l'épithète « pauvres ». Il s'adresse aux ouvriers agraires (*batraky*), aux paysans qui n'ont rien. Dès qu'une famille de cultivateurs, à force de labeur, de tempérance, d'économie, de travail ardu poursuivi par plusieurs générations, a acquis un lopin de terre, elle cesse d'être intéressante pour les dic-

tateurs terroristes. Dans les usines l'antagonisme grandit entre les ouvriers spécialistes et les manœuvres. Ceux-ci considèrent ceux-là comme des aristocrates, pire, comme des bourgeois.

« Comment peut-on gagner 40 roubles, quand je n'en gagne que 8, dit le manœuvre ? Nous sommes tous des hommes et la révolution nous a faits égaux. »

C'est parmi les manœuvres que se recrute la garde-rouge. On en sait toujours assez pour se promener dans les rues, un fusil sur l'épaule attaché par une ficelle, pour effrayer le bourgeois et au besoin lui envoyer une balle. Et cette vie de fainéant donne 15 roubles par jour.

Aussi les vieux ouvriers sérieux regardent avec méfiance ces jeunes gardes-rouges oisifs et inquiétants.

Et voilà qu'aujourd'hui ces gardes-rouges tirent sur les ouvriers professionnels. Cela est, tout de même, difficile à accepter.

Le régime maximaliste n'a pas encore réalisé l'âge d'or. Il y a les difficultés matérielles de vie qui pèsent sur tous, petits fonctionnaires, employés, manœuvres et même soldats. Il y a le fait qu'à Petrograd, aujourd'hui, nous tous, bourgeois et ouvriers, avons froid dans nos appartements ou chambres mal chauffés, que nous ne pouvons nous y éclairer dans ces longues nuits septentrionales, car l'électricité brûle deux ou trois heures

par nuit, et pas toutes les nuits, que le pétrole manque, qu'on en obtient quelques litres par une journée d'attente devant les boutiques, que les bougies coûtent 1.75 ou 2 roubles pièce, qu'il est impossible d'acheter une paire de chaussures ordinaires à moins de 200 ou 300 roubles, que les vêtements ont décuplé de prix, que les vivres deviennent chaque jour plus rares. Depuis quinze jours, j'ai reçu une livre de pain. La viande que l'on m'apporte en cachette atteint des prix inimaginables. On a payé hier chez moi 80 roubles un morceau de bœuf pour le pot-au-feu. Le beurre, quand on en trouve, pour la cuisine ou pour la table, est à 18, 20 roubles, la livre russe.

Le peuple est simpliste. Il voit que Lénine et Trotski lui ont promis du pain et ne lui en donnent pas. Il voit que la vie est plus difficile et plus chère sous leur dictature que sous celle de Kerenski, époque qui marquait déjà un recul notable sur les conditions matérielles de la vie sous l'autocratie. Si l'ouvrier avait la faculté de raisonner objectivement, il verrait que dans la révolution qu'il a faite, plus il gagne de liberté, plus il a de peine à vivre. Et cette constatation ne manquerait pas de la surprendre.

Ainsi les causes de mécontentement contre le régime sont sérieuses, et la journée d'hier y ajoute que, sous le règne des maximalistes, le sang des ouvriers et des soldats a coulé dans les rues.

C'est ainsi que nous entrons dans une nouvelle crise. Le pouvoir sera-t-il le plus fort ? Sera-t-il à son tour renversé ? Qui le remplacera ? Le mois de janvier russe se terminera-t-il sans nous apporter quelques nouveautés ?

L'assassinat de Chingaref et de Kokochkine.

7/20 janvier.

Nous apprenons qu'un ignoble assassinat a été commis cette nuit dans des circonstances qui le rendent plus affreux encore.

Les anciens ministres cadets du ministère Kerenski étaient enfermés depuis le 5 novembre à Pierre et Paul. Chingaref et Kokochkine, arrêtés plus tard, avaient été les rejoindre.

Hier, vers 6 heures du soir, ces deux derniers, malades, étaient emmenés en traîneau, escortés par des gardes-rouges, à l'hôpital Marie, dans Litheiny. Sur le chemin, les gardes-rouges proférèrent maintes menaces. Ils parlaient de jeter les deux prisonniers dans le canal de la Fontanka.

A l'hôpital, Chingaref et Kokochkine occupèrent chacun une chambre. Les gardes-rouges sortirent dans le corridor. Vers minuit, ils s'en allèrent, disant qu'ils allaient chercher leurs rem-

plaçants. Une heure après un détachement de gardes-rouges et de marins sonnèrent à la grande porte d'entrée. Sans demander le chemin, ils se rendirent à la chambre où reposait Chingaref, après avoir pris de la servante une petite lampe. A peine dans la chambre, ils donnèrent deux coups de baïonnette dans la tête de Chingaref et lui tirèrent un coup de revolver dans la poitrine et un dans le ventre. Le malheureux agonisa dans des souffrances horribles pendant une heure et demie sans perdre connaissance.

Les assassins passèrent aussitôt dans la chambre de Kokochkine. Il dormait. Une balle de revolver dans la tête le tua net. Puis marins et gardes-rouges disparurent.

Aujourd'hui, Petrograd est atterré par la mort de ces deux hommes qui étaient l'honneur de la démocratie russe.

Chingaref était un médecin pauvre de campagne, avec quatre enfants. Il élevait, en outre, les trois orphelins de sa sœur morte. C'était comme Kokochkine un parfait honnête homme, un travailleur consciencieux et désintéressé, un homme courageux, estimé de tous.

Des groupes se forment dans la ville. Une longue queue se déroule devant l'hôpital où les corps sont exposés. Les femmes du peuple disent :

— Allons prier devant les morts pour le salut du peuple.

La morgue de l'hôpital Marie devient un lieu de pèlerinage. On voit dans les ministres tués des martyrs. Bientôt, ils deviendront des saints.

Lénine à Smolny tremble. Il ordonne de rechercher les coupables. Bontch-Brouevitch, son second, vient à l'hôpital faire une enquête. Il ne peut supporter la vue des cadavres. Il sort, en balbutiant :

— Ce n'est pas nous qui avons voulu cela !

Mais voilà des mois que les maximalistes ameutent le peuple et les soldats contre leurs adversaires politiques et contre les bourgeois. Les bolchéviques n'ont jamais employé que la force des baïonnettes. Par elles, ils ont pris le pouvoir, dissous la Douma de ville, chassé la Constituante, fermé les journaux. Les assassins de Chingaref et de Kokochkine ont appliqué la doctrine prêchée par Lénine et par Trotski.

L'Ukraine traite séparément.

J'ai ce même jour une nouvelle politique inquiétante, mais pas inattendue.

L'Ukraine s'est entendue secrètement avec les Empires centraux. Elle va conclure une paix séparée. La Rada demanderait, en outre, à l'Allemagne un appui matériel contre les maximalistes avec lesquels elle se bat dans Kief même.

Voilà de grands espoirs envolés ! Je crains qu'on ne se soit en France bercé d'illusions au sujet de l'Ukraine. On y voyait un foyer de résistance contre le gouvernement de Petrograd. On espérait « manœuvrer » l'Ukraine dans un sens favorable à nos intérêts, qui sait ? lui voir continuer la guerre aux côtés de la Roumanie.

On oubliait qu'à l'origine du mouvement ukrainien était l'Autriche et qu'elle était à Kief plus puissante que nous. C'est elle qui l'emporte aujourd'hui.

Les conséquences de la paix séparée de l'Ukraine sont incalculables. C'est la Roumanie perdue, obligée de négocier à son tour avec les Empires centraux. C'est la Russie du centre et du nord coupée des riches provinces qui la ravitaillaient. C'est le blé, le fer, les graisses de l'Ukraine à la disposition des Empires centraux.

14/27 janvier.

Depuis plusieurs jours les nouvelles du Sud sont mauvaises. Les conflits entre troupes roumaines et russes maximalistes tournent à la petite guerre. Le canon parle. Les Roumains sont obligés de désarmer des bandes de pillards qui mettent le pays à sac. La Roumanie ne veut pas reconnaître les comités et leurs chefs. La Roumanie traite

avec le général Tcherbatchef. La Roumanie envoie des troupes en Bessarabie.

Aujourd'hui le conseil des commissaires du peuple rompt les relations diplomatiques et déclare que le ministre Diamandi et le personnel doivent être reconduits à la frontière, que le trésor roumain à Moscou sera gardé par lui pour être remis au peuple roumain, que le général Tcherbatchef est hors de lui.

Et nous voici à ce comble de folie que le gouvernement maximaliste qui a pris le pouvoir pour faire la paix se trouve déclarer une nouvelle guerre et à qui ? à l'alliée d'hier de la Russie, à la Roumanie que la trahison maximaliste avait placée dans une situation affreuse.

Comment entend-il mener cette guerre ? Il n'a point d'armée, l'Ukraine est entre lui et la Roumanie. Les troupes maximalistes sur le front sud, ne sont plus qu'un troupeau débandé. Si l'Ukraine, comme cela est certain, a, elle aussi, conclu son accord, comment Smolny arrivera-t-il à tirer un coup de canon à bonne portée ? Mais nos gens ne s'embarrassent pas de si peu. Un d'eux a fait des confidences à un journaliste et lui a dit :

— La guerre ! La guerre par les procédés anciens. Peuh !... C'est suranné ! L'emploi des armes à feu, des canons, des fusils, cela n'est vraiment plus de notre temps. Les gaz ! un peu mieux. Mais enfin tout cela est arriéré, barbare, barbare !...

Nous avons trouvé un moyen nouveau de réduire notre ennemi à merci. Nous avons un procédé infaillible par lequel nous l'abattons à nos pieds. Et, supériorité prodigieuse, cela ne demande presqu'aucune effusion de sang. Par des artifices connus de nous seuls et perfectionnés par les maîtres Lénine et Trotski, savants dont les expériences ont un retentissement mondial, nous lui inoculons quelques germes d'une nouvelle maladie foudroyante dont nos maîtres illustres ont identifié et intensifié le virus : le typhus maximal !

Je vois M. Diamandi dans l'après-midi. Il n'a appris son renvoi que par la note publiée en quatrième page par les journaux officieux. Smolny a omis de le prévenir. Il ne sait ce qu'on compte faire de lui. Le renverra-t-on en Suède ou en Roumanie ? Le trajet de Petrograd à Jassy ne serait pas sans risques. Les trains et les gares sont aux mains des soldats. Aucune police, aucune garde, ne pourrait assurer la sécurité de M. Diamandi et du personnel de la légation. Il serait certainement massacré avant d'arriver en Roumanie.

Les nouvelles que l'on a de Roumanie disent que les troupes roumaines ont été obligées d'occuper plusieurs places en Bessarabie où étaient les dépôts de l'armée en deçà du Pruth.

Il est possible — et qui pourrait l'en blâmer — que dans la situation où la trahison de la Russie

l'a placée, la Roumanie a causé avec les Empires centraux et qu'elle a leur autorisation tacite de prendre la Bessarabie. Elle s'en emparera sans peine et l'on arrivera à ce prodigieux paradoxe : il a fallu que la Roumanie, pour gagner la Bessarabie que l'Allemagne et l'Autriche lui promettaient, s'alliât à la Russie qui la lui refusait.

De plus en plus la Russie vaincue par sa révolution chinoise est rejetée de l'Europe. Au nord, les Allemands la chassent de la Courlande et de la Lithuanie ; au centre, l'Ukraine sera dans la sphère d'influence autrichienne ; au sud, elle quittera les bords escarpés du Pruth pour les rives basses et marécageuses du Dniester.

En attendant, nos gens de Petrograd s'excitent sur la question de la paix avec les Empires centraux. Comment accepter la carte de guerre que l'Allemagne leur propose ? Elle n'est pas conforme aux exigences formulées par le Sacro Saint Soviet.

Hier, le comité exécutif du parti maximaliste et celui des S. R. de gauche ont discuté longuement. Ils sont arrivés à une formule dont je ne puis dire à quel point elle me comble d'aise : « Ni paix, ni guerre ».

C'est simple. Encore fallait-il y songer.

« Ni paix, ni guerre ! » Comme cette formule me plaît ! Elle ne pouvait naître que dans les marais glacés qui séparent le lac Ladoga du golfe de Finlande. « Ni paix, ni guerre ! » O subtils

coupeurs de cheveux en quatre, quintessenceurs de néant, ânes de Buridan placés entre la paix et la guerre, vous préféreriez mourir que prendre un parti. Il ne vous a fallu qu'une soirée pour arriver à cette formule où se résume à la fois l'ingéniosité et le nihilisme de l'âme socialiste russe. « Ni paix, ni guerre ». Cela est beau.

Les commentaires qui accompagnent la formule ne manquent pas de saveur.

Nos gens ont dit : « Nous sommes des socialistes, nous ne pouvons accepter une paix impérialiste. Nous sommes des socialistes, nous ne pouvons pas faire la guerre. Eh bien ! nous ne ferons ni l'une, ni l'autre. Par un miraculeux hasard, il se trouve que l'Allemagne s'est affaiblie sur notre front au point d'être incapable de faire une offensive. Tous les hommes au-dessous de trente-cinq ans sont, avec l'artillerie lourde, sur le front français. Que risquons-nous ? Faisons les morts, et, peut-être l'ennemi ne bougera-t-il pas ? »

La formule va être proposée au congrès des Soviets.

Au fond, nous pouvons nous en accommoder. Elle évite le définitif de la paix. Et si l'Allemagne veut prendre Reval, Dvinsk et Pskof, elle sera tout de même obligée de ramener quelques canons et quelques hommes de France.

15/28 janvier.

Je lis et relis les deux discours de Trotski au congrès des Soviets avant son départ pour Brest Litovsk. J'y cherche la pensée de derrière la tête de l'homme qui va prononcer à lui seul sur la paix et la guerre et qui va décider du sort de la Russie — et par contre-coup de l'Europe — pendant de longues années.

Je sors de cette lecture avec la conviction que Trotski est décidé à conclure la paix. Et voici les passages de ses discours sur lesquels je m'appuie. N'oublions pas que c'est au moment d'aller causer avec l'ennemi que Trotski prononce les paroles que je vais rapporter, que son discours sera connu des adversaires qu'il aura en face de lui et que, s'il découvre ses points faibles, les représentants des Empires centraux sauront en profiter.

Je passe les déclamations obligatoires sur la révolution qui gronde en Autriche et en Allemagne. Il y a trois mois qu'on nous l'annonce, mais comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir. Mais je note les phrases suivantes après que Trotski a montré que ces forbans (ce sont les Allemands, et il faut avouer que jamais on a parlé publiquement et de telle façon de gens avec qui on s'asseoit autour d'une table pour négocier) présentent des conditions ruineuses pour la Russie en

lui enlevant 150.000 verstes carrées de territoire et en lui demandant de 4 à 8 milliards d'indemnité.

« Nous avions prédit qu'une paix véritablement démocratique n'était possible qu'au cas où la révolution sociale éclaterait dans tous les pays et où elle remporterait une victoire définitive et, aujourd'hui, il est clair comme le jour que s'engager à ne conclure qu'une paix véritablement démocratique signifierait prendre l'engagement que la révolution sociale dont tout le monde a parlé ici, éclatera immédiatement et qu'elle sera victorieuse dans le sens le plus large de ce mot. Dans ces conditions l'expression même de « paix honteuse » est inconvenante et indigne et constitue un sacrilège aux gens et aux forces de l'Europe ensanglantée qui souffre tous les maux. Ce sacrilège est encore bien plus grand quand on pense à tous les martyrs qui depuis plus de trois ans et demi périssent là-bas au front dans des conditions absolument insupportables pour tout organisme humain. Non, il ne peut pas y avoir de « paix honteuse », il ne peut y avoir qu'une paix malheureuse... »

« ... Mais il estime nécessaire de souligner que si quelqu'un prend l'engagement ou même déclare qu'il existe la possibilité de prendre l'engagement de ne conclure qu'une paix générale et démocratique, celui-là est un démagogue et un

charlatan. Prendre un pareil engagement signifierait que nous devons nous engager à ne pas conclure de paix avant que les impérialistes anglais et américains ne le désirent. Et cela signifierait également que la révolution russe s'engage à se faire la tutrice du monde entier et à y supprimer à bref délai toutes les violations et toutes les injustices du régime social actuel. »

Ah ! cela est clair et nous savons ce qui nous attend à Brest-Litovsk. Trotski a beau jeu à nous montrer l'impossibilité de signer une paix séparée et démocratique. Que ne le voyait-il plus tôt ? Que ne s'en est-il avisé avant de lancer la Russie dans cette criminelle et honteuse entreprise ? Il nous assurait, il y a trois mois, que l'Allemagne allait s'effondrer sous ses coups. Il s'est bien battu ! rendons-lui cette justice, mais l'Allemagne est debout. Voilà la réalité, voilà cette réalité que Trotski ne voulait pas prévoir, malgré l'évidence, malgré les avertissements. Croit-il donc que c'est de gaieté de cœur que la France qui a donné le plus pur de son sang continue la guerre. La France impérialiste ! Folie ! La France qui veut vivre seulement ! Mais chez le paysan et l'ouvrier français il y a la conscience que la lutte est engagée pour ce qu'il y a de plus haut dans le monde, et c'est pour cela qu'ils serrent les rangs et qu'ils tiennent. Cela, Trotski, si intelligent qu'il soit,

ne peut le comprendre. Cette vérité le dépasse.

Cet internationaliste ingénieux, cet esprit sophistique voit aujourd'hui que ses arguments se sont émoussés sur la cuirasse d'acier allemande.

Il va signer la paix et quelle paix !

II

PETITS TABLEAUX DE LA VIE A PETROGRAD SOUS LE RÈGNE DES MAXIMALISTES

16/29 janvier.

Il y a peu de jours, le gouvernement a décidé que tous les citoyens devaient travailler à enlever la neige qui encombre les rues de Petrograd et rend la circulation quasi-impossible. Sous le régime détesté des Tzars, les *dvorniks* étaient chargés de ce travail et payés à cet effet. Les rues étaient parfaitement entretenues.

En exécution de l'ordre du gouvernement qui contraint tous les citoyens valides jusqu'à l'âge de cinquante ans à faire cette besogne de voirie, les professeurs de l'école de droit sont descendus dans la rue devant les bâtiments de la Faculté. Munis de pics et de pelles, ils déblayaient de leur mieux, mais avec une certaine maladresse provenant de leur manque d'habitude aux travaux ma-

nuels. *Dvorniks* et gamins se rassemblèrent, ricanant, pour les regarder. Et comme un de ces derniers devenait insolent, un professeur français lui tira l'oreille. Aux cris du jeune voyou, un garde-rouge s'avança pour bousculer le professeur. Celui-ci et ses confrères houspillèrent le garde-rouge qui s'enfuit. Il revint bientôt suivi de cinquante de ses collègues armés et emmenèrent les doctes professeurs au poste. Le Français téléphona à l'ambassade qui entreprit des démarches pour la libération de son ressortissant.

Voici un petit tableau des mœurs nouvelles qui a son prix. Sous le régime Lénine-Trotski, les professeurs de l'Université sont chargés de la voirie publique. Les *dvorniks* s'installeront dans les chaires et feront les cours de droit romain. Mais je n'ai pas lu que Lénine et Trotski fussent descendus, la pioche sur l'épaule, pour travailler dans la rue devant Smolny. Il faut croire qu'ils jugent leur travail intellectuel plus utile à la société qu'une besogne de manœuvres. Il y a donc une différence de qualité dans le travail. Mais, si cette distinction est admise, que reste-t-il de la société nouvelle que Lénine veut fonder ? Voici venir une hiérarchie et des classes ; il y aura des hommes qui penseront, qui rêveront peut-être, et d'autres qui feront des travaux manuels. Où est l'égalité promise ? Que deviennent les principes ?

Lénine et Trotski n'ont pas déblayé la neige !

On voit chaque jour dans les rues de Petrograd des traîneaux où sont assis un civil en vêtements convenables, l'air décent, ou un officier sans épaulettes, comme le veut la mode du jour. A côté de ce personnage convenable, un adolescent pâle, et le plus souvent dégénéré, les cheveux en désordre et le regard farouche. Ce traîneau mène un prisonnier aux cachots de Smolny.

L'homme en rupture des lois n'est pas le pâle voyou, mais le bourgeois décent. Le gardien de l'ordre public est ce jeune anarchiste, fils d'alcoolique. Et pour montrer qu'il représente la force, il a entre les jambes un fusil, dont la bretelle est remplacée, suivant la mode de la garde-rouge, par une ficelle. Il y a longtemps, en effet, que les gardes-rouges ingénieux ont vendu la courroie de cuir du fusil qui leur a été confié.

Il y a peu de jours, au centre de la ville, à Fontanka, devant la maison où habite le général Niessel, chef de la mission militaire française, à 10 heures et demie du soir, quelques soldats ont arrêté un traîneau qui ramenait chez lui l'acteur Valois, beau-frère du Grand-Duc Paul Vladimirovitch. Ils dépouillèrent l'acteur de sa pelisse, de son habit, et s'éloignant de quelques pas le laissèrent là. Mais, pris de remords, un des soldats revint vers Valois et lui logea deux balles de revolver dans la tête. Un de nos officiers a été atta-

qué sur l'autre rive de la Fontanka vers 11 heures du soir. Le revolver mis sur sa tempe a raté. Il a eu le pouce presque arraché par un coup de sabre.

Vingt-quatre heures plus tard, on tue sur le quai français un bourgeois sur le seuil même de sa porte. Une semaine plus tard, c'est un docteur connu qui est fusillé sur Fontanka.

Il n'y a pas de nuit où des bandits n'arrêtent ainsi les gens assez fous pour n'être pas barricadés chez eux dès la tombée du jour. Jusqu'à préprésent, ils mettaient à nu leurs victimes qui se gardaient de protester et grelottaient en chemise par les froids de 25° des nuits de Petrograd.

Maintenant ils les tuent à coups de revolver.

Pourquoi pas ? Que risquent-ils ? Les gens qui sont en traîneau sont des bourgeois à qui Lénine a déclaré une guerre impitoyable. Les soldats et les gardes-rouges traduisent et mettent en pratique à leur façon — la bonne sans doute — la doctrine du maître.

18/31 janvier.

Mme Kollontai, commissaire à la prévoyance publique, femme divorcée d'un général, épouse le vigoureux matelot Dybenko, son collègue au gouvernement des Commissaires et chef de la marine russe.

Mme Kollontai, je l'ai dit, est une femme char-

mante. Son premier mari, malade, est dans une clinique. Elle va le voir aux heures où la politique maximaliste lui laisse des loisirs. Elle y rencontre son fils, Junker de vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Elle a annoncé son mariage à ce dernier. Son fils n'a soulevé qu'une simple objection :

— Par quelle raison, maman, a-t-il dit, te crois-tu obligée à te marier ? Le mariage n'est-il pas une cérémonie surannée à tes yeux ! Dans la société que tu construis, le mariage n'a pas de place.

— Il est vrai, répondit Mme Kollontai. Mais vois-tu, je ne suis pas assurée que nos idées triompheront. Nous pouvons être renversés demain et prendre le chemin de la Sibérie. Je ne voudrais pas quitter le camarade Dybenko. La loi me permet de partager son exil si je suis sa femme légitime...

Et c'est ainsi qu'un prêtre a béni, l'autre jour, suivant l'antique formule prononcée devant l'autel, la citoyenne Kollontai et le matelot Dybenko.

Aucun pouvoir ne peut se passer d'armée. Triste constatation ! L'état maximaliste aura la sienne, comme le Tzarisme. Seulement, les généraux y seront simples soldats. Et les simples soldats d'hier seront généraux. Ah ! ceux qui croyaient que le maximalisme prêché par Lénine et Trotski allait briser les fusils et fondre les canons se

trompaient... Les dictateurs de Smolny démobilisent l'armée ancienne. Mais aussitôt, ils en lèvent une nouvelle de volontaires qui marchera sous le titre flamboyant : « L'armée rouge des ouvriers et paysans »

On n'y recevra que des purs. Ils seront payés 250 roubles par mois et l'armée rouge coûtera plus cher qu'aucune armée au monde. C'est le progrès. Le Soviet central la dirigera. On y fera de la politique. Elle sera appelée, sans doute, à défendre le gouvernement et ne servira qu'à l'intérieur, puisque les Soviets ne veulent plus connaître, en fait de guerre, que la civile.

22/4 février.

La camarade Kollontai, ayant décidé d'annexer à son ministère la Laure célèbre de Saint-Alexandre Nevski, y a envoyé des « gardes-rouges » et des marins pour en chasser les moines. Dans le beau et calme jardin de cette abbaye où sont enterrés les morts illustres de Russie, il y a eu un grand scandale ; le peuple s'est ému de la violation du monastère ; les « gardes-rouges » ont tiré et tué un Père.

Le patriarche Tikhone a publié un manifeste, le lendemain, où il jette l'anathème sur les maximalistes. Hier, dimanche, une grande cérémonie

religieuse a été organisée. Le clergé de toutes les églises est sorti, en vêtements d'or, portant les icônes, et s'est rendu de tous les points de la ville à la Laure suivi d'une foule de fidèles. Le cortège est allé, ensuite, à Notre-Dame de Kazan, descendant toute la perspective de Nevski.

Un peuple immense, chantant des cantiques, et tête nue, suivait les évêques, les prêtres rutilant d'or, et les Saintes images. Sur le passage de la procession où ont pris part plus de cent mille fidèles, chacun se découvrait, soldats, gardes-rouges et marins.

Il faut se garder de croire que la manifestation religieuse, l'émotion de la foule, les pleurs des femmes, aient le moindre effet sur le développement des forces anti-maximalistes à Petrograd. Les gens qui ont suivi hier les icônes marcheront demain avec un même enthousiasme derrière les bannières rouges des bolchéviques.

Rien ne veut rien dire ici. Il ne faut jamais tirer des conclusions. On ne peut rien fonder sur les émotions de ce peuple simple, sensible et changeant. Il est comme la surface de la mer prête à se soulever sous le vent d'où qu'il vienne.

Aujourd'hui, au centre de Nevski, devant Gostiny Dvor, la foule regardait des hommes enlever la neige et casser la glace. Ils étaient en uniforme militaire, mais, bien qu'ils n'eussent pas

d'épaulettes, on voyait qu'ils n'étaient pas de simples soldats. C'étaient, en effet, des officiers. Il y en avait d'âgés, et, peut-être, parmi eux, des généraux. Plusieurs avaient gardé, sur leur poitrine, la croix de Saint-Georges. Plusieurs avaient au bras les galons qui comptaient leurs blessures.

Ils travaillaient sérieusement, sans paraître se douter de l'attention qu'ils excitaient. Leurs visages étaient graves et tristes, tandis que de leur mieux, ils maniaient le pic et la pioche.

Le comité de Gostiny Dvor, par charité, les a embauchés pour déblayer la neige. Ainsi gagnent-ils de 8 à 10 roubles par jour. Depuis le règne des maximalistes sous lequel les voyous de la garde-rouge et les marins assassins de Chingaref et de Kokochkine touchent de 15 à 20 roubles par jour, les officiers, à la lettre, meurent de faim avec une paye de 5 roubles par mois. Comment ces malheureux peuvent-ils vivre ? Comment nourrissent-ils leurs familles ?

On voit des femmes d'officiers venir avec leurs enfants vendre les journaux du soir dans Nevsky. Mais les gamins qui crient les journaux les chassent des coins de rue achalandés et elles se promènent sur les trottoirs offrant les feuilles aux passants. On leur achète beaucoup et, le plus souvent, on ne réclame pas sa monnaie.

A Kharkof, l'association des anciens magistrats a formé une corporation de porteurs pour travailler à la gare. Mais la corporation des porteurs ne les a pas laissés s'installer dans la place.

Je déjeunais aujourd'hui dans une des grandes maisons de Petrograd. Nous étions à peine à table qu'un soldat en blouse traversa à pas rapides la salle à manger.

— Ah ! c'est vous, Alexis Ivanovitch, dit notre hôte.

— J'arrive, répond le soldat. Un instant...

Quelques minutes après, il revient. Il a revêtu sa tunique de premier lieutenant avec la croix de Saint-Georges épinglée sur la poitrine. C'est un tout jeune homme. Ses joues sont roses, l'œil vif ; un air de bonne humeur et de santé est répandu sur sa figure. On me le présente.

— Le comte T...

— Eh bien, comment va le travail ?

— Pas mal, j'ai un appétit. Nous en avons enlevé de la neige !

Il me raconte ce qu'il fait.

— C'est simple. Je me suis inscrit dans une association qui fournit du travail aux officiers sans argent. Or, nous sommes les uns et les autres sans le sou. Nous acceptons toutes les besognes. Nous sommes déménageurs, débardeurs,

balayeurs. Pour l'instant, la neige donne. Nous travaillons près de la gare Nicolas. Six heures par jour, 12 roubles. C'est bien payé. Mais nous faisons de la besogne ! Nous en abattons deux fois plus dans le même temps que les professionnels. Aussi on ne veut plus que nous. On nous demande aux quatre coins de la ville. Les balayeurs de métier nous regardent d'un mauvais œil. Un de ces jours, on se battra... Dans cet excellent pays, on n'en a jamais fini avec la neige. Il en est encore tombé cette nuit. On va nous envoyer sur les toits. Comme il y a quelques risques, on reçoit 22 roubles pour les six heures Je n'en ai jamais gagné autant, et de loin, à l'armée... Mais savez-vous ce qui est le mieux payé ? Voilà : quand le gouvernement a de grandes sommes d'argent à transporter à travers la ville, c'est nous qu'il appelle. Nous escortons le fourgon : Ci : 35 roubles ; mais c'est pas tous les jours fête. C'est ainsi que nous gagnons notre vie sous le régime de Smolny. Je mange bien, je dors comme un dieu, je ne me suis jamais mieux porté.

Si Lénine et Trotski, en réduisant les officiers à la famine et en les contraignant à faire des besognes de manœuvres, ont eu la pensée de rapprocher les classes et de les fondre en une, ils se sont grandement trompés.

Les manœuvres voient avec dégoût les aristocrates travailler à leur place et faire leur besogne

mieux qu'ils ne la font eux-mêmes : « Ce sont des gâte-métiers, déclarent-ils. Il n'y aura plus moyen de vivre en paix. »

Et les aristocrates disent : « Ces journaliers et ces manœuvres sont des propres à rien. Ils sont admirablement payés et n'en font pas davantage. Ah ! il ne faudra pas qu'on nous apitoie sur leur misère quand c'est nous qui serons les maîtres. Le seul argument à employer avec eux, c'est la trique. »

Notre jeune officier, tout heureux de la besogne faite en plein air, du pain facilement gagné, de la solution résolue du problème de la vie quotidienne, amusé par l'inattendu de la situation, acceptant joyeusement le changement qui l'a précipité du haut de l'échelle sociale à son plus bas degré, ne tirait pas ces conclusions.

Mais il y arrivera plus tard quand la roue de la fortune, une fois de plus, aura tourné.

A la Banque du Peuple.

Mars 1918.

Depuis que le Gouvernement s'est emparé des banques en décembre, il a déclaré que les actions en étaient annulées et il en a saisi les dépôts. Puis il a fondu les banques privées en une vaste Banque du Peuple.

La Banque du Peuple ne paie que les chèques d'usines, sur état visé par le Comité ouvrier. Les simples particuliers, eussent-ils des millions en dépôt, ne peuvent toucher que quelques centaines de roubles par mois, quatre ou cinq fois moins que les ouvriers spécialistes. Toute source de revenus est tarie pour les capitalistes ; ni les terres, ni les usines, ni les sociétés ne donnent un sou. Il semblerait que nous ayons à subir une effroyable crise monétaire et que l'on ne puisse plus trouver nulle part de l'argent.

Il n'en est rien. Au contraire, l'argent n'a jamais été plus abondant. Voici comment on arrive à ce résultat paradoxal :

Dans les pays où règne l'ordre ancien, lorsque l'Etat émet des billets, sous la garantie de l'encaisse métallique, du portefeuille commercial et des avances sur fonds d'Etat, ils entrent en circulation, mais vont bien vite se placer en dépôts dans les banques, et des banques privées, ils reviennent en partie à la Banque d'Etat, allégeant ainsi la circulation fiduciaire.

Dans l'état maximaliste, il n'en va pas ainsi. L'Etat émet des billets à toute vitesse et sans se préoccuper de leur trouver une garantie. Il en imprime pour environ deux cents millions de roubles par jour [1]. Les billets servent à payer les

1. Je crois ce chiffre exact, mais il est difficile d'avoir un renseignement précis sur ce point.

dépenses inouïes de l'Etat. Ils entrent ainsi dans la circulation, mais jamais l'Etat n'en reçoit un seul, car ceux qui les ont se gardent bien de les porter à la Banque du Peuple. Ils les gardent chez eux ; ils les cachent comme ils peuvent ; ils risquent d'être volés, mais ils préfèrent courir ce risque que d'être volés par l'Etat. Un spéculateur s'enrichit ; un haut fonctionnaire maximaliste gagne des millions par des moyens ingénieux. Il empile ses billets dans un tiroir, mais il ne les dépose pas à la Banque du Peuple. Aussi voit-on chaque jour la circulation augmenter et l'Etat s'appauvrir. Il émet des milliards et la Banque du Peuple qui paie à guichets ouverts, sans jamais recevoir de dépôts, court à la banqueroute.

Nos maîtres maximalistes ont été bien surpris à voir le résultat de leur politique financière. Comment ! ils s'emparent des banques, des milliards de leur capital et de leurs dépôts et ils sont plus pauvres après l'opération qu'avant. Les dictateurs se regardent stupéfaits. Ils font un grand effort de pensée et finissent par comprendre que si le public ne rapporte pas à la Banque du Peuple une partie au moins des millions qu'il reçoit chaque jour, la Banque du Peuple n'aura plus qu'à fermer ses guichets. Ils prennent un arrêté et promettent à chaque dépositaire apportant de l'argent à partir de janvier la libre disposition de ses dépôts. Prodige, malgré l'arrêté pas un sou

n'est versé aux guichets maximalistes. Les commissaires font encore une longue et ardue méditation et arrivent à la fin à découvrir que les banques vivent de crédit et que, du jour où l'Etat maximaliste a saisi les banques et les dépôts, il a tué le crédit. Cette simple vérité, chacun la connaît, sauf les maximalistes. Ils peuvent promettre aujourd'hui monts et merveilles aux déposants qu'ils désirent, pas un homme ne leur apportera de l'argent. Ils ont détruit des valeurs immenses en confisquant les banques et ils n'ont rien dans les mains. Catastrophe !

J'ai voulu voir aujourd'hui comment fonctionne la Banque du Peuple.

La Banque d'Escompte de Petrograd où j'ai mon compte et de l'argent a été fondue dans un groupement qui comprend cinq ou six des grandes banques de Petrograd et qui s'intitule : *Première succursale de la Banque du Peuple*. Son siège est à l'ancienne Banque Internationale, sur Nevski.

Sur le trottoir, dès 10 heures, une cinquantaine de personnes font queue. Le public de Petrograd a une longue habitude des attentes à la porte des boulangeries, des magasins d'approvisionnement, des banques. Il supporte l'attente dans le froid avec ce fond de patience inlassable que le peuple russe n'épuisera jamais.

Lorsqu'on entre dans la banque, dès le vestibule, trois jeunes gens vous demandent vos pa-

piers, certificats des comités d'usines, etc., prouvant que vous avez le droit de toucher un chèque.

Puis, dans l'escalier même, une longue queue se déroule, pour recevoir un « *order* » avec numéro vous donnant autorisation de passer chez le gérant qui décidera de la validité de votre certificat. Je ne prends pas d' « *order* », car, déjà, je sens que je n'aurai pas la patience d'attendre mon tour, bien que j'aie une dizaine de mille roubles auxquels je ne puis toucher depuis deux mois. Devant les guichets, où sont inscrits les noms des anciennes banques réunies ici, une file de gens immobiles et bavards stationne. A la porte du gérant, nouvelle queue. J'apprends que l'on appellera les numéros de vendredi dernier et nous sommes lundi. L'éminent gérant ne reçoit que de midi à une heure. On l'aperçoit par-dessus les demi-glaces du comptoir en train de fumer des cigarettes, tandis que les délégués des usines attendent. C'est un concert de plaintes et de lamentations, *mezzo voce*, comme il convient.

Lorsqu'on a reçu le visa du commissaire, si la somme à encaisser est forte, — elle monte souvent à plusieurs millions pour le paiement de quinzaine des grandes usines — vous obtenez un chèque sur la Banque d'Etat, où les mêmes scènes se reproduisent, les mêmes retards, les mêmes stations interminables devant les guichets.

Je rencontre un ancien directeur de la Banque d'Escompte.

— Ah ! Monsieur, me dit-il, tout est fini. C'est un désordre incroyable, à ne plus jamais s'y reconnaître. Les pertes sont immenses. Toutes nos banques sauteront.

Et, quelques pas plus loin, un employé supérieur de la Banque du Peuple m'aborde et, voyant en moi un étranger, me demande ce que je désire.

— J'ai voulu voir, Monsieur, comment fonctionnaient les banques sous votre direction. En outre, j'ai quelques milliers de roubles chez vous et je venais essayer de les retirer. J'ai vu des files de gens dans la rue, dans l'escalier, aux guichets, devant la porte du gérant. Je suis édifié maintenant. Les banques privées travaillaient plus vite sous le régime tzariste que la Banque du Peuple sous le règne de Lénine et de Trotski. Je suis Français, c'est vous dire que je n'ai pas la patience d'attendre trois jours sur mes jambes un visa du gérant de la Banque du Peuple. Je renonce à retirer mon argent. Je vous le laisse. Mais rien n'est éternel, pas même le régime maximaliste en Russie. Quand vous serez tombés, je reprendrai mon bien. Si Dieu donne, comme vous dites, je n'attendrai pas longtemps. Au revoir, Monsieur.

III

NI PAIX, NI GUERRE

23/5 février.

Depuis cinq jours, nous ne nous occupons guère des affaires intérieures de la Russie et de l'anarchie qui se développe. Nous regardons à l'occident pour tâcher d'entendre le bruit des voix ouvrières qui se sont élevées à Berlin.

Si elles parlent fort, les Allemands auront appris à leurs dépens qu'il ne fait pas bon, même pour le plus puissant empire du monde, de se frotter au maximalisme. Mais que les ouvriers l'emportent, aujourd'hui, en Allemagne, comment y croire ?

Nous savons que les socialistes minoritaires allemands sont au désespoir du mouvement maximaliste en Russie. Nous avons sur ce point une remarquable lettre de Bernstein dans la *Nouvelle Vie*. Il voit, comme nous tous, que les maximalistes courent à une paix séparée avec l'Allemagne et que la paix séparée assure le triomphe du parti

militaire contre lequel ils luttent avec les libéraux allemands. Contre toutes chances de succès, les minoritaires déclanchent une grève non préparée, qu'ils savent vouée à un insuccès, pour tâcher de retarder l'heure fatale où la paix sera signée à Brest-Litovsk.

L'ouvrier allemand gagne bien sa vie, mais sa vie lui est rendue dure par le blocus des alliés. Beaucoup de privations, une nourriture insuffisante, des morts dans chaque famille, et on n'en voit pas la fin. Tout de même, la paix ! Et il descend dans la rue.

La question, aujourd'hui, est celle-ci (car je ne mets pas en doute que le gouvernement ait la force de réprimer la grève) : « Y aura-t-il, dans les rencontres avec la police, dix tués, ou cent, ou mille ? »

A dix, triomphe du parti militaire ; à cent, balance égale ; à mille, le gouvernement réfléchit et le voilà prêt à traiter de la paix avec nous à des conditions honnêtes.

Pour l'instant, nous ne savons rien que ce que veut bien nous dire l'agence Wolff. Que l'affaire soit sérieuse, nous ne pouvons en douter à voir les précautions prises par le gouvernement allemand pour qu'aucune nouvelle ne passe les frontières.

29/11 février.

Tout a une fin, puisque les pourparlers à Brest-Litovsk sont arrivés à leur terme. Tout a une fin, puisque Trotski lui-même s'est lassé de parler, puisqu'il a cessé d'entasser sophismes sur arguties, de mêler les insinuations aux calomnies, d'alterner les menaces et les vantardises... Tout a une fin, puisque Trotski a épuisé le trésor en apparence sans fond de sa dialectique et, soudainement, a déposé ses conclusions. La citadelle de Brest-Litovsk, depuis un mois, a vu les joutes les plus curieuses entre le chef de la délégation russe et les représentants des puissances ennemies.

A lui seul, il a tenu tête à tous. Il a équivoqué avec Hakki Pacha, réduit Czernin au silence, retorqué les arguments de Kuhlmann. Il a cité Hegel plus que Karl Marx. Il a eu réponse à tout. Si l'on gagnait les batailles avec des mots, Trotski serait invincible. Mais le général Hoffman a tiré à moitié son épée du fourreau. Une épée et une langue, la lutte est inégale. Trotski s'est tu. Il a compris qu'il fallait en finir et a cherché à ces discussions prodigieuses une sortie digne du grand acteur qu'il s'est montré. Seulement Trotski a mêlé les genres. Il part sur une bouffonnade. Il fait une pirouette de clown. La conclusion ne correspond pas aux prémices ; l'unité de ton n'est pas gardée.

Voici, en effet, le document qu'il a remis aux représentants ennemis avant de les quitter :

« Au nom du gouvernement des Commissaires du peuple du gouvernement de la République fédérative des Soviets, nous portons par la présente à la connaissance des Gouvernements et des peuples en guerre contre nous, des pays alliés et neutres, que, refusant de signer un traité annexionniste, la Russie proclame de son côté que l'état de guerre a cessé avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, et la Turquie. »

Simultanément un *prikase* de démobilisation générale est lancé à toutes les troupes russes sur tous les fronts.

Ayant lu cette note, j'ai réfléchi ; puis je l'ai relue. Puis craignant la contagion subtile de la folie, je l'ai posée et j'ai tâché de n'y plus penser. Mais la puissance de Trotski est telle que, bon gré mal gré, une fois qu'il s'est emparé de vous, il ne vous lâche plus. Je me suis mis à retourner les phrases de ce texte dans ma tête, cependant que j'examinais les faits auxquels elles s'appliquent :

Il y a état de guerre entre la Russie et les Empires centraux. Les représentants de ces pays ennemis se sont réunis pour savoir s'il convenait de faire la paix ou si l'on devait continuer la guerre. Telle est la question posée. Et voici comment Trotski y répond.

— Nous ne faisons pas la paix, car nous ne pouvons signer un traité annexionniste. Mais nous déclarons solennellement que l'état de guerre entre nous et les Empires centraux cesse. Et pour montrer ici que ce ne sont pas des paroles, nous donnons l'ordre de démobiliser l'armée.

A récrire ceci, je sens, à nouveau, la folie me gagner. Car enfin, j'ai beau me dire que, l'état de guerre existant, si l'on n'y met fin par la paix, continue d'être et que la cessation de la guerre implique un consentement bilatéral ce dont Trotski n'a pas l'air de se douter. Mais cet homme affirme avec une telle assurance, qu'à l'écouter on se sent ébranlé. Il parle comme un dieu dans une machine au cinquième acte d'un opéra. Le ton solennel de ses paroles, leur majesté font une impression, indépendante du sens qu'elles convoient. Et lorsque la voix s'est tue et qu'on se reprend, et qu'on pèse les mots, l'impression persiste et un doute affreux naît en vous. « Cet homme si sûr de lui, se peut-il qu'il soit fou ! Ou suis-je fou moi-même. »

Tout cela est malsain. Il a fallu une rare combinaison de la Russie et du maximalisme, du Tolstoïsme et du génie hébraïque, de l'Asiate et du Slave pour arriver à ce document unique dans l'histoire du monde. Le fondateur d'une religion nouvelle ne parlerait pas autrement que Trotski. Et je ne doute pas que dans la crise de folie qu'il

a déchaînée sur le monde, il ne trouve, à cette heure, d'innombrables adeptes.

Revenons au pratiqne des choses.

L'armée russe est démobilisée et rentre dans ses foyers. Les Allemands ont la liberté de leurs mouvements. Jugent-ils opportun, pour s'assurer des compensations en cas de défaîte en Occident, de prendre des gages en Russie, ils occupent Revel-Pskof-Minsk.

S'ils préfèrent rester sur place, bien. Personne ne leur conteste plus la légitimité de leurs conquêtes. Les Allemands sont de bons commerçants et, avant tout, des commerçants. Peut-être, satisfaits de leurs prises se mettront-ils à nouer avec les Russes des relations commerciales.

Trotski s'imagine que le peuple allemand va éprouver une grande inquiétude à apprendre que la paix promise n'est pas signée. Non, il y a longtemps que le peuple allemand n'a plus aucune crainte au sujet du voisin de l'Est. Le seul sentiment qu'il nourrit à son égard, c'est le mépris. Mais le mépris qu'on a pour un peuple n'empêche pas de s'enrichir à ses dépens. Et le bon Allemand se frotte les mains en pensant aux fructueuses affaires qui l'attendent à l'orient de la Dwina. Trotski veut encore nous persuader que, grâce à lui, le peuple allemand sait qu'il se bat pour des buts annexionnistes et que, le sachant, il

ne se battra plus. Cette conviction, Trotski la partage avec tous nos socialistes qui se sont imaginé qu'il suffirait d'une conférence à Stockholm où l'on dirait le droit pour faire tomber les armes des mains des soldats allemands. Trotski, dans cette illusion commune, trouve moyen d'ajouter encore à la naïveté générale des socialistes, car il a fallu les discussions de Brest pour que Trotski, l'intelligent, le rusé Trotski, apprît que l'Empire allemand voulait faire des conquêtes et entendait que la guerre payât. Il a perdu ses illusions. Il sait maintenant que les Empires centraux sont impérialistes, mais, comme on voit, il persiste à croire que le peuple allemand ignore où on le mène, que le soldat allemand ne sait pas pourquoi il donne sa peau. A quoi servent les dons les plus brillants de l'esprit, Trotski, s'il ne s'y mêle un peu de bon sens et quelque chose de juste dans la vue ? Comment n'avez-vous pas compris que le peuple allemand sait parfaitement où on le conduit et qu'il a jugé, comme excellente et de sûr profit, la grande entreprise impérialiste sous la direction du Seigneur suprême de la guerre, l'Empereur Guillaume, et sous la présidence d'honneur du Vieux Dieu allemand. Il a souscrit et payé ; il compte bien toucher les bénéfices. Les socialistes marchent comme les camarades ; ils calculent, eux aussi, les bénéfices de l'affaire colossale lan-

cée par le Michel allemand. Le socialisme (allemand) leur a appris la discipline. Ils ont mis leurs forces disciplinées au service de l'Empire. Oui, Trotski, le peuple allemand tout entier sait où il va. Il n'a pas eu vos naïvetés ; il n'a pas d'illusions à perdre. Et c'est parce qu'il a si bien compris qu'il marche comme un seul homme. Il fait la guerre sur le sol étranger, en France et en Russie. Chez lui, il serre la ceinture, mais quoi ? L'Allemand n'est pas encore gâté et il supporte les malheurs présents en escomptant les profits à venir. Déjà, grâce à vous, il va toucher la part de l'opération fructueuse réussie en Russie. Il se frotte les mains. L'affaire est bonne ; il remercie les chefs de l'entreprise, militaires et diplomates, dont les uns vous ont roulés et les autres battus. Il se prosterne devant l'Empereur qui a si bien dirigé la grande opération militaire-commerciale contre la Russie. Il sourit et se dit : « Nous avons dépensé un peu d'argent pour déchaîner la révolution russe. Nous avons fait passer Lénine et autres en trains express. Voilà de l'argent bien placé ! Voilà une élégante façon de gagner gros sans risquer rien. Les Russes... » Et il hausse les épaules.

Quant à l'Ivan russe, il ne comprend rien à quoi que ce soit, ce qui est une bonne raison pour ne s'étonner de rien. La guerre est finie ; il est content. La paix n'est pas signée ? qu'importe

puisqu'on ne se bat plus. Le résultat positif, il l'encaisse et ne voit pas plus loin.

On cite un mot de soldats bien savoureux au moment où Trotski et la délégation, retour de Brest, traversaient les lignes russes. Comme on disait aux soldats que la guerre était terminée, mais que Trotski avait refusé de signer la paix.

— Ah ! cela est bien, dirent-ils, on a fini de se battre, mais on n'a pas signé de papier. C'est comme cela qu'au village on fait les affaires. Les papiers, ça ne sert qu'à embrouiller les choses. Les malins ne signent jamais...

30/13 février.

Les malins ne signent pas ? Voilà que les Empires centraux ont signé un beau papier avec l'Ukraine. Ils ont fait leur paix séparée avec les riches provinces qui nourrissent la grande Russie et lui fournissent son charbon. Ils comptent s'en assurer les bénéfices. Et pour cela, ils n'ont reculé devant rien. Ils ont signé le traité avec les représentants d'un pouvoir qui n'est plus, d'une Rada renversée par les maximalistes ukrainiens et russes. Ce néant du gouvernement leur suffit ; ils acceptent sa signature comme valable. Où est la Rada ? personne ne le sait. Elle n'a pas l'ombre de pouvoir. Elle a vécu un jour bref pendant le-

quel elle a été reconnue officiellement par les Empires centraux. Ils en profitent pour traiter avec ses anciens représentants. Ils ne sont pas comme les paysans russes et Trotski : il leur faut un papier. Ils l'ont ; ils sauront s'en servir. Ils interviendront en Ukraine pour y rétablir l'ordre, pour assurer la reprise du travail, le fonctionnement des chemins de fer ; ils chasseront les Soviets et disperseront les troupes maximalistes. Quelques régiments suffiront à cette tâche.

Qu'ont-ils à s'occuper de la Grande Russie ? Celle-ci crèvera de faim et de froid, une fois les réserves de blé et les mines de charbon en possession d'une Rada liée avec les Empires centraux par les liens forts de l'intérêt et de la reconnaissance.

En outre, ils peuvent présenter à leurs peuples ravis une paix véritable conclue avec la Petite Russie, dont les richesses sont grandes.

La fureur de Smolny est à son comble. L'Ukraine trahit, l'Ukraine se livre à nos ennemis ! L'Ukraine peut alléguer, il est vrai, qu'elle n'a pas signé un traité annexionniste, qu'elle ne sacrifie rien et ne livre pas un pouce de terre. Peu importe, le gouvernement des commissaires du peuple va mener une guerre à mort pour conserver son autorité en Ukraine.

Cette guerre aura — la Russie a toutes les nouveautés — un caractère jamais vu. Elle sera une guerre contre une puissance étrangère, puisque

l'indépendance de l'Ukraine est reconnue. Elle sera une guerre civile puisque maximalistes ukrainiens et russes sont unis contre les partisans de la Rada. Enfin, sur le territoire de la Petite Russie, les Grands Russiens maximalistes seront en lutte contre les soldats des Empires centraux auxquels Trotski a déclaré solennellement la cessation de l'état de guerre.

Il faut noter que, par un étrange retour des choses, les maximalistes soutiennent ici — contre leur gré — l'idée d'Empire et luttent pour conserver dans son intégrité l'unité nationale que les tendances particularistes de l'Ukraine ruinent. Trotski et Lénine — qui l'eût crû ? — continuent l'œuvre poursuivie pendant des siècles par les Empereurs qui ont créé l'Etat russe.

Et nous, les alliés de la Russie ancienne, nous sommes à Petrograd contre le pouvoir des commissaires du peuple, traîtres aux engagements de la Russie, et avec eux dans leur lutte en Ukraine qui trahit la cause russe !

Ainsi l'unité nationale, ébranlée au lendemain de la Révolution, tend à se reconstituer peu à peu sous l'effort des maximalistes qui servent, inconsciemment, l'idée de la plus grande Russie. En Finlande même, ils luttent avec les maximalistes finlandais contre les partis conservateurs qui veulent une indépendance complète, avec l'appui de la Suède ou de l'Allemagne.

Il n'est pas douteux que la pensée profonde de Lénine et de Trotski est de réunir tous les territoires russes sous le drapeau rouge du maximalisme et qu'ils cherchent à constituer un pouvoir unique et fort. Le droit des nationalités, l'indépendance des groupes ethniques, ce sont des phrases de programme. La réalité, c'est l'unité de toute la Russie sous la direction du gouvernement maximaliste de Smolny. La Russie est un pays fortement centralisé et depuis longtemps. Ici Lénine et Trotski reprennent l'œuvre ancienne. Petrograd est capitale et doit le rester. Ils brisent toute résistance. L'Ukraine voulait leur échapper. Ils s'y établissent par le fer et par le sang. Ils vont prendre le Don. Lorsqu'ils tomberont, s'ils accomplissent leur programme, chose fort douteuse, ils laisseront une Russie politiquement plus unie qu'au mois d'août dernier. Ils auront nettoyé la place où l'Empire pourra reconstruire l'édifice ruiné par la Révolution.

Si nous examinons maintenant la situation qui nous est faite par la déclaration de Brest-Litovsk, nous pourrons en tirer quelques avantages. D'abord, la paix n'est pas signée. Rien de définitif. L'Allemagne ne peut dégarnir absolument le front de Brest à Riga. Si elle veut s'assurer quelques gages supplémentaires, elle devra ramener des troupes. Autant de moins sur les lignes françaises.

Mais le bénéfice moral que nous tirons de l'étrange aventure est plus intéressant encore.

Nous avons en France et en Angleterre des partis socialistes qui depuis près d'un an ne cessent de nous dire : « Entendons-nous avec la Russie révolutionnaire, acceptons son programme de paix et les moyens de lutte qu'elle préconise pour arriver à une entente des peuples qui mettra fin à la guerre. Allons avec elle à Stockholm et faisons une paix socialiste et honorable. »

Ces thèses proclamées sans fin par les chefs de nos partis avaient l'extrême danger d'agiter l'opinion publique, d'affaiblir le moral de l'armée, gardienne du sol et de l'honneur français.

Le chimérique de ces propositions, les socialistes aveugles persistaient à ne pas le voir. Ils croyaient à la possibilité d'amener l'Allemagne à renoncer à ses plans impérialistes; ils croyaient à la force et au désintéressement de leurs coréligionnaires allemands.

L'expérience est faite. Elle est concluante. Elle éblouit. La Russie maximaliste a tenté le coup. Les maximalistes étaient prêts à abandonner aux Empires centraux 150.000 kilomètres carrés de la Russie. Et, malgré tout, les conditions posées par l'Allemagne et l'Autriche ont été telles, qu'au dernier moment *ils n'ont pas pu signer la paix*, bien qu'ils se reconnaissent incapables de continuer la guerre.

La démonstration est faite — et nos socialistes qui sont patriotes le comprendront — on ne peut conclure la paix avec l'Allemagne, que l'arme au poing et après l'avoir battue.

3/16 février.

La marée maximaliste gagne du terrain. La vague monte et s'abat sur l'Ukraine où Kief et Kharkof et tout le bassin du Donetz sont aux mains des troupes du Soviet. Il ne reste plus qu'un tout petit îlot, les territoires du Don, que le flot menaçant ronge chaque jour. Les cosaques ont perdu Taganrog ; l'armée volontaire d'Alexeief recule du nord vers Novotcherkass. Et nous apprenons que Kaledine, ataman des cosaques, vient de se suicider.

C'était un bon général, un honnête homme, et il avait plus de sens politique que ses collègues russes. Avec Savinkof, il avait travaillé à unir les éléments disparates qui s'étaient réfugiés dans le Don. Il avait compris, qu'à l'heure où nous sommes, un mouvement de renaissance nationale devait s'appuyer sur les masses profondes russes et, qu'à agiter soudainement le drapeau de la monarchie, on resterait seul !

Il avait essayé de faire l'union entre Alexeief et Kornilof. Mais il se sentait menacé à gauche par la poussée constante du maximalisme dans les ter-

ritoires mêmes du Don. Plus de la moitié de la population n'y est pas cosaque. Rostof et Novotcherkass sont de grandes villes industrielles. Smolny lui avait envoyé du front et de Petrograd quatorze régiments cosaques infectés de maximalisme et qu'il avait été obligé de licencier immédiatement. Dans le conseil même du gouvernement du Don, il avait dû admettre six membres d'extrême gauche. La révolution gronde dans la capitale des territoires cosaques.

Il n'y a plus de place en Russie que pour le maximalisme triomphant.

5/18 février.

La logique de Trotski est forte. Mais la logique des choses est plus forte. Trotski a solennellement déclaré la cessation de l'état de guerre entre la Russie et les Empires centraux, oubliant qu'il faut être deux pour mettre fin à la guerre. Et voici que l'Allemagne dénonce l'armistice et reprend les opérations militaires sur le front russe. Elle avait massé cinq divisions devant Dwinsk. Aujourd'hui, ses troupes sont entrées dans Dwinsk sans coup férir. Et, d'après mes renseignements, elle a des forces qui vont — comment dire ? — attaquer dans la direction de Valk, menaçant Pskof.

Dwinsk a été évacué par ce qui restait de sol-

dats russes. Dans les rues de Petrograd, déjà les soldats disent :

— Nous, nous ne nous battrons pas. Nous reculerons jusqu'à ce que l'Allemand se fatigue. Et s'il veut Petrograd, eh bien, qu'il le prenne.

Et Smolny va-t-il déclarer la guerre révolutionnaire ? Trotski, si intelligent, comprendra-t-il ce que le plus humble paysan de France sait depuis des années, qu'il y a des cas où il faut se battre ou mourir ? Hélas ! il a fallu qu'au nom de ses principes il ruinât la Russie pour apprendre que le monde n'est pas tel qu'il le rêvait dans ses imaginations utopiques de réformateur. Lamentable catastrophe !

Si le parti socialiste russe, social-révolutionnaire, minimaliste et maximaliste, n'avait pas été une réunion de songe-creux passionnés, la guerre serait finie et l'impérialisme allemand ruiné. La responsabilité est sur l'ensemble des partis socialistes russes. Mais Trotski dont l'intelligence est infiniment supérieure à celle de ses camarades porte une plus lourde responsabilité. Il s'est trompé gravement et, à ce degré-là, une erreur devient un crime. Aujourd'hui que lui reste-t-il ? Il a pourri l'armée, puis l'a licenciée. Il a refusé de signer la paix et de continuer la guerre. Mais les Allemands avancent ! Ah ! c'est un fait nouveau... Que faire ?... La guerre ?... Impossible !... Se jeter à genoux !...

21 février.

Lorsque Smolny a appris que les Allemands dénonçaient l'armistice et reprenaient les opérations de guerre contre la Russie, l'ahurissement des nigauds qui mènent la Révolution russe, a été immense. Trotski n'en revenait pas. Soudainement il s'apercevait que deux mois de sophistique passionnée le laissaient nu et désarmé en face de gens sur qui ses arguments n'avaient été qu'un souffle sonore. Stupeur ! Les soldats allemands obéissaient encore à leurs chefs et marchaient joyeusement à des conquêtes faciles ; les ouvriers de Berlin et de Vienne applaudissaient aux succès des armées invincibles de l'Empereur et préparaient des lampions pour la prise de Dvinsk et de Revel. Le monde des chimères disparaissait emporté par un coup de vent. Il fallait reprendre pied sur terre ferme pour voir les Allemands avancer gaiement en Lettonie et en Esthonie. Dur réveil ! Trotski a-t-il eu le temps de faire un retour sur lui-même et de se demander ce qu'était la valeur réelle d'une intelligence dont il avait tiré mille feux d'artifices à Brest devant un public éclairé de diplomates et de généraux ?

Qu'est-ce que l'intelligence d'un homme d'État, Trotski, si elle est incapable de s'appliquer aux réalités de la vie et de comprendre les forces vé-

ritables qui y sont en jeu ? Moins que rien, une vanité, un néant. Il faut comprendre qu'il y a une autre Allemagne que celle que vous imaginiez, que l'esprit de la race, l'amour de la patrie, l'abnégation, le sentiment du devoir, la discipline et le sacrifice de soi-même sont des réalités qui peuvent mouvoir tout un peuple et le rendre redoutable. Voilà les qualités viriles sur lesquelles un peuple construit ses grandes destinées. Vous n'êtes qu'un sophiste ingénieux, suivi par les foules inconscientes à qui vous avez prêché la lâcheté. « Ne te bats pas ! sauve ta peau », voilà l'alpha et l'oméga de vos enseignements.

Aujourd'hui Trotski recueille les fruits dont il a semé les germes. L'armée russe n'existe plus et les Allemands — une poignée d'hommes, en vérité, combien sont-ils ? cinquante mille — voient fuir devant eux les millions de soldats qui, grâce à la Révolution, ne sont plus que des lâches sans idéal. Ils vont prendre, sans tirer un coup de feu, la Russie entière. Une fois à Petrograd, ils pendront Trotski et Lénine, et montrant les cadavres ballants, diront :

— Voilà ceux qui se battent avec la langue. Ce sont des épouvantails à moineau.

Et les fifres siffleront un petit air triomphal.

Rendons justice à Lenine et à Trotski, cette fois-ci ils ont compris et ils ont tremblé.

Ils savent que, maintenant, ils sont aux mains

de ces maîtres redoutables et qu'il ne s'agit plus de forfanteries et de bravades.

Ils n'hésitent pas. Toute résistance est inutile. Ils envoient un radio à Berlin implorant leur pardon, demandant de signer tout de suite aux conditions fixées à Brest-Litovsk la paix qu'ils déclaraient honteuse et qui l'est, en effet. Ils expédient un représentant à Dvinsk. Les Allemands auront de nouvelles exigences. Peu importe. Que la Russie paie, pourvu que Trotski et Lenine sauvent leur peau. Mais Berlin acceptera-t-il encore de causer avec les maximalistes ? Cela est pas sûr.

Si les Allemands veulent, comme le dit l'appel de Léopold de Bavière dans son manifeste, détruire le maximalisme et arrêter la contagion de folie qui pourrait gagner l'Europe, ils refuseront de signer la paix avec les maximalistes. Et les maximalistes seront aussitôt massacrés, car dans l'état où ils ont mis la Russie aujourd'hui il n'y a plus que la paix de possible.

Mais si l'Allemagne accepte la conversation, quelles seront ses nouvelles exigences ? Sans doute, elle ne se contentera plus des conditions de Brest-Litovsk.

Hier il y avait deux ou trois milliers de soldats qui manifestaient devant Smolny où régnait un grand émoi ; les portes étaient fermées et les mitrailleuses prêtes.

Savez-vous pourquoi ces soldats s'agitaient ?

Voulaient ils protester contre la paix « honteuse »? Oh ! non le bruit avait couru qu'à la suite de la dénonciation de l'armistice par les Allemands, on suspendait la démobilisation des jeunes classes de vingt-cinq à vingt-huit ans. Et ces soldats, à l'heure où les Allemands passaient la Dwina, venaient exiger qu'on les renvoyât au plus vite dans leurs foyers.

Voilà le peuple russe tel qu'il est après un an de révolution ! Faut-il ajouter qu'on a aussitôt donné satisfaction à ces soldats tumultueux et publié une note déclarant faux le bruit que la démobilisation était arrêtée.

Et nous, autrefois les alliés, nous étouffons de dégoût. A la lettre, nous sommes suffoqués à voir tant de lâcheté, et si universelle. La Révolution qui a tant parlé, qui n'a cessé de proclamer ses principes, se noie dans la boue, se précipite aux pieds des Allemands. Pas un cri, pas une révolte, un abaissement d'esclaves à qui le maître montre le fouet.

24 février.

Le Comité Central Exécutif vote la paix par 118 voix contre 84 et 24 abstentions. Lenine a prononcé un discours.

Cet infatigable défaitiste est heureux. Il voit enfin la déroute et les milliers de soldats russes fuir devant quelques Allemands sans tirer un

coup de feu, sans détruire un pont ou une gare. Il multiplie ses efforts pour l'acceptation de la paix. Il écrit des articles, il publie une conférence où il prouve en dix-huit thèses les bienfaits de la défaite. Il accepte tout plutôt que la lutte contre l'ennemi extérieur. Il l'emporte et la paix est votée.

Trotski montre sa véritable nature. A l'heure de la crise, il disparaît ; il n'existe plus. Y a-t-il un Trotski? Il n'assiste pas aux séances, il ne prononce pas de discours. Ce maître impérieux dans la guerre civile, alors qu'il a pour lui les baïonnettes des gardes-rouges et les coutelas des marins contre les bourgeois désarmés, se cache quand le moment du danger est venu. On n'entend plus sa voix. Il fait le mort.

Une délégation est envoyée à toute vapeur à Dvinsk et à Brest, jamais on a montré telle hâte à se déshonorer. On brûle l'espace.

Or, cependant, voici que les Allemands, sans tenir compte du vote du C. C. E. et du télégramme que le gouvernement leur envoie, continuent à avancer.

Ils marchent par petits groupes de deux ou trois cents hommes, sans se hâter, pour laisser à ces grands veaux de soldats russes le temps de fuir. Ceux-ci, par milliers, filent devant eux, sans demander leur reste, jetant leurs fusils pour courir plus vite.

A Petrograd, les sentiments les plus divers passionnent la population qui n'en perd pourtant pas son flegme et continue à vaquer à ses occupations avec sa placidité coutumière.

Smolny est épouvanté. Comment, il s'humilie ! Il accepte les pires conditions allemandes ; il traîne le drapeau de la Révolution dans la fange ; il abdique tous ses principes ; et cependant l'ennemi marche sur Petrograd ! Ah ! cela n'est plus de jeu. Ces Allemands sont des ogres assoiffés de sang. Ils sont insensibles à tout et même au beau langage, puisque les sophismes de Trotski ne les arrêtent pas. Ils approchent de Revel ; ils prennent Pskof. Dans trois jours, ils peuvent être à Petrograd.

A cette heure de suprême danger pour la Révolution russe, Trotski et Lenine — chose admirable — restent muets. Autour d'eux, on s'agite, ils s'enferment, ne voient personne, ne donnent ni un ordre, ni un conseil. Ces logiciens impitoyables, écrasés par le fait, restent stupides.

Quelques hommes à Smolny comprennent que, ne fût-ce que pour sauver la face, car on ne peut plus parler d'honneur, il faut organiser un semblant de résistance. Dans des usines, les sirènes pendant toute la nuit font retentir leurs appels farouches, convoquant les ouvriers à la guerre sainte et glacent d'effroi la population de la capitale.

La guerre sainte ! Les journaux maximalistes la prêchent à pleines colonnes et à grandes manchettes. Cette fois-ci, et pour une minutie, ils oublient leurs attaques contre la France et l'Angleterre. Il s'agit de sauver sa peau. Les voilà devenus guerriers. On demande des engagements volontaires. Des journalistes américains s'inscrivent dans l'armée rouge. Ce n'est qu'un geste, car ils savent fort bien que personne ne se battra. Mais je cherche vainement le nom d'Arthur Ransome, le correspondant bolchévique du *Daily News*, dans la liste des engagés... Du reste les révolutionnaires font les sourds. On assure que trois mille ouvriers de l'usine Vulcan sont venus s'enrôler. Je ne puis contrôler les chiffres mais, dans une usine que je connais, j'ai le nombre exact des volontaires : ils sont quatorze sur dix-huit cents ouvriers.

Voilà qui ne nous promet pas de nombreux régiments.

Les soldats sont affolés. Au premier moment, ils pensent à aller massacrer les maîtres de Smolny qui n'ont pu malgré toutes les humiliations leur donner la paix promise. Aujourd'hui, pourtant, ils votent de s'opposer à l'ennemi et de défendre la capitale. Mais, de la coupe aux lèvres, il y a loin. Il ne faudra pas compter sur eux le jour où le canon allemand tonnera près de Tzarskoie Selo.

Dans la population de Petrograd, le sentiment qui a dominé au jour où le C. C. E. a accepté les conditions allemandes a été celui de la désolation : « Comment, les Allemands ne viendront pas mettre ces fous à la raison ! Le régime maximaliste, la terreur, la folie, vont continuer. »

Petrograd est tombé dans un morne désespoir. Il ne voit plus de salut. Petrograd est persuadé qu'il ne se sauvera pas lui-même. Si les Allemands ne viennent pas, il ne lui reste qu'à mourir. Petrograd maudit l'Empereur Guillaume qui l'abandonne et signe une paix avec Lenine et avec Trotski.

Hier et aujourd'hui, l'espoir renaît. L'avance continue de l'ennemi qui terrifie Smolny fait soupirer d'aise la population de Petrograd. Les Allemands ont dépassé Pskof. En deux jours, ils peuvent être dans la banlieue de la ville. Enfin !

Dans les ambassades alliées, on fait ses préparatifs de départ. Chaque jour une centaine de nos nationaux sont expédiés dans l'intérieur ou sur la côte Mourmane, long et désolant trajet dans les glaces arctiques. La frontière de Finlande est presque fermée. Depuis trois semaines pas un train n'a passé sur Tornéo.

Quelques Français s'échappent et essaient de franchir en barques le golfe de Bothnie pour gagner la Suède.

26 février.

Les Allemands sont à Revel, à Narva, à Pskof, à Polotsk, à Minsk. Les pays qu'ils occupent aujourd'hui, les évacueront-ils jamais ? Nous voilà loin de la ligne de la Dvina à laquelle on s'était arrêté à Brest. Les Allemands ont avancé, dans le Nord, de deux cents kilomètres, au centre, de cent.

Voilà le plus clair résultat de la prodigieuse formule par laquelle le gouvernement des Commissaires du peuple a pensé mettre fin aux discussions de Brest-Litovsk : « Ni paix, ni guerre ».

IV

LE DÉPART DES AMBASSADES

28 février.

Le gouvernement part pour Moscou. Les ambassadeurs alliés ne l'y suivront pas. Mais, en quelques jours, les Allemands peuvent entrer à Petrograd. Il faut partir. Les ambassadeurs des Etats-Unis et du Japon, le ministre du Siam filent vers l'est. Vologda sera leur première étape. Les représentants de l'Angleterre, de la France, de l'Italie, de la Belgique, de la Serbie, du Portugal et de la Grèce décident de tenter la fortune par la Finlande et de négocier avec les blancs et les rouges le passage des lignes.

Le jeudi 28 février, nous voilà sur le quai de la gare de Finlande à 4 heures de l'après-midi. Il y a là près de deux cents personnes avec un amoncellement de bagages qui donne à frémir quand on pense aux transbordements inévitables, aux possibles parcours en traîneau. Chaque nation a

ses wagons réservés. Trois fourgons ne suffisent pas à emporter les colis et les malles.

Une grande fièvre dans le public ; ceux qui restent nous regardent partir avec regret et beaucoup d'entre nous, malgré l'heure, malgré les maximalistes, malgré les insultes reçues, quittent avec tristesse une Russie qui leur fut autrefois hospitalière.

Nous sommes là et nous ne partons pas.

Que se passe-t-il ?

Les incidents commencent. Le commissaire de la gare, sur l'ordre des Affaires étrangères, fait descendre du train toutes les personnes qui, bien qu'ayant le visa diplomatique, n'ont pas de passeports diplomatiques. Plus de la moitié des Anglais sont obligés de rester à Petrograd.

Une heure, deux heures se passent. Et nous apprenons qu'un conflit vient d'éclater entre les Italiens et le second de Trotski, le « camarade » Petrof. A la dernière minute, il refuse de viser leurs passeports et fait même arrêter, séance tenante, un des notables Italiens, le comte Frasso, que Smolny recherche. Le chargé d'affaires, marquis de la Torretta, n'arrive pas à convaincre ce butor obstiné pour qui le droit des gens est néant, et qui ne connaît que son bon plaisir. Le marquis de la Torretta vient au train nous dire adieu. Quand pourra-t-il partir maintenant ? Il reste en otage.

Huit heures du soir. Nous sommes encore là. On exige que nous payions la garde-rouge qui assure le service, soit 1.000 roubles. Puis le commissaire déclare qu'il vérifiera une fois encore tous les passeports.

Enfin, vers 9 heures et demie, un soupir de soulagement. Le train se met en marche pour gagner Bieloostrov, frontière finlandaise distante de 30 kilomètres. Si nous franchissons Bieloostrov, nous échappons à Lenine et à Trotski. Mais que nous réserve la vérification des passeports à la gare frontière ?

Dans la petite salle où les commissaires maximalistes fonctionnent, nous passons un à un. On ne soulève aucune difficulté et, vers une heure du matin, il semble que nous sommes saufs et que nous allons partir. Pourtant, nous ne partons pas. Un d'entre nous a vu arriver un ordre de Smolny disant de retenir tous les Français, et le chef de poste, un matelot, prognathe aux yeux brillants, se dispute avec ses seconds qui ont visé, sans contestation, nos passeports munis du sceau des Affaires étrangères.

Ce matelot à la tête dure l'emporte et nous signifie, les yeux pétillants d'une joie qu'il n'essaie pas de cacher, que les Français ne passeront pas. Smolny déclare que nos visas sont faux et que nous devons rentrer à Petrograd.

L'ambassadeur demande à être mis en commu-

nication téléphonique avec le commissariat des Affaires étrangères. Nous voilà un petit groupe de Français serrés autour de lui dans un étroit couloir où se trouve le téléphone. Le matelot est là triomphant. Après mille difficultés, vers 2 heures du matin, on a enfin Petrof à l'appareil. Il ne parle pas français. En anglais, je lui transmets le message indigné de l'ambassadeur. Après un long et confus débat, dans un appareil qui grésille, on convient qu'on enverra tous les passeports français par une locomotive à la gare de Finlande où Petrof consent à se rendre en automobile pour les examiner. Un commissaire aimable se charge de les emporter, et nous nous couchons sur nos banquettes attendant son retour.

Petrof.

Les heures passent. Vers 4 heures et demie, Petrof lui-même arrive et est introduit dans le wagon de l'ambassadeur. Ah ! la curieuse figure ! Imaginez un homme basané et crépu dont les boucles passent sous la toque de fourrure, au nez aquilin, à l'œil allongé, au regard rusé, à l'allure louche d'un Levantin sorti d'un ghetto de Smyrne ou de Beyrouth, où il vendait des chaînes de montre en simili. On cherche l'épingle en strass à la cravate. Mais on ne la voit pas, car Petrof

reste boutonné dans un grand manteau fourré, de nuance claire et garde son bonnet sur la tête. Il a une désinvolture de marchand de cacaouettes et, tout en allumant une cigarette, il dit, sans en demander l'autorisation, mais en regardant l'écriteau au-dessus de la porte :

— C'est un wagon de fumeurs !

Ce Petrof qui, paraît-il, venait signer nos passeports, commence à montrer son esprit de chicane en déclarant qu'il ne visera pas ceux des employés et domestiques de l'ambassade qui ne sont pas des diplomates, non plus que celui du secrétaire, comte de Robien, qui n'a pas de photographie.

L'ambassadeur manœuvre le petit camarade crépu avec une assurance parfaite et une habileté consommée. Il lui assène sur la tête la plus vigoureuse des protestations, montre l'indignité du traitement infligé par le gouvernement des commissaires du peuple à la France, l'ancienne alliée, dont hier encore Smolny sollicitait le secours et l'appui contre les Allemands, le cite devant l'opinion entière du monde civilisé pour l'outrage sans précédent dans l'histoire du droit des gens violé si délibérément, pour la mesquinerie de la chicane qu'on lui cherche au moment où il quitte la Russie. Il rétorque impitoyablement les misérables arguments du camarade, lui rappelle les conventions faites avec Trotski pour le visa des

passeports. L'ambassade n'a-t-elle pas signé les passeports de Natansohn et tant d'autres qui ne sont ni diplomates, ni courriers ? Sous cette avalanche d'arguments passionnés et irréfutables, le Levantin chancelle, il commence à s'excuser.

— Je ne suis pas venu, dit-il, pour envenimer les choses...

L'ambassadeur ne lui laisse plus placer un mot, prend aussitôt acte de ce procédé obligeant, l'accable de remerciements... et l'affaire est enlevée ; Petrof, d'un sceau qu'il tire de sa poche, vise tous les passeports, et, une demi-heure après, — enfin ! — notre train quitte le territoire sur lequel règnent les dictateurs terroristes.

C'est ainsi qu'en pleine guerre, après trois ans de luttes communes, de sacrifices faits pour la même cause, d'aide et de support de toute espèce donnés par nous à ce pays, nous sortons de Russie, obligés de nous battre sur la frontière même pour gagner une terre indépendante où nous soyons à l'abri de nos ennemis dont on ne sait quels sont les plus impitoyables : les maximalistes ou les Allemands.

De Wiborg à Helsingfors.

Quand nous nous réveillons, quelques heures plus tard, après un court sommeil, nous sommes en gare de Wiborg. Wiborg est aux mains de la

garde-rouge finlandaise. Elle nous regarde passer avec indifférence. Personne sur les quais. Personne au buffet, sauf les ouvriers armés, la cocarde rouge à la toque fourrée. Nous sommes encore dans un pays de guerre civile et de révolution maximaliste. Mais nous ne sommes plus en Russie et aucune révolution maintenant ne peut nous émouvoir après les journées vécues à Petrograd où l'atmosphère était, à la lettre, irrespirable. Nous sortons du long cauchemar d'une profonde nuit et, comme si le ciel voulait se mettre en harmonie avec nos sentiments, il fait, en Finlande, un temps délicieux d'hiver ensoleillé et doux, de claire lumière sur la neige. Pour la première fois, depuis trois mois, nous respirons librement.

Vers une heure, arrêt à Kouvola. Spectacle nouveau ! Un peloton d'une cinquantaine de gardes-rouges rend les honneurs aux diplomates alliés. Ils sont là, bien alignés, immobiles. Jamais on n'a vu en Russie des gardes-rouges en rang et sous la discipline militaire. Les pâles soldats de Petrograd ne connaissent que le désordre et l'anarchie dans lesquels ils vivent comme poissons dans l'eau. Ici, ce sont des hommes qui se battent, des hommes qui ont accepté une règle et qui obéissent à une consigne. Ils ont une belle tenue et leur chef adresse une petite allocution aux ambassadeurs. Ces gens ont des sentiments humains. Apprenant que nous sommes partis de

Petrograd sans pain, ils nous en donnent une cinquantaine de kilos. Et pourtant ils n'en sont pas riches.

Nous sommes loin des gardes-rouges pillards de Petrograd.

En quittant Kouvola, on se met à déjeuner dans le train. Ah ! le pittoresque et charmant déjeuner de fortune ! J'attrape un sandwich au roquefort dans le wagon de l'ambassadeur, une aile de gélinotte en Serbie, une tranche de jambon en Belgique. M. Noulens sort une bouteille d'Armagnac de son pays. M. Destrée a de la chartreuse. Le consul de Belgique, M. Charlier, une merveilleuse fine champagne. Nos soldats, débrouillards, cachent plus d'un trésor dans leurs sacs. Je vais ainsi de porte en porte, fêté, choyé, nourri, gâté, et, parti les mains vides, je déjeune royalement.

Partout règne la plus charmante humeur. Nous ne savons où nous allons et ce qui nous attend. Mais nous n'avons pas encore oublié d'où nous venons. Cela suffit pour que nous goûtions le charme d'une liberté reconquise au prix de tant de peines.

Au soir, nous sommes à Helsingfors, et, du train, nous avons la surprise de voir une ville toute scintillante d'électricité comme si la lumière ne coûtait rien et, nous rappelant les longues rues obscures de Petrograd et les vastes places sinistres dans la nuit, nous restons éblouis devant cette orgie d'éclairage.

La halte à Helsingfors.

2 mars.

Cette nuit, nous couchons encore dans le train. On nous prépare des chambres dans un hôtel. Mais il est près de 9 heures et, dès 9 heures, plus personne ne peut se montrer dans les rues sous peine d'être arrêté. L'état de siège est appliqué dans toute sa rigueur par les maximalistes de Finlande. Des gardes-rouges sont placés en faction auprès de notre train par le fort aimable commissaire de la gare. Il est curieux et notable qu'il nous suffise de quitter la Russie alliée pour être traités aussitôt avec les égards qui sont dus aux représentants des grandes puissances.

3 mars.

Au matin, nous gagnons nos hôtels. La France est sur l'Esplanade à l'hôtel Kemp, avec la Grèce, le Portugal et la Serbie ; l'Angleterre à l'hôtel Société ; la Belgique, nation errante, s'organise à la gare même dans un train de wagons-lits.

Helsingfors est une charmante ville et je bénis les hasards de la guerre qui m'y amènent. Elle est bâtie sur une presqu'île, au fond d'un golfe étroit, semé d'îles, et qui ne communique avec la

mer que par des passes étroites. La large esplanade forme une allée-jardin au centre de la ville et aboutit à la mer. A droite, le port du sud, à gauche, celui du nord. La mer est gelée, mais un chenal est laissé libre pour le passage des bateaux et, tandis que je suis là, je vois arriver de grands transports de Revel, fuyant l'invasion allemande. En trois heures, ils ont traversé le golfe de Finlande, nous amenant toute une cargaison peu recommandable de maximalistes esthoniens qui promènent leurs dures figures blondes dans les rues. Ces « camarades » manifestent de la mauvaise humeur, à nous savoir ici. Et, le soir, la garde-rouge est obligée de garder notre hôtel dans lequel ils désirent entrer. Un peu plus loin, à quai, des canonnières russes, quelques contre-torpilleurs et torpilleurs, le bateau où siège le Tzentrobalt, comité de la flotte baltique à côté des deux yachts impériaux, le *Standard* et l'*Étoile Polaire*.

Le pillage des Dreadnoughts.

Mais dans le port nord est le gros de la flotte de guerre russe : les quatre magnifiques *dreadnoughts*, les grands croiseurs cuirassés. Ces bateaux sont immobilisés dans les glaces, attendant que l'Allemand vienne les prendre. Les équipages ont fui. Il reste peut-être 2.000 ou 3.000 matelots, sur

un effectif total de 25.000 hommes. Et chaque jour, nous voyons partir ceux qui n'ont pas encore regagné Petrograd et la Russie. Ils s'en vont à la gare sur des traîneaux chargés de colis. Auparavant, ils font leurs emplettes en ville. Aucun prix ne les arrête. Ils achètent des montres de luxe, des bijoux, des vêtements et paient comptant. J'en ai vu un se munir d'une paire de galoches à 70 francs. Ils ont plein les poches d'argent, car depuis six mois ils ont vendu tout ce qui était à vendre sur les bateaux qui leur étaient confiés. Les appareils de précision, les machines, la tuyauterie, le cuivre, tout y a passé. Jamais on n'a vu plus funeste et irréparable pillage de bâtiments de guerre commis, non par des ennemis, mais par des marins qui devaient défendre leur pays sur ces mêmes bateaux. Cela vous aide à comprendre à quel point sont abolies les idées de patriotisme et d'honneur. Les hautes vertus qui maintiennent un pays sont ici le privilège d'un nombre infiniment restreint d'individus qui appartiennent aux classes autrefois dirigeantes. La révolution a supprimé ces gardiens de l'honneur national, en a fusillé une partie, a obligé les autres à se cacher et la populace laissée seule et sans maître est tombée au dernier degré. Il n'est rien dont elle ne soit capable aujourd'hui. Les soldats vendent les canons aux Allemands sans songer que ceux-ci vont s'en servir pour tirer sur leurs alliés

d'hier. Les marins dépècent les vaisseaux de guerre et, de leurs dépouilles, se font une petite fortune. Il n'y a plus d'officiers pour s'opposer à ces pillages criminels. Ceux qui ont essayé de protester ont été fusillés dès longtemps. Les autres sont partis. Ceux qui restent se taisent.

Helsingfors verra bientôt le départ des derniers matelots. Ils s'en iront lorsqu'il n'y aura plus un objet à vendre sur les bateaux de guerre.

Les gardes-rouges de Finlande.

Les soldats russes sont peu nombreux. La désertion a commencé il y a un an, avec la révolution. Qu'en reste-t-il ? Peut-être quelques centaines dans cette Finlande où ils ont été plus de cent mille.

Mais les gardes-rouges finlandais sont partout. Jamais je ne vis ville mieux patrouillée. A tous les coins de rue, devant chaque monument, sur les promenades, c'est un va-et-vient incessant de gardes-rouges avec le ruban rouge à la toque de fourrure. Ils sont bien armés, disciplinés, et de meilleure apparence que leurs frères maximalistes de Petrograd. Chaque jour j'en vois partir de la gare une ou deux centaines qui gagnent le front nord. Ils ont des chefs à qui ils semblent obéir. Ce sont des hommes.

Le peuple finlandais n'est pas une masse amorphe comme le peuple russe. Il y a des rouges ; mais en face, il y a des blancs, et les uns et les autres font le coup de feu pour défendre leurs idées. Des trains sanitaires ramènent des blessés presque chaque jour des lignes au nord de Tammerfors. C'est un pays à actions et réactions normales. Un mouvement maximaliste des ouvriers amène, aussitôt, un contre-mouvement des paysans et des bourgeois. De l'un et de l'autre côté, on se groupe, on s'organise, on choisit des chefs et on leur obéit. Voilà des choses inconnues dans le grand corps invertébré russe. Une maladie n'y rencontre pas un organe sain qui résiste et essaie d'en enrayer la marche. Elle infecte tout l'organisme qui se laisse prendre passivement.

L'ordre est plus grand ici qu'à Petrograd. Il n'y a pas d'agressions à main armée, pas de pillages de magasins et d'appartements. Mais les perquisitions sont nombreuses. Les rouges font des arrestations et on m'assure qu'on fusille plus qu'à Petrograd. Le nombre des morts est peut-être le même, mais là-bas, on assassine la nuit au hasard, tandis qu'ici on vous fusille sur la glace du port, après condamnation faite à la même minute. On voit que nous sommes dans un pays civilisé.

3 mars, dimanche.

Je reste en communication téléphonique avec Petrograd grâce à l'extrême obligeance d'un homme d'affaires finlandais. Chaque jour, je téléphone chez moi et j'ai des nouvelles. Notre départ a fait sensation. Tout ce qui n'est pas maximaliste crie à Smolny :

— Voyez les résultats de votre politique. Vous amenez les Allemands à quelques kilomètres de Petrograd et vous traitez nos alliés de telle façon, vous les accablez d'injures et de grossièretés jusqu'au point où vous les contraignez à quitter la Russie. Que nous reste-t-il à présent ?

Smolny est au dernier degré d'affolement. Le télégraphe s'en mêle et, par ses irrégularités, plonge le gouvernement maximaliste dans une stupeur hébétée.

Ne voilà-t-il pas que le premier télégramme reçu de Brest où une délégation russe s'est précipitée pour signer le nouveau traité de paix aggravée imposé par les Empires centraux demande qu'un train soit aussitôt préparé à Pskov pour la délégation qui rentre ! Si elle rentre, sans avoir annoncé la paix, c'est la rupture des pourparlers. C'est la guerre. Le père Lenine, lui-même, est obligé d'accepter cette funeste nécessité et, de la même main qui, hier, signait des articles pacifistes, rédige un appel aux armes,

triste comme une marche funèbre dans la nuit. Ah ! non, le camarade n'est pas fait pour emboucher une trompette guerrière. Ce dictateur terroriste, à face de notaire, ne connaît que la bataille contre les bourgeois. On se met à dix, le soir, au coin des rues, avec fusils et revolvers et on fond sur le passant qui a une pelisse. Ça, c'est une opération de guerre bien menée contre le seul ennemi que reconnaisse Lenine. Quant aux Allemands, ils les a toujours appelés ses frères.

Lenine et ses complices — on oublie déjà le nom de Trotski — en sont pour leur brève peur. Un télégramme antérieur avait été retenu par les Allemands, annonçant la paix signée. Joie immense dans le camp des défaitistes, malgré que les conditions de paix soient encore infiniment plus lourdes que celles du 21 février, qui étaient déjà une pesante aggravation de celles proposées à Brest-Litovsk. Les commissaires n'osent pas nous le dire. Mais ils nous font savoir pourtant que la Turquie réclame une bonne partie du Transcaucase, les districts de Batoum, d'Ardagan et de Kars, admirable pays, abondant en beautés et en richesses naturelles.

La Turquie qui a été battue sur tous les fronts, qui a perdu l'Arabie, la Palestine, la Mésopotamie et l'Arménie, réclame aujourd'hui une large part de gâteau. C'est vraiment le coup de pied de l'âne que tu reçois, pauvre Russie !

Les raisons de Petrof.

4mars, lundi.

On me donne de Petrograd l'explication de la folle scène de Bieloostrov avec le « camarade » Petrof.

Ce personnage comique avait pris la décision de ne plus laisser viser aucun passeport pour l'étranger par ses subordonnés. Et, pour rendre impossible une transgression de ses ordres souverains, ce vice-ministre des Affaires étrangères s'empara du sceau qui doit être apposé sur les passeports étrangers, fit apporter une chaîne d'acier, légère, mais forte, se la passa autour du corps, y ayant préalablement attaché le sceau des visas.

Si Petrof dort, personne ne peut sortir de Russie. Va-t-il chez sa maîtresse, pas un passeport n'est visé. Il tient la clef de l'empire attachée autour de ses reins.

On juge de sa fureur quand il apprit que trente-six passeports français avaient été visés au commissariat et qu'un sceau y avait été apposé par on ne sait quel de ses subordonnés. De là, l'ordre de nous retenir tous ; de là, sa venue à 4 heures du matin, la scène grotesque dans le wagon et, enfin, l'apposition du sceau fameux sur nos passeports.

Chassés d'Helsingfors.

5 mars, mardi.

Les Anglais, sur des nouvelles, fausses du reste, de leur légation de Stockholm, sont partis en coup de vent, dimanche soir, pour Tammerfors, dernière ville au nord dans les lignes rouges.

Nous avions imaginé que nous devions voyager de concert et que les demandes des ambassadeurs gagneraient à être signalées par tous les chefs de missions. Les Anglais veulent-ils tenter le passage seuls ? Je veux croire qu'ils sont à Tammerfors pour engager avec les rouges et les blancs des négociations pour notre traversée à tous.

Au soir, pendant que nous dînons chez l'ambassadeur, on vient nous dire, à 8 heures, que le gouvernement du peuple a fait préparer un train et compte que nous aurons quitté Helsingfors à 10 heures. La chose est matériellement impossible. Ni les cent voyageurs ne peuvent être prévenus, ni les quatorze tonnes de bagages chargées. Enfin, rien n'est prêt pour nous à Tammerfors et nous n'avons pas de réponse du chef des blancs, le général Mannerheim, à qui nous avons télégraphié par la Suède.

Aussi nous repoussons la demande inconsidérée du ministre des Affaires étrangères.

Mais aujourd'hui il revient à la charge. Il insiste. C'est une pression caractérisée. Les autorités d'Helsingfors ne veulent plus de nous. Nous sommes obligés de nous en aller.

L'ordre est donné de préparer le départ. Il faut être à la gare avant 9 heures, car, après cette heure, la circulation est interdite. Nous faisons nos dernières courses dans la riante petite ville, au port glacé où le chenal est marqué par une ligne de glaçons flottants glauques dans les champs de glace couverts de neige. De gros vapeurs chauffent. Le vent joue avec les fumées noires qui montent des cheminées et les disperse. Les vaisseaux de guerre, avec leurs canons inutiles, sont alignés dans la rade du Nord. Les matelots, sans fin, s'en vont, regagnant Petrograd et la Russie. Les gardes-rouges passent, armant leurs fusils d'un geste peu rassurant. Il y a foule sur l'esplanade, par le plus beau jour d'hiver sur la neige. Helsingfors, coquette, nous rit de toutes ses fenêtres où s'accroche un rayon de soleil. Elle veut se faire regretter.

Mais nous avons vu Helsingfors. Nous ne sommes pas venus ici en touristes que rien ne presse. Nous devons traverser les lignes où Rouges et Blancs se battent et gagner Tornéo, ou prendre à Manti Luotto, port de Björnborg, un vapeur qui nous mènerait à travers les glaces du golfe de Bothnie jusqu'à Stockholm. L'une et l'autre entre-

prise ne vont pas sans quelques obstacles que notre nombre sans cesse accru rend plus difficiles encore à franchir. Dans chaque ville, en effet, nous trouvons de malheureux compatriotes qui n'ont aucun moyen de sortir de Finlande et s'agrègent à nous. Nous devons être, à l'heure présente, cent cinquante, et nos bagages font un poids d'une quinzaine de tonnes.

Si nous arrivons à négocier notre passage avec le chef des blancs, général Mannerheim, comment ferons-nous traverser les lignes à cette caravane, où les femmes et les enfants sont nombreux ? On calcule qu'il nous faudrait au moins cent vingt traîneaux. Mais où les trouver ?

Dieu y pourvoira. En attendant, nous quittons Helsingfors, où dix-sept immenses traîneaux transportent nos bagages, à l'ébahissement de la foule. Nous avons un énorme train de wagons-lits de la Compagnie internationale. Grâce à l'obligeance de M. de Robien, fourrier de l'expédition, chacun trouve son lit. Il y a un wagon serbe, pour le ministre, sa famille, le frère du roi, prince Arsène Karageorgevitch, et le personnel de la légation. Un wagon abrite le Portugal, la Grèce et quelques-uns d'entre nous. L'Italie nous a rejoints hier et a son logis roulant. La France exige deux voitures. La Belgique en a une et demie, mais M. Destrée a eu l'ingénieuse idée de louer un wagon-restaurant, grâce à quoi ses amis ne sont pas obligés

de courir au buffet ou dans les restaurants de la ville pour trouver une tasse de café chaud ou un dîner le soir. Les Danois ont demandé d'accrocher un wagon pour leurs courriers restés en panne.

Le départ d'Helsingfors est plein de gaîté. Sur les quais de la gare, des montagnes de bagages et de valises s'entassent et petit à petit sont portées dans les voitures. Grâce à une excellente organisation, pas un colis n'est perdu.

En panne à Tammerfors.

6 mars, mercredi.

On se réveille de grand matin à Tammerfors. Les gens nerveux se lèvent aussitôt pour aller aux nouvelles ; les sages restent dans leur lit, attendant que les nouvelles viennent à eux, et, jugeant que, suivant les probabilités, nous passerons plus d'un jour dans cette ville, ne se hâtent pas de l'aller voir dès la pointe du jour.

Nous retrouvons les Anglais qui nous ont précédés. Ils sont une vingtaine. Ils ont envoyé hier des parlementaires à travers les lignes jusqu'au général Mannerheim.

Leurs parlementaires reviennent au milieu de la journée. Ils ont été accueillis par quelques coups de feu et, malheureusement, un garde-rouge de l'escorte a été blessé. Cet accident va compliquer

encore les négociations laborieuses de notre traversée. On nous dira :

— Voyez, les Blancs profitent de votre passage et de notre respect des conventions internationales pour tuer les nôtres.

Enfin, les Anglais ont arrangé de partir demain matin. Le train rouge les déposera dans un bois, dans un endroit convenu, et des traîneaux blancs viendront les y chercher. Nous envoyons avec eux trois parlementaires chargés de lettres pour le général Mannerheim, un Belge, un Français, et le prince Karageorgevitch, ami personnel du général en chef des blancs.

En attendant le départ, nous organisons notre vie dans la maison roulante. La Belgique offre l'hospitalité de son wagon-restaurant à l'ambassadeur de France et à son personnel pendant les repas. Le reste de nos voyageurs mange deux fois par jour au buffet de la gare, où cent couverts sont dressés à une heure et à huit heures. Quelques-uns d'entre nous ont pris des chambres en ville.

Je reste dans le train. On y est à l'étroit, il est vrai, mais le spectacle de la gare est animé et ne manque pas de pittoresque. Deux ou trois fois par jour les relèves de gardes-rouges arrivent pour gagner le front. Ces soldats-ouvriers ont une fort bonne tenue. Le Finlandais est aussi naturellement discipliné que le Russe est anarchique. Ils vien-

nent en rang, sur quatre, bien vêtus, bien chaussés, marchant au pas, obéissant aux commandements. Ils portent à la toque de fourrure un ruban rouge. Leurs fusils sont de toutes provenances. Il y en a d'italiens, d'allemands, de russes, d'américains. Les hommes sont à l'ordinaire de belle taille et donnent une impression de force ordonnée que nous n'avons jamais ressentie, en Russie, pendant la révolution. Aucun désordre à l'embarquement; ils s'installent sans bruit dans les wagons qui sont préparés. Parfois, dans la rue, ils chantent en chœur un chant dont je ne sais s'il est populaire ou révolutionnaire. Il est triste, sans accent et sans rythme. Les voix sont médiocres. Ici, les Russes l'emportent facilement. Rien de plus beau que les chants des soldats en Russie; rien de plus magnifique que les voix slaves.

On apporte des cartouches; un petit train blindé est préparé ; ailleurs, sur un wagon, deux canons de campagne russes.

Je ne crois pas que, pour l'instant, la lutte soit vive sur le front. Nous n'avons vu ramener jusqu'à présent que quatre blessés, dont deux légèrement.

Les rouges ne manquent pas de cavalerie. Quelques pelotons parcourent la ville. D'autres faisaient l'école de campagne dans les bois, sur la colline. Ils sont montés sur de vigoureux bidets à poil long.

Ainsi cette charmante petite ville industrielle de Tammerfors est transformée en place de guerre. Mais la seule guerre que connaissent les Finlandais, à l'heure où les peuples ennemis de l'Europe s'affrontent, est celle des ouvriers contre les paysans. Ces pacifistes se sont jetés dans l'horreur des guerres civiles et se battent entre eux.

Dans Tammerfors, l'ordre règne. Les cinémas et les théâtres sont ouverts. Mais les difficultés d'approvisionnement sont grandes et les prix excessifs. Un œuf coûte 2 francs; le pain est très rare, comme le lait, comme la viande. Au restaurant, un repas coûte de 25 à 30 francs. Le régime maximaliste, comme on voit, est celui de la vie chère. La seule boisson est une bière, agréable au goût, mais qui titre deux degrés d'alcool.

En pourparlers avec le Soviet de Tammerfors.

7 mars, jeudi.

Nos parlementaires sont partis de bon matin avec les Anglais, chargés de lettres pour le général en chef des blancs qu'ils doivent voir personnellement. Leur absence sera de plus de vingt-quatre heures, car ils ont, d'abord, un trajet de deux heures jusqu'aux lignes en train, puis la tra-

versée des lignes en traîneau, puis aller au quartier général, discuter et revenir. Nous ne les attendons pas avant demain.

Aussi quelle n'est pas notre surprise de les voir arriver au milieu du jour! Voici ce qu'ils racontent :

Le train conduisant les Anglais s'est arrêté à un point convenu en pleine forêt. En quelques minutes, tous les bagages ont été descendus sur la neige ainsi que des luges dont les Anglais pratiques se sont munis pour traîner eux-mêmes leurs bagages en cas de nécessité. Un officier anglais était là, venant de chez Mannerheim. Il aurait déclaré qu'une offensive était déclanchée et que, si nos parlementaires passaient, ils ne pourraient pas revenir jusqu'à nous.

La chose paraît très invraisemblable, mais je la donne telle qu'elle m'est rapportée. Le fait est que le train ne stationne pas dix minutes dans la forêt et fait machine en arrière amenant nos parlementaires qui rentrent ainsi sans avoir rempli leur mission. Et nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour.

Mais le soir, nous semblons devoir perdre du terrain, car voici qu'arrivent dans notre wagon-restaurant une délégation du Soviet local et le commandant de l'arrière. Celui-là a passé six ans en Amérique et parle l'anglais. Il vient nous apporter la charmante décision suivante du Soviet :

Le Soviet et le commandement jugent notre présence à la gare infiniment gênante. Nos yeux braqués sur les mouvements de troupes les offensent. D'autre part, l'ennemi, le Blanc détesté, qui ne connaît pas de loi, a profité de l'arrêt des hostilités nécessité par le passage des parlementaires pour faire une offensive et gagner du terrain. Aussi l'état-major rouge est décidé à nous renvoyer à Helsingfors et même à Petrograd qui, aux dernières nouvelles reçues par lui, n'est plus menacé par les Allemands immobilisés à Pskov. Le mot de Petrograd est de trop. On devine ici la pression du Gouvernement du peuple sur celui, ami, d'Helsingfors.

L'ambassadeur se défend avec énergie. Nous n'irons ni à Helsingfors, ni à Petrograd. Il négocie, pour gagner trois jours encore à Tammerfors, de façon à recevoir, soit une réponse de Stockholm qui nous enverra, peut-être, un bateau à Mantty-Luotto, soit le délégué des Anglais qui nous rapportera, comme il est convenu, les décisions de Mannerheim. Discussion longue, confuse, que mène un chef commissaire assez intelligent et qui parle anglais. Un incident arrivé le matin même complique la situation déjà suffisamment embrouillée.

Quatre domestiques de l'ambassade se promenaient à quelques centaines de pas de la ville. Ils arrivent à des tranchées bien que les lignes soient

à 50 kilomètres d'ici. L'un d'eux, qui a été blessé sur le front français, se met à critiquer devant ses camarades auxiliaires la façon dont est dessinée la tranchée. Il les éblouit de son savoir technique et de son expérience de soldat. Mais des gardes-rouges voisins cernent nos hommes et les emmènent au poste. « Des espions », voilà le mot qui court la ville et enflamme les esprits. Il n'en faut pas tant pour exciter contre nous un grand mouvement de méfiance. Le Soviet ne veut plus nous voir.

Tout de même, après deux heures de conférence, où l'ambassadeur montre une inlassable patience, il obtient les trois jours demandés. Mais on refuse tout net de faire passer de nouveaux parlementaires.

Prisonniers.

8 mars, vendredi.

L'accord signé hier soir nous interdit de sortir de la ville où seules, la grande rue, deux rues à droite et deux à gauche nous sont permises. Nous allions, ces jours derniers, sur une charmante colline dominant les deux lacs qui enserrent Tammerfors. Une piste de neige pour luges y est aménagée. Nous usions une heure à ce passe-

temps innocent. On nous le supprime. Désolation !

On nous fait sentir, une fois de plus, et un peu rudement, que nous sommes prisonniers.

Ce sentiment ne nous est pas étranger. Voici six mois qu'il est entré en nous depuis que le maximalisme a pris le pouvoir et nous impose ses modes tyranniques. En vérité, la Russie est une prison. Vaste, il est vrai, qui s'étend des glaces du Nord aux chaînes du Caucase, mais une véritable prison, car on n'en peut sortir. On y erre longuement, mais pour se heurter toujours à une porte où un garde-rouge croise la baïonnette et dit : « On ne passe pas ! »

Les rouges de Finlande ne veulent pas de nous. Les glaces du golfe de Bothnie elles-mêmes nous sont hostiles. Tammerfors se rétrécit sous nos pieds et devient un préau, un préau de prison.

Notre bande internationale va, gaiement tout de même, le long de la grande rue. Le rythme de nos journées est lent, mais scandé par une série de petits événements réguliers et quotidiens. On va aux halles acheter quelques provisions à prix d'or. On se rencontre aux bains où de vigoureuses matrones nous lavent, nous massent et nous douchent. De cabine à cabine, c'est un jeu ininterrompu de plaisanteries qui volent par-dessus les cloisons à mi-hauteur. Puis l'on se retrouve au café où on prend une tasse de chocolat ; les hom-

mes vont se faire raser par une jeune et adroite Finlandaise. Puis nous avons encore le cinéma, distraction à qui n'en a pas d'autre. Enfin les élus du wagon-restaurant de Belgique se réunissent pour les repas dans une voiture faite pour rouler et qui reste immobile avec une désolante persistance.

Nos repas sont sommaires, mais suffisants. Sait-on ce qui en est le régal ? Des biscuits de soldats français. Ah ! les admirables biscuits, pétris d'une royale farine, blanche comme neige ! Comme nous les trouvons délicieux ! Et cela seul montre suffisamment les longs mois de privation que nous venons de traverser à Petrograd, presque sans pain ou avec du pain, à la lettre, immangeable. Je ne pense pas que jamais soldat dans les tranchées n'ait grignoté avec tant de plaisir le biscuit dur de l'Intendance. Et puis, on met en commun les trouvailles que l'on a faites au marché. L'un a acheté un peu de beurre, un autre un morceau de fromage, un troisième quelques pommes. On fait ainsi la dînette et la nuit est venue, et le froid nous pince les joues, quand on traverse les longs couloirs obscurs de notre train pour regagner la couchette étroite où nous endormons nos soucis et nos espoirs.

Expédiés à Tojola.

9 mars, samedi.

La trêve de trois jours est brusquement interrompue.

Une députation du Soviet du haut commandement vient nous trouver après déjeuner et, cette fois-ci, le chef, un ouvrier sans intelligence, mais non sans obstination, nous déclare, sur le mode catégorique, que nous ne resterons pas un jour de plus à Tammerfors. Le spectacle est curieux de voir ces trois ouvriers, vêtus de cuir, discutant âprement avec les représentants de la France, de l'Italie, de la Belgique, du Portugal, de la Grèce et de la Serbie. Ils nous laissent entendre clairement que nous sommes en danger, que le sentiment de leurs soldats est excité contre nous et qu'ils n'en sont pas les maîtres.

En vain, nous protestons. Ces maximalistes finlandais n'entendent rien et ont la force. Nous finissons pourtant par conclure une convention écrite et signée par eux et par nous. Elle porte les conditions de l'armistice que nous envoyons au général des blancs. S'il les accepte, la guerre sera arrêtée pendant vingt-quatre heures sur un large front et nous passerons.

Mais ils nous refusent l'envoi de parlementaires.

Nous sommes obligés d'expédier une dépêche à Stockholm au ministre de France qui la remettra à la délégation finlandaise. Celle-ci la télégraphiera au général Mannerheim qui répondra par la même voie. S'il accepte, il nous enverra des parlementaires pour régler le passage des lignes. Trois, quatre ou cinq jours vont se passer et, pendant ce temps, le Soviet de Tammerfors nous évacue à 40 kilomètres à l'arrière, à la gare-halte de Tojola où nous attendrons que notre sort se décide. Nous devons partir demain matin, dimanche. Tel est le *Sic volo, sic jubeo* du Soviet local.

Cependant les Anglais, soucieux d'arriver vite à Stockholm, ont traversé, seuls, les lignes.

10 mars, dimanche.

Avant le départ du train, un incident encore, celui-là comique.

De nouveau, un commissaire se présente à la gare. On a arrêté une sœur de charité soupçonnée d'espionnage. Sur elle, on a trouvé la photographie de l'un de nous, avec, au dos, cette dédicace :

« En souvenir d'une délicieuse soirée passée à Tammerfors. »

L'épigraphe est en français. C'est donc un Français, dit le commissaire. Il produit la photographie. Non, ce n'est aucun de nous. C'est un

membre du corps diplomatique d'une petite nation et j'aurai la charité de ne pas le nommer.

Cet homme, à tout le moins léger, a fait connaissance d'une sœur de charité à la gare, sur le quai. Avec la passion irréfléchie d'un méridional, il l'a invitée au cinéma, puis à dîner. On assure même qu'on l'a vu l'embrasser et cela paraît justifié par la dédicace.

Mais la sœur de charité était suspecte et suivie. Elle fut arrêtée. Ici, l'histoire devient curieuse. On découvrit que la sœur de charité était un homme déguisé en femme, espion allemand notoire. Et notre diplomate ? A-t-il cru faire la cour à une femme ? Comment s'est-il laissé tromper ? « La délicieuse soirée ? » Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur déclare qu'il quittera le train sur l'heure, car s'il n'est que maladroit, il l'est à un point dangereux pour nous dans ce pays en guerre où l'on ne voit que trahison et espionnage.

Nous laissons ce malheureux sur le quai de la gare, tandis que notre train, augmenté de quelques voitures, gagne lentement la station-jonction de Tojola, à 40 verstes de Tammerfors, à la jonction de la ligne d'Abo.

Tojola.

Nous y sommes vers midi. Dès l'après-déjeuner nous explorons notre nouvelle résidence.

Tojola n'est qu'un village d'un millier d'habitants. Ils vivent dans de petites maisons qui, elles-mêmes, semblent avoir pris parti dans la lutte politique qui déchire ce pays. Les plus grandes, les plus aisées, sont blanches ; les autres, plus petites, rouges. Les unes et les autres, uniformément en bois, propres, bien tenues, et chacune isolée, dans un enclos.

Le comité de la garde-rouge paraît mettre beaucoup de bonne volonté à nous accommoder de son mieux. Les habitants du train auront deux repas par jour au buffet de la gare. Les trente-six élus du wagon-restaurant recevront chaque jour du pain, du beurre, du lait, du fromage et de la viande. Du beurre et du lait ! Délices oubliées depuis longtemps. Nous dévorons de grandes tartines couvertes d'un beau beurre frais exquis. Et nous buvons du lait avec avidité, après en avoir été privés pendant tant de mois !

Tojola nous plaît. Tojola nous paraît un sanatorium rêvé où reposer nos fatigues et nos soucis dont l'accumulation finissait tout de même par peser sur les épaules les plus fortes. Nous faisons de grandes promenades sur la neige glacée, au soleil clair d'hiver, dans une atmosphère d'une limpidité sans pareille que ne trouble aucune brise, même légère. Nous parcourons ainsi d'un pas rapide les grandes forêts silencieuses et ne rentrons au train que lorsque le crépuscule

rougit le ciel au couchant. Si les blancs et les rouges nous retiennent ici quelques jours encore, nous nous serons refait une santé.

12 mars, mardi.

Voici une semaine que nous habitons notre train de luxe. Ces voitures, faites pour rouler, n'ont pas parcouru en ces sept jours deux cents kilomètres. Leur allure se rapproche ainsi de celle de la *Maison du berger*, chantée par Vigny. Le soir, je me répète les vers immortels qui la terminent :

Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Et tout de même, il faudrait réussir à passer ces terribles lignes blanches et rouges dont le mauvais vouloir des uns et des autres nous tient écartés. Les Allemands sont dans une des îles de l'archipel d'Aland à quelques kilomètres d'Abo. Ils ont annoncé officiellement leur décision d'intervenir en Finlande, au profit du gouvernement blanc. Nous sommes exposés à être pris comme dans une souricière.

Les gardes-rouges sont nombreux dans ces pe-

tits villages. Toute la population mâle et valide est enrôlée, de gré ou de force. Ce ne sont que patrouilles, escouades, sentinelles. Notre train est gardé nuit et jour, et des baïonnettes défilent sans cesse à la hauteur des fenêtres.

Chaque jour nous amène quelques compatriotes, d'Abo, d'Helsingfors ou de Petrograd. Notre nombre, déjà trop considérable, s'augmente ainsi et le poids effrayant de nos bagages. Il faudra deux cents traîneaux pour nous faire traverser les lignes.

Les nouvelles qui arrivent de Petrograd nous font assister à l'agonie du maximalisme. Le gouvernement part pour Moscou où, après-demain, se réunit le quatrième congrès des Soviets, pour délibérer sur les conditions de paix. Il les ratifiera. Que peut-il faire d'autre ? Qui croirait à un élan de patriotisme chez les socialistes russes ? Trotski a donné sa démission. L'arrogant dictateur a le verbe bas. Il se charge du ravitaillement de Petrograd et de la défense (?) de la capitale.

Je note un article de l'officieux *Izviestia*. La thèse est celle-ci :

« La paix va être conclue avec l'Allemagne. La Russie révolutionnaire peut vivre en paix et s'entendre avec le gouvernement bourgeois allemand. Mais un nouveau danger nous menace à l'Est. Les Japonais veulent intervenir dans nos affaires.

Levons-nous tous pour cette guerre sacrée ? »

Voilà en peu de mots l'*alpha* et *l'oméga* de la révolution et du socialisme russes. Du jour de leur naissance, ils ont vu clairement qu'ils pouvaient et devaient s'entendre avec l'ennemi allemand, mais qu'il fallait combattre contre les alliés. C'est la politique développée jour par jour par la *Nouvelle Vie* de Gorki. Je l'ai noté déjà dans mon premier volume. Pour les socialistes russes, il n'y a qu'un ennemi : les alliés, soi-disant impérialistes. Mais on ne trouve jamais une seule attaque contre les Allemands dans les colonnes de ce funeste journal.

C'est là un phénomème prodigieux et qui nous glace d'effroi. La révolution russe, pour maintes causes, est essentiellement allemande. Ses chefs, ces internationalistes louches, ces doctrinaires idéologues et chimériques, les juifs qui y jouent un rôle prépondérant, et les hommes tarés qui abondent dans ces partis n'ont rien appris du socialisme allemand qui les renie. Mais ils ont gardé une admiration sans bornes de l'Allemagne et ils sont pleins de respect même pour les bottes qui les écrasent.

L'article des *Izviestia*, à cette heure, est significatif. L'Allemand est au centre de la Russie et aux portes de Petrograd. Il impose à la Russie la paix la plus déshonorante qu'elle ait connue dans son histoire. C'est l'impérialisme et le militarisme

allemands qui triomphent. Mais les *Izviestia* ont encore l'affreux courage de déclarer : « Rien ne nous empêche de vivre en bonne harmonie et en entente cordiale avec le puissant voisin de l'Ouest. »

On a dit de Corneille qu'il avait agrandi la notion de l'honneur français. On dira justement que la révolution russe a approfondi encore le sens du mot « dégoût ».

Les Allemands ne sont pas loin...

14 mars, jeudi.

Les jours coulent, monotones. La suite des heures, si semblables à elles-mêmes, nous endort et nous amène à ce curieux état d'esprit où nous ne nous demandons plus ce que nous faisons ici. Nous y sommes et cela semble une raison suffisante pour y rester. La force d'inertie, le sentiment de notre impuissance individuelle, la conscience que nous sommes « agis » et non pas « agissants » nous incline vers un fatalisme contre lequel nous ne réagissons pas. Arrive ce qui arrive. *Nitchevo.*

Pourtant on fait un effort nouveau aujourd'hui. On prend la décision d'envoyer un officier français, le commandant Archen, en parlementaire aux

blancs, car, tout de même, les Allemands sont à quelques kilomètres d'Abo. Ils peuvent débarquer demain et nous nous réveillerons, un matin, avec une cinquantaine de soldats boches autour de notre train.

Maintenant nous avons encore trois ou quatre jours à attendre le retour du parlementaire et, pendant ce temps, les Allemands continuent à approcher d'Abo, où d'heure en heure ils peuvent débarquer. Déjà, leurs patrouilles arrêtent les traîneaux qui emmènent les voyageurs fuyant la Russie jusqu'au port des îles Aland d'où la mer est libre pour Stockholm. Ils laissent passer femmes, enfants et les hommes au-dessus de cinquante ans. Mais, hier, ils ont mis la main sur deux Anglais de quarante-cinq ans et les ont gardés pour les envoyer au camp de concentration de Doberitz.

16 mars, samedi.

Grande déception hier ! On nous téléphone de Tammerfors au matin que les nouvelles sont bonnes et nos espoirs s'enflamment.

Mais, l'après-midi, nous voyons revenir nos parlementaires. Le commandement des rouges a refusé nettement de les laisser passer. Il allègue que la lutte est vive sur le front et qu'il est impossible d'arrêter les opérations. Voici dix jours

qu'on nous raconte la même histoire et cependant la paix règne sur le front.

Que faire ?

Nos chefs se réunissent et posent un ultimatum au commissaire des rouges. On mettra une locomotive à la disposition de nos parlementaires dimanche 17, à 9 heures du matin. Sinon, les puissances considéreront le refus des rouges comme un acte peu amical et la Finlande aura à en supporter les conséquences.

On imagine l'émotion dans notre train. Quoi ! renoncer à l'espoir de rentrer enfin au pays? Retourner dans la grande prison qu'est la Russie ! Et pourtant que faire ? Nous nous heurtons à des gens qui ont avec eux des baïonnettes longues et des intélligences courtes.

Si nous restons ici, voici nos risques. Les Allemands sont à portée de fusil d'Abo. Ils ont annoncé leur décision d'intervenir en Finlande et d'y rétablir l'ordre. S'ils débarquent à Abo, que ferons-nous? A notre arrière, sur plusieurs points de la voie ferrée, nous sommes exposés à ce que les blancs, tout voisins, fassent sauter un pont. Et nous voilà à la merci des Allemands.

Que nous apportera demain ?

Dieu est grand.

17 mars.

L'ultimatum n'a produit aucun effet. Les rouges déclarent qu'il est impossible de nous laisser

passer. Il paraît, en effet, que la lutte est assez vive sur le front Tammerfors et que les blancs remportent des succès.

Les ambassades me paraissent immobilisées pour deux ou trois semaines encore à Tojola. Cette vie calme a son charme. Mais Petrograd, agité, fiévreux, malade de tous ses nerfs, est là, à quelques heures de moi.

Je retourne à Petrograd.

26 mars.

Je suis depuis dix jours installé chez moi, quand j'apprends à l'ambassade que le train diplomatique, obligé à nouveau de quitter Tojola, a reculé, a passé quelque temps à errer sur la ligne, et que, finalement, l'ambassadeur de France, le chargé d'affaires d'Italie, le ministre de Serbie, rentrent à Petrograd en Russie et passent la frontière à Bieloostrov, ce matin même.

Leur train est garé dans une petite station de jonction dans la banlieue et gagnera demain Vologda qui devient le centre diplomatique de la Russie.

Décidément, j'ai eu raison de rentrer m'installer chez moi, au milieu de mes amis, de mes livres et de reprendre mes occupations quotidiennes.

Je vois l'ambassadeur. Dans les énervements

et les péripéties de son périple finlandais, il a gardé sa bonne humeur. Il va à Vologda, en attente. L'attente est la seule posture possible en Russie, aujourd'hui. Quelle décision prendre ? Quelle politique suivre dans ces heures dernières du régime maximaliste ? Surveiller et attendre. Vologda sera le poste d'observation, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire.

Il me dit que notre ami Destrée et le personnel de la légation de Belgique, le ministre de Grèce et celui du Portugal sont restés en Finlande, décidés à tenter une fois encore la fortune. Ils sont à Kouvola et vont chercher à négocier leur passage sur les lignes, près de Saint-Michel, où les actions militaires sont moins vives qu'au nord de Tammerfors.

5 avril.

Et aujourd'hui, j'ai l'agréable surprise d'un coup de téléphone qui m'annonce que les Destrée sont, eux aussi, revenus en Russie et provisoirement installés à la légation de Belgique où ils m'attendent.

J'y cours et j'ai le récit détaillé de leurs aventures. Elles ont été émouvantes. Ces captifs ont été à quelques pas de franchir le seuil de la prison. Ils ont pu causer avec les « hommes libres » de l'autre côté des lignes... Voici ce qui s'est passé :

Après mille difficultés, M. Destrée a fini par négocier avec les rouges le passage de deux parlementaires pour aller prendre les arrangements nécessaires avec les blancs. La chose est conclue. Mais les rouges font observer que leur traîneau risque d'être pris par les blancs.

— Qu'à cela ne tienne, dit M. Destrée, j'achète le traîneau.

Un traîneau et un cheval de Finlande, aujourd'hui où le fourrage est rare, cela vaut dans les 300 marks.

Et on commence à discuter le prix.

— Que voulez-vous de votre équipage ?

— Ah ! monsieur le ministre, c'est le plus beau cheval du pays.

— Son prix ?

— Et le harnachement ? Avez-vous vu le harnachement ? Il est tout neuf, du cuir magnifique.

— Que vaut-il ?

— Quant au traîneau, on le garde pour les noces. Il n'y en a pas deux pareils dans le village.

— Mais encore ?

Après de longues hésitations, les rouges lâchent leur prix.

— Trois mille marks.

Le ministre sursaute ! Mais le chœur des captifs derrière lui murmure sur le mode impératif : « Paie » et M. Destrée, qui comprend ce que par-

ler veut dire, allonge les 3.000 marks au chef de la garde-rouge.

Deux jours plus tard, tout est arrangé, un armistice conclu, le point fixé où se fera la traversée des lignes, les signaux convenus, l'heure arrêtée. Enfin, on part. Je n'essaie pas de décrire la joie des quatre-vingts voyageurs à l'idée qu'ils vont enfin sortir de cette maudite Russie où de malfaisants enchanteurs les ont tenus enfermés. Ce soir, ils seront chez les blancs, demain à Tornéo, dans quelques jours à Christiana, en Angleterre, en France !

Le train qui les amène s'arrête à la dernière station de la ligne. Puis on attend on ne sait quoi. L'inquiétude commence à remplir les cœurs. Voici qu'un commissaire rouge arrive :

— J'ai un ordre formel d'Helsingfors, par téléphone. On m'enjoint de vous faire remonter dans le train et de vous ramener en Russie.

Désolation ! Fureur ! M. Destrée argumente en vain. Helsingfors est impitoyable.

Deux des membres de la légation peuvent causer avec leurs deux collègues parlementaires qui restent chez les blancs. Ils s'embrassent sur les lignes mêmes : ceux-ci s'en allant vers les libres pays de l'Occident, ceux-là rentrant dans la grande prison maximaliste dont Lenine et Trotski tiennent les clefs.

La désolation dans le cœur, tous les voyageurs

regagnent leurs wagons. Cette fois-ci, les rouges les traitent avec brutalité. On les enferme dans leurs compartiments. Des gardes, baïonnette au canon, emplissent les corridors et les plates-formes. Mme Destrée est bousculée par un rustre.

Et c'est ainsi qu'on ramène nos gens à Bieloostrov, où les maximalistes russes les reçoivent avec politesse et ne leur cherchent aucune querelle.

Ici finit l'histoire curieuse du voyage des ambassades en Finlande, de leurs essais infructueux de quitter le territoire où règnent les Soviets. Ce *Roman comique* de la diplomatie errante qui, grâce aux progrès de la locomotion, vit et voyage en wagons-lits, m'a paru valoir d'être rapporté.

Le train belge va rejoindre, à Vologda, le train américain et le train français. Un nouveau chapitre commence...

V

L'AGONIE

Petrograd, 19 mars.

J'ai quitté hier le calme Tojola, le train où les missions alliées rêvent encore à traverser les lignes et à regagner l'Europe. J'ai laissé derrière moi les beaux soleils sur la neige, les bois silencieux de la Finlande, les longues promenades dans les paysages harmonieux, tristes et paisibles, où les lacs glacés alternent avec les maigres forêts septentrionales.

A douze heures de moi vers l'est, je sens Petrograd fiévreux, vivant les dernières heures de son existence détraquée sous le régime maximaliste, la foule déchirée par la crainte, folle d'espoirs déçus à peine nés, malade de peur, ne sachant où chercher le salut. Je veux revoir cette ville unique où les pierres même des maisons doivent parler aujourd'hui. Une force irrésistible m'entraîne. Je veux prendre tous les risques, perdre peut-être la seule possibilité de sortir de cette

vaste prison russe, mais je dois vivre encore quelques jours à Petrograd et franchir cette terrible frontière finlandaise que nous avons eu tant de peine à passer voici près de trois semaines. Pourrai-je même traverser le poste de Bieloostrov ? Je ne sais, mais je pars.

Je me munis d'un laissez-passer du gouvernement finlandais qui m'autorise à aller à Petrograd et à en revenir. Avec cela, peut-être ne serai-je pas obligé de montrer mon passeport à la frontière.

Je change de voiture à Rihimaki, pour monter dans le train qui vient d'Helsingfors. J'y trouve une couchette. L'ordre, ici, est complet. Les marins des troisièmes n'envahissent pas nos compartiments. Je suis en compagnie de jeunes officiers de marine qui regagnent la Russie. Les quatre dreadnoughts ont quitté Helsingfors pour aller à Cronstadt. Une longue désertion d'un an a vidé la Finlande des marins et des soldats russes. Les jeunes officiers que le train emmène, à l'heure triste que nous vivons, ont encore la force d'être gais et l'on entend des éclats de rire dans le long wagon qui m'emporte.

Un officier français d'Helsingfors me raconte qu'un des nôtres lui a envoyé un marin à la gare pour l'avertir que les Allemands étaient arrivés à Petrograd le matin même. Je hausse les épaules à entendre le bruit absurde qu'il me rapporte

et que je note ici pour montrer seulement à quel point la panique fait déraisonner les gens. Quelles probabilités y a-t-il pour que les Allemands, trois jours après la paix signée, recommencent les hostilités et entrent en force à Petrograd. Ils y viendront, sans doute, mais à leur heure, et plus tard. Je ne verrai pas de casques à pointe, demain matin, à la gare de Finlande.

A Bieloostrov, un soldat nonchalant entre dans le compartiment et demande les permis. Je tends le mien. Il le lit avec attention, puis, d'un geste indifférent, me le rend. Je passe !

Une heure plus tard, je suis à ma porte. La concierge, à me voir, lève les bras au ciel et s'écrie :

— Grâces soient rendues à Dieu, barine ; puisque vous rentrez, les Allemands ne viendront pas !

Ma fidèle femme de chambre me fait fête et pour donner à cet instant toute la solennité qu'il comporte, je me rends à la cuisine où je ne mets pas les pieds trois fois l'an.

Ma vieille cuisinière, de saisissement, laisse tomber la casserole qu'elle nettoie, s'avance vers moi avec des exclamations de joie, et, louant Dieu, me demande la permission de m'embrasser. Elle approche son visage ridé du mien et dépose un baiser sur ma joue.

C'est ainsi que je suis reçu dans mon appartement à Petrograd, dans le cinquième mois du

règne de Lenine. Ce tyran n'a pas encore corrompu tous les cœurs simples de Russie. Et déjà, à la chaude réception qui m'est faite, je me félicite d'être rentré dans mon chez moi russe.

Dans l'après-midi, je cours la ville.

La première impression est saisissante. Petrograd est quasi mort. Dans mon quartier de casernes, où bruyait à toute heure une foule animée de soldats, je n'en vois plus un seul. Ces grands traînards désœuvrés se sont évanouis comme par miracle. La porte de la caserne sur ma rue est fermée. Aux fenêtres, à travers lesquelles filtraient souvent un air de *balalaïka* et des voix harmonieuses, personne. Un silence glacé.

Je sonne à la porte d'un appartement dans la maison voisine où habitaient un confrère américain et un ami français. J'entends le tintement de la sonnette, mais la porte reste close. L'appartement est vide. Je passe sur les quais.

Il dégèle. La neige des trottoirs et des rues est changée en boue liquide. L'air est aigre ; il tombe un peu de pluie et de neige. Devant l'ambassade d'Angleterre, rouge sombre, pas un traîneau. Les passants sont rares et se hâtent, comme s'ils étaient pressés de rentrer. Sur la Néva gelée, quelques piétons traversent la vaste étendue de glace qui, par place, se tache d'eau noire. La forteresse de Pierre et Paul est écrasée, triste, grise, au ras de la Néva. La flèche dorée de l'église se

perd dans un brouillard humide. Les cheminées des usines dans le quartier de Viborg ne jettent plus dans l'air leurs fumées épaisses.

Je gagne ainsi, par le quai Français, l'ambassade de France. Les grandes fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage sont bouchées à l'aide de planches toutes neuves et qui font des taches d'un jaune vif dans la façade terne. Sur la porte, une pancarte, avec un drapeau danois « Légation de Danemark ».

J'entre. Dans l'antichambre, où brûle une lampe électrique, le portier et le fidèle chasseur, le digne Léonide, qui garde la demeure de ses maîtres. L'archiviste, M. Binet, est le seul hôte de la maison Il reçoit les télégrammes, les déchiffre, les transmet à Tojola. Il a aussi la visite des rares Français, vieux domestiques, vieilles gouvernantes, qui n'ont pas quitté la capitale et qui attendent, le cœur serré, l'arrivée des Allemands.

Je rencontre chez lui le comte de Saint-Sauveur, le représentant du Creusot qui, jusqu'à la dernière minute, reste pour défendre les intérêts considérables dont il a la charge. Nous causons. Pas plus que moi, il ne croit à la venue prochaine des Allemands. Quoi, la paix est signée d'hier. Il faut du temps et un prétexte pour avancer les troupes sur l'ancienne capitale de la Russie. Nous avons un mois ou deux de répit. Tous nos amis

sont partis. Le général Niessel, chef de la mission militaire, est avec plusieurs officiers à Petrosavodsk, sur le chemin du Mourman. Le général Lavergne est à Moscou avec M. Darcy, président de la colonie française. Le correspondant de l'agence Havas a quitté Petrograd. Allons, je serai seul à faire mon métier d'informateur à une heure encore intéressante et cette nouvelle n'est pas pour me déplaire. Je rentre cette fois-ci, quand tous sont partis. Bien.

En quittant l'ambassade, je passe sur Litheini. Après Nevski, c'est l'artère la plus animée de Petrograd. Elle est, aujourd'hui, triste comme le temps. Beaucoup de magasins sont fermés. La plupart ont leurs vitrines et leurs portes closes par des planches de sapin hâtivement jointes, car, au temps du tsar, Petrograd était la ville la plus calme du monde et pas un magasin n'avait une fermeture en volets ou en rideau métallique. Peu de bourgeois parmi les passants, des gens du peuple qui vont à leurs besognes sans s'arrêter pour bavarder à la mode russe. Pas de flâneurs, des figures tristes où on lit la préoccupation d'assurer la nourriture quotidienne et de résoudre, avec peu d'argent, le problème de la vie matérielle dans une ville qui manque de tout et où les prix ont atteint une hauteur qui donne le vertige. Songez qu'un chou est monté de 15 copecks à 8 roubles, une carotte d'un copeck à 2 roubles, la

pomme de terre vaut 1 rouble et demi. Le tout à l'avenant.

Les usines ferment les unes après les autres. Les bourgeois ruinés renvoient leurs domestiques. Les banques et bureaux sont clos. Les ministères ne travaillent plus. Le gouvernement est parti, emmenant avec lui quelques milliers d'employés bien payés et tous ceux qui tripotaient autour de Smolny. Je ne vois presque plus de soldats. Ils étaient 250.000 à Petrograd il y a un an. Ceux que j'aperçois sont des gamins, nés d'hier à la vie que je ne puis appeler militaire. Ce sont des volontaires de l'armée rouge, des apprentis mis sur le pavé par la fermeture des usines et qui trouvent, dans les casernes vides, le gîte, le pain et le chauffage.

Les tramways, eux-mêmes, n'emportent plus les grappes de voyageurs entassés sur les marche-pieds et accrochés aux rampes. Le prix de la place est passé de 5 à 40 copecks. Quarante copecks, c'est plus d'un franc. Je passe devant l'appartement où logeaient Charles Dumas et ses secrétaires. Ils ont disparu dans la tourmente et se sont enfoncés en Russie.

La mission militaire française occupait un vaste hôtel Italianskaia. Il est vide. De tant d'officiers venus pour aider au relèvement de l'armée russe, il n'en reste que trois ou quatre qui, dans la maison où habitait, sur Fontanka, le général Niessel,

travaillent à évacuer ce qui nous reste de personnel, d'officiers et de matériel en Russie.

Sur le quai, je rencontre un vieux banquier de mes connaissances. Il se hâte à toutes jambes pour rentrer chez lui avant la nuit. Pourtant il fait encore clair, c'est le long crépuscule gris des journées de printemps à Petrograd. Mais rares sont ceux qui osent s'aventurer au dehors lorsque l'ombre est descendue sur la ville.

Quelques théâtres jouent encore, mais le rideau se lève à 5 heures, et la représentation est terminée à 8 heures.

20-21 mars.

Je revois des amis russes.

Les pauvres gens ! Ils sont dans l'horrible situation d'un homme tombé au dernier degré de la misère et qui se sent impuissant à essayer même de se relever. Il attend une main secourable, fût-ce celle de son pire ennemi. Il sait, qu'à lui seul, il restera dans le trou où il a glissé. Il sait, qu'abandonné à lui-même, il sera étouffé par la boue qui le couvre. Mais il est assez clairvoyant encore pour ne pas être insensible à la honte de cet appel à l'ennemi.

Quel concert de lamentations ! Je ne vois que Jérémies ; je n'entends que Jobs sur leur fumier ! Jamais plus terribles invectives ne furent pro-

noncées sur la Russie que par les Russes d'aujourd'hui !

Naguère, devant nous, ils cherchaient à cacher la nudité de la mère-patrie. Dans aucun pays, l'étranger n'était « enguirlandé », comme ils disaient, avec un art plus parfait, avec une entente générale et tacite de ne montrer que les beaux dehors de la Russie, ses côtés agréables, ses charmes, sa séduction. C'était un mensonge universel et poursuivi avec une adresse diabolique. Jamais Russe devant un étranger n'était vraiment sincère. Il mentait pieusement, *ad majorem gloriam Rossii*. L'Occidental cultivé qui parcourait la Russie y faisait des voyages semblables à ceux que Potemkine préparait à sa maîtresse, la grande Catherine, lorsqu'il l'emmena en Crimée, la faisant précéder de villages en carton, transportés dans des chariots et qui étaient plantés rapidement sous les saules au bord des fleuves tandis qu'une figuration de paysans d'opéra-comique, bien vêtus et agréables, jouaient de la *balalaïka*, le soir au clair de lune.

Nous tous qui avons voyagé en Russie nous avons refait le voyage de la grande Catherine.

Partout nous rencontrions des gens lettrés, fins, qui avaient tout lu et en savaient davantage, des grands seigneurs désabusés, un peu sceptiques, des hommes d'Etat fermés, mystérieux, qui, sous leurs paupières demi-closes, semblaient cacher

les trésors d'une sagesse séculaire et les secrets indicibles de l'art de gouverner les hommes. Avec quelle condescendance polie on nous parlait, comme on prenait soin de nous cacher, tout en s'arrangeant pour en laisser voir un brin, le mépris que l'on avait pour ces Français turbulents et jamais satisfaits, qui changeaient de gouvernement plus souvent qu'un Serbe de chemise. Avec quelle nonchalance étudiée on nous laissait entrevoir les forces immenses, les ressources illimitées de la Russie, réservoir inépuisable d'hommes et de richesses. Sans doute nous avions donné beaucoup au monde, mais nous étions épuisés. Nos temps étaient passés. L'heure slave sonnait, l'heure de la plus grande Russie. Le peuple « porteur de Dieu » entrait en conquérant dans le vieux monde pourri. Les chantres du slavisme, les Dostoïevski, les Tolstoï, perdaient toute notion de la réalité dès qu'ils parlaient du peuple « porteur de Dieu ». « Les possibilités infinies de l'âme slave, la grandeur du cœur slave ». Il semblait que c'était avec le cœur russe qu'on allait gagner des batailles sur les champs de l'industrie, du commerce, de la guerre ou des sciences. Un élan mystique, et la solide armature du vieux monde forgée par le sang, le travail, la méthode et l'intelligence s'écroulerait devant un soupir échappé au grand cœur slave.

Chose admirable : les Russes eux-mêmes qui

propageaient cette prophétie avec un sérieux et une foi imperturbables n'en étaient pas dupes. Personne — sauf quelques exaltés — ne croyait à ces mensonges soutenus par l'artifice de tous. Non, on n'y croyait pas, mais « cela faisait bien ».

Je me souviens d'un mot de Goremykine, premier ministre sous Nicolas II, vieux renard à l'œil malin, qui professait le plus pur absolutisme et se refusait systématiquement à tout essai de réforme, même légère. Il disait, à un Russe, sans doute :

— Ici, il ne faut toucher à rien. Si on porte la main sur une partie quelconque de l'édifice, tout s'écroulera avec un fracas affreux, et des miasmes mortels s'élèveront des ruines.

Il connaissait son pays, sa faiblesse organique, le manque d'hommes, l'absence de tradition, la notion de l'Etat inexistante, celle de patrie encore obscure, la faiblesse générale de tous devant leurs désirs, l'impossibilité de créer une règle, de faire observer une discipline, de donner une méthode à ces cerveaux slaves. Une police, une police, une police, voilà le seul gouvernement de la Russie, aux yeux de Goremykine.

Mais devant l'étranger, il badigeonnait avec art la façade que la Russie présentait à l'Europe.

Un ancien ami à moi, que j'ai souvent consulté avec fruit, un homme âgé et de grande culture, me reçoit ainsi :

— Autrefois, monsieur Anet, j'étais obligé de vous dire beaucoup de choses que je savais n'être pas exactes. Ne croyez pas que je me trompais. Je connais mes compatriotes. Je sais leurs défauts et leurs vices, si je les taisais. Rien de ce qui arrive aujourd'hui ne m'étonne. Maintenant je vous dirai la vérité. Nous sommes perdus, il faut venir à notre aide. Si ce n'est vous, c'est les Allemands qui viendront, et on les recevra comme des bienfaiteurs...

Je connais l'orgueil de mon vieil ami, orgueil qu'il a en commun avec tous les Russes et, à l'entendre parler ainsi, j'ai mesuré la profondeur de la chute. On n'essaie même plus de voiler la vérité.

Une fois les écluses ouvertes, c'est un débordement de malédictions et de plaintes. Je ne m'en ferai pas l'écho. A mon tour, je jetterai un voile sur la Russie gémissante et accablée.

Mais il faut noter ici un trait curieux. Dans l'excès même des critiques, des reproches, des accusations qu'il profère contre lui-même, le Russe pense offrir à celui qui l'écoute, comme une excuse personnelle. Pour la faire agréer de son auditeur, et emporté par l'instinct d'artiste qui ne meurt jamais en lui, il compose un tableau ravissant de sa propre turpitude et déploie un talent admirable à se peindre sous les plus tristes couleurs. Tandis qu'il anime ainsi sous vos yeux

une peinture achevée de ses défauts, l'art accomplit son œuvre essentielle de purgation et, se sentant réhabilité par sa virtuosité créatrice, il nous regarde du coin de l'œil, comme pour vous glisser muettement cet appât : « Hein ! Quel artiste je meurs ! Et comme cela est dommage, car tout de même, avec un homme aussi doué que moi, il y aurait toujours des ressources. »

Il y a cela et il y a un peu plus. Il y a un goût un peu sadique de se flageller en public. C'est douloureux, mais non sans quelque agrément et c'est tout de même, par la pointe de volupté qui s'y mêle, la meilleure façon de racheter ses péchés. Cette flagellation, chère à tant de sectes russes, l'a-t-on assez pratiquée depuis un an de révolution et dans les journaux et dans les conversations ! Je crois l'avoir noté déjà. Jamais, en aucun pays, on n'a entendu symphonie plus unanime de plaintes et lamentations, de confessions publiques de faiblesse, d'incapacité, de malhonnêteté, que celle que nous ont offerte les Russes de tous partis pendant la révolution. « Seigneur, nous avons péché ! Seigneur, nous avons péché ! »

Ce chœur rythmique est chanté par des voix graves, harmonieuses et concertées. Oui, à ce moment même, le Russe cherche encore à nous étonner et, peut-être, à nous séduire.

Dans la pire dégradation, il reste émouvant. J'ai souvent pensé aux ivrognes qu'on trouve à

presque toutes les pages des romans russes et, singulièrement, dans ceux de Dostoïevski. Chez nous, un ivrogne professionnel est une brute. Le romancier se détourne de lui. Dostoïevski, au contraire, décrit ses ivrognes avec une sympathie évidente et qui de nous n'a écouté, avec une curiosité où se mêlait quelqu'émotion, les longs monologues du père de Sonia, dans *Crime et Châtiment*, l'étonnant Marmeladof !

Et, je me souviens d'un mot du chargé d'affaires de Russie à Londres au mois d'août 1917, M. Nabokof. Nous causions du désordre, de l'anarchie où était tombée la Russie, et je disais combien, malgré tous les défauts et les vices affreux qui s'étalent maintenant au grand jour de la révolution, je l'aimais encore.

Et M. Nabokof, se levant, me dit :

— Oui, la Russie, c'est comme le père Karamasof, dans le roman de Dostoïevski. C'est un homme perdu, un ivrogne, un débauché ; il a les mains couvertes de sang... Et, malgré tout, il est irrésistible.

Les meilleurs esprits que je rencontre évitent toute conversation sur l'âme russe, ses qualités et ses défauts. Un homme tombé à l'eau ne se met pas à disserter sur les propriétés de l'eau, sa température, sa densité, etc., etc... Il nage pour se sauver et regagner la terre. Quelques amis à moi

examinent avec sang-froid, de la façon la plus objective, la situation de la Russie aujourd'hui. Il ne s'agit pas de savoir si telle ou telle solution sera plus ou moins agréable, il importe de savoir comment on sauvera le pays.

A leurs yeux, il est clair que la Russie est incapable, dans la situation présente, de se relever. Son inertie est telle qu'elle ne pourra secouer le joug d'une poignée de bolcheviques qui se sont emparés du pouvoir. Dans ce pays de paresse infinie et où l'idée de patrie existe dans l'âme de quelques hommes à peine, les maximalistes ont la partie belle. Ils disent aux soldats :

— Ne te bats pas, je te donne la paix.

Et ils font la paix de Brest-Litovsk par laquelle le plus grand empire du monde, avec 12 millions de soldats, abandonne plus de 200.000 kilomètres carrés à l'ennemi ; lui donne, en outre, les greniers à blé de l'Ukraine, et, en plus des 25 millions de Polonais, Baltes, Lithuaniens et Courlandais, 25 millions de Petits Russiens.

Le soldat, à qui il est indifférent de servir Charles, Guillaume ou Nicolas, répond : « Ça va bien » et rentre chez lui.

Les maximalistes disent à l'ouvrier :

— Ne travaille pas et je triple ta paie. Tu contrôleras l'usine et ses revenus passeront dans ta poche.

— Bon, fait l'ouvrier, j'avais toujours pensé

que la république maximaliste est la meilleure.

Aux paysans, Lenine montre les terres des grands propriétaires, les installations modèles, les machines agricoles, le bétail, les fermes.

— Prends tout cela et réjouis-toi.

— *Kharacho*, répond le paysan. Prenons tout et nous verrons bien.

Soldat, ouvrier, paysan n'en savent pas davantage.

Le soldat...

Pour le soldat, la guerre est finie. Voilà un résultat. Il est vrai que la guerre n'était pas si terrible que le racontent les gazettes bolcheviques. Sur le front russe, depuis la révolution, la mortalité était moins grande qu'au village. On y vivait dans une oisiveté charmante : on était nourri, logé, habillé, et on avait du temps de reste pour se livrer à mille commerces ingénieux. Par exemple, on vendait pour une centaine de roubles ses bottes toutes neuves à un riche paysan ou à un bourgeois de la ville. Le lendemain, avec quelques camarades, on entrait chez lui et on lui reprenait les bottes. On recevait du fourrage pour les chevaux de la batterie. On offrait le fourrage aux Allemands. Ils sont de bonne paye. Quelques jours après, il fallait bien leur céder les chevaux aussi, puisqu'on n'avait plus de quoi les nourrir.

Et les canons ? A quoi peuvent servir des canons quand on ne se bat pas et qu'on n'a plus de chevaux pour les traîner ? Les canons, cela vaut beaucoup d'argent. Plus d'une batterie russe a passé ainsi les lignes ennemies.

Ou bien encore on montait dans un train, sans payer cela s'entend. On s'installait, confortablement, en première classe. Dans le couloir étaient entassés, debout, de sales bourgeois. Alors on faisait une petite affaire ! Pour 25 ou 50 roubles, on offrait sa place. On descendait à la première station et le tour était joué.

Il y avait aussi la vente des cigarettes, du beurre, de la viande, des pommes de terre, de tout ce que l'on peut voler ou acheter à bas prix et revendre très cher.

Il faut quitter tout cela pour rentrer dans l'incertain de la vie du village où l'on ne trouve ni sucre, ni thé, ni bottes, ni vêtements et où, tout de même, à l'heure venue, il faudra travailler. Travailler, voilà ce dont on a perdu l'habitude pendant la guerre d'abord, et surtout pendant cette bienheureuse révolution qui a érigé en dogme le droit de l'homme à la paresse.

Alors, le soldat réfléchit. Il était avec les maximalistes quand ceux-ci lui disaient de ne pas se battre et l'entretenaient à ne rien faire. Il cesse d'être avec eux lorsqu'il s'agit de gagner sa vie à la sueur de son front.

J'ai ici quelques renseignements sur la vie d'un village près de Novgorod et sur la rentrée des soldats. Ils me sont rapportés par mon ancienne cuisinière Nastia, qui, mourant de peur à Petrograd, lors de la révolution maximaliste, m'avait quitté pour rentrer chez elle. Elle s'est ennuyée au village et, en janvier, elle est venue me voir.

Son village a cent feux.

— Eh bien, lui dis-je, avez-vous pris les terres des grands propriétaires ?

— Barine, répond-elle, nous n'avons pas de propriétaires chez nous et pas de terres à partager. Il faut aller à vingt-cinq kilomètres pour trouver un bien. Mais les habitants du village voisin ne nous laissent pas approcher. Ils gardent les terres pour eux.

— Et vos soldats sont-ils rentrés ?

— Oui, ils sont revenus, les uns après les autres. Depuis six mois, le retour a commencé. Maintenant, ils sont tous là.

— Et, combien en avez-vous perdu à la guerre ?

— Pas un, barine. Ils sont tous vivants chez nous, sauf trois prisonniers qui sont en Allemagne, grâce à Dieu, en bonne santé.

— Et ceux qui sont rentrés sont-ils contents ?

— Ils ne font rien, barine. C'est le désespoir de leurs parents. Ils ne veulent pas travailler. Le malheur est que le village a perdu les prisonniers autrichiens que nous avions depuis trois ans. Ah !

c'étaient de braves gens et honnêtes ! L'un d'eux était berger. Petit à petit, on lui avait confié toutes les bêtes du village. Eh bien, barine, en trois ans, il n'en a pas perdu une seule. Ils sont partis ; maintenant, que fera-t-on sans eux ?

— Et vos soldats, ont-ils rapporté leurs armes ?

— Non, pas les nôtres. Mais, près de chez nous, nous avons des villages lithuaniens. Là, les hommes ont leurs fusils. Ils montent la garde sur la route, et on ne passe pas. Dans ces villages, ils ont du beurre, de la farine, du gruau, de la viande. Mais ils défendent leurs provisions. Chez nous, on vole beaucoup. Naturellement, il n'y a plus de police. Si on attrape le voleur, on le bat jusqu'à ce qu'il en crève. Mais, le plus souvent, on ne l'attrape pas.

— Comment se sont faites les élections à la Constituante ?

— Voilà, le village ne savait pas comment voter. Nous n'avions point de journaux et pas de listes. Mais le dernier jour, un agitateur est venu. Il a sorti des bulletins de sa poche.

— Pour quelle liste, Nastia ?

— Je ne sais pas, barine, mais tout le village a voté comme il nous a dit.

Tel est le petit tableau sincère que la brave Nastia m'a tracé de la vie de son village pendant les mois d'hiver de la Révolution.

L'ouvrier.

L'ouvrier a fait, avec le soldat, la révolution. Il touchait de gros salaires, mais il travaillait. Dès les premiers jours de liberté, il a compris la supériorité de la révolution sur tous autres régimes. Il a chômé pendant deux ou trois semaines pour mettre à bas l'ancien régime et installer le gouvernement de son choix. Son gouvernement a déclaré tout aussitôt que les journées de grève lui seraient payées à plein tarif. Il a vécu les six premiers mois de la révolution comme il a pu. Il travaillait moins. Il avait la journée de huit heures. En outre, les matières premières n'arrivaient pas en quantité suffisante et le chômage se généralisait. Mais on payait toujours. Il est vrai que la vie augmentait de prix chaque semaine et que les vivres diminuaient. La liberté donnait tout, sauf du pain.

Le mécontentement grandissait, car il ne suffit pas de voter pour être heureux, il faut manger. Les maximalistes lui expliquèrent que tous ses malheurs étaient dus aux socialistes-révolutionnaires qui n'étaient, au fond, que d'affreux bourgeois, que le régime de la propriété était le même que sous le tsar et qu'il fallait un bouleversement complet de la société pour faire enfin passer le

pouvoir et les richesses des classes dirigeantes aux mains du pauvre ouvrier.

L'ouvrier a marché derrière Lenine et Trotski. Du coup, il a cru toucher aux paradis rêvés. Les salaires ont encore été élevés. Il est devenu le maître effectif de l'usine par la loi sur le contrôle ouvrier. Mais qu'a-t-il vu ? Les matières premières arrivaient de moins en moins. Les patrons ruinés abandonnaient l'usine en faillite. Le nombre d'usines fermées augmentait chaque jour. De celles qui restaient ouvertes, on était obligé de renvoyer un grand nombre d'ouvriers. Les plus jeunes s'enrôlaient dans la garde-rouge. Les vieux, les spécialistes, se trouvaient en face de difficultés grandissantes. Le pain diminuait, les provisions s'épuisaient. On ne trouvait rien à acheter et le peu qu'on avait atteignait des prix prohibitifs.

L'ouvrier comprend qu'il a gagné des libertés politiques et a détruit l'état social capitaliste. Cela, c'est une conception. Mais la réalité est qu'il n'a pas de travail et qu'il crève de faim. Cela, c'est un fait.

Il est beau de décréter la journée de huit heures avec triple paie. Mais si l'usine ruinée se ferme, il n'y a ni huit heures, ni paie. Et le malheur est qu'on ne peut plus accuser le bourgeois de vivre du sang du prolétaire et de s'enrichir à ses dépens, car le bourgeois a été ruiné avant l'ouvrier

et ne joue plus aucun rôle dans la vie politique et économique de la Russie.

L'ouvrier sérieux n'est plus maximaliste, mais, en tant qu'il est Russe, et de réaction lente, il n'est rien qu'un être souffrant et malheureux qui ne sait à qui s'en prendre.

Le paysan.

Le paysan ? Du jour où la révolution a éclaté, il a réclamé la terre. Et, de ce même jour, on la lui a promise. Pendant la première période de la révolution, la politique agraire a été confuse, comme toute la politique russe. Il devait avoir la terre, mais il ne l'avait pas. Des comités agraires ont été formés pour assurer l'exécution de la réforme. Un plan de la socialisation de la terre fut préparé avec un soin minutieux dans le détail et une absence de précision dans les principes tout à fait caractéristiques des plans formés dans ce pays [1]. Impatienté, le paysan, par places, a pris les biens de quelques grands propriétaires, cela non sans violence, pillage et destruction.

Les maximalistes ont décrété la mise en vigueur du projet de nationalisation en 30 ou 40 articles. Mais lorsqu'il s'est agi de l'appliquer, on s'est

1. Cf. T. III, p. 73.

aperçu qu'on n'avait rien prévu et que la distribution de la terre n'allait pas sans soulever quelques difficultés. Comme je l'ai dit, sur le moment, la propriété individuelle était supprimée. Mais les paysans possédants n'admettent pas qu'on les dépouille de leur propriété. Ils veulent bien ajouter à leur lopin de terre quelques hectares appartenant aux grands propriétaires., Renoncer à ce qu'ils possèdent, il ne peut en être question.

Cela est la moindre difficulté du programme maximaliste. La seconde est plus forte. Les biens des grands propriétaires ne sont pas immenses. On a calculé que les paysans de la Russie d'Europe avaient à se partager 50 millions d'hectares environ. Cela donne à chaque paysan un hectare. C'est peu de chose en Russie, où la petite propriété est, par feu, de 13 hectares environ.

Si encore ces 50 millions d'hectares étaient également répartis sur le territoire russe, on pourrait s'entendre. Mais il n'en est pas ainsi.

Prenez le village de Nastia. Il n'y a pas de seigneurs, par conséquent, pas de terre à partager. A 25 kilomètres de là, une grande propriété. Le village de Nastia n'y a aucun droit. Trois ou quatre autres villages l'avoisinent et ne peuvent s'entendre sur le partage. Chacun veut avoir sa part du bien. Comme personne n'a d'autorité pour régler l'affaire, le plus fort l'emportera. Au printemps, on se battra.

Un colonel me racontait assez plaisamment qu'il a une belle propriété à égale distance de deux villages. Les soldats revenus du front ouvrent des tranchées. Au printemps, la guerre commencera. Le paysan verra que Lenine et Trotski l'ont trompé en lui promettant la paix. En réalité, la guerre changera de lieu. Elle ne se fera plus sur le front allemand, mais autour de chaque grande propriété à l'intérieur de la Russie.

Il y aura des troubles, il est vrai. Mais le paysan russe est mou, apathique, débonnaire. Il n'aime pas se battre. Les plus rusés l'emporteront et les paysans riches s'enrichiront encore.

En beaucoup d'endroits que je connais, le paysan est resté méfiant. Il ne croit pas aux offres de Lenine. Il hésite à accepter la terre qu'on lui donne. Tout cela n'est pas clair à ses yeux. Quels seront ses droits sur cette terre qu'il n'achète pas ? Le premier venu ne pourra-t-il pas la lui reprendre ? Il attend, il ne sait que faire. Parfois, il retourne chez le propriétaire et lui dit : « Reprends ta terre. Nous verrons plus tard à nous arranger. » J'ai des amis dans le gouvernement de Tver à qui les paysans sont venus faire cette étrange proposition.

On se fait, du reste, une idée fausse des conditions dans lesquelles vit le paysan russe. Il est paresseux, c'est un fait, et neuf fois sur dix, il a plus de terre qu'il n'en peut cultiver. Si la réforme

maximaliste était acceptée, on verrait une diminution énorme de la production. Dans son égoïsme paresseux, le paysan, le plus souvent, se bornerait à cultiver juste assez de terre pour subvenir à ses besoins personnels et pour échanger le surplus de blé contre quelques objets de première nécessité.

On verra, cette année même, se réaliser ce que je prévois aujourd'hui. La récolte sera déficitaire. Dans les douze mois de la révolution, le paysan a beaucoup détruit. Les installations modèles, les propriétés où les grands propriétaires avaient dépensé des capitaux considérables ne produiront pas le quart de ce qu'elles donnaient l'an passé.

En attendant, le paysan est inquiet. Il sent que rien n'est réglé et qu'il sera obligé de se battre pour gagner la terre qu'il croyait devoir lui appartenir sans lutte.

Et pour lui aussi, la révolution a rendu la vie difficile. Au village il n'y a plus ni sucre, ni pétrole, ni charbon, ni vêtements, ni linge, ni bottes, ni instruments aratoires. Jamais il n'a été si pauvre, jamais il n'a tant souffert. Est-ce cela les bienfaits promis par le changement de régime ?

Ajoutez, enfin, que le paysan russe est incapable de comprendre quoi que ce soit à la politique, à la vie des partis, à leurs programmes compliqués, à leurs querelles qui n'en finissent

pas. Il n'écoute rien, il ne réfléchit pas, il ne peut arriver à se créer une idée, même confuse, de la situation actuelle. Il voit seulement que « cela ne va pas bien ». Que Trotski et Lenine pérorent à Moscou, que la *Pravda* et les *Izviestia* publient chaque jour des articles doctrinaires, le paysan ni ne les entend, ni ne les lit. Cent soixante millions de moujiks russes restent inertes et troublés dans leurs villages, sans entendre le vent tempétueux qui gronde dans les rues de la capitale.

Voilà un tableau sommaire, mais je le crois exact dans ses lignes principales, de l'état du pays après un an de révolution. Partout la ruine et le désordre : une anarchie générale ; pas une classe satisfaite ; pas un homme qui ne souffre de l'état de choses actuel.

Mais où trouver les forces nécessaires à la reconstruction de l'édifice social ? Où trouver un parti qui ait des idées nettes, un programme pratique des réformes, une vue claire sur le but à atteindre et sur les moyens à employer ? Voilà déjà de grandes difficultés dans ce pays tout neuf à la vie politique et où la clarté d'esprit et la méthode ne sont pas les qualités essentielles des gens même intelligents.

Et puis, admettons qu'il y ait un parti — pour le moment, je n'en vois pas, car ce ne sont ni les socialistes révolutionnaires de droite, avec le misé-

rable V. Tchernof en chef, ni les socialistes défensistes qui sont deux, Plekhanof et B. Savinkof, ni les Cadets qui ont montré ce dont ils étaient capables aux premiers jours de la révolution, ni les monarchistes, enfin, qui ont laissé la monarchie courir à la ruine et n'ont su que pousser à la roue — mais enfin, imaginons un parti de gouvernement. Sur qui s'appuiera-t-il ? Quelles forces de police aura-t-il à sa disposition ? Où trouvera-t-il les dix mille baïonnettes nécessaires pour faire exécuter ses ordres ?

Car enfin, il faut toujours en revenir là. Dix mille baïonnettes ! Tout le reste est littérature.

Ce n'est pas parmi les soldats de la révolution qu'on les trouvera. Quiconque a vécu en Russie cette année dernière, a causé avec les soldats, a assisté à leurs meetings, a vu les volte-face soudaines de ces enfants obscurs, leur manque de volonté, leur incapacité à comprendre, sait qu'il est impossible de recruter aujourd'hui parmi eux les dix mille hommes qui soutiendront par les armes un régime d'ordre.

Le Don !

On a cru un instant que, dans le Don, se formerait un noyau solide d'où partirait la régénération nationale de la Russie. Le Don avait les

meilleurs esprits politiques du pays : Milioukof, Savinkof ; les premiers généraux de l'ancienne armée : Alexeief, Kaledine, Kornilof, Denikine, d'autres encore. Il avait des ressources matérielles considérables. Alexeief recrutait une armée de volontaires. Il y a en Russie cent mille officiers réduits à la mendicité par la révolution maximaliste. Il semblait qu'on allait enfin trouver là et le parti politique capable de diriger le pays et les dix mille baïonnettes nécessaires pour l'appuyer. Ah ! la lamentable histoire ! Le Don n'a pas tenu une minute devant le maximalisme. Les officiers — c'est bien la pire chose — ne sont pas venus en nombre. Ceux qui étaient là se sont disputés entre eux, ont usé le temps en intrigues et en bavardages. Au moment où il a fallu se battre, personne. L'armée d'Alexeief s'est dispersée en poussière au premier coup de vent.

Je ne connais rien de plus triste, de plus décevant, de plus fin de tout, que l'histoire du Don. Le néant de la Russie actuelle s'y est montré sous un jour affreux. Si le Don n'a pu réunir dix mille officiers prêts à lutter et à exposer leur vie pour une politique nationale, comment imaginer qu'on trouvera dix mille soldats dans cette tourbe qu'est l'armée faite par la révolution pour soutenir un régime quel qu'il soit !

Les monarchistes en Russie, à l'heure actuelle, le comprennent. La force matérielle, qui sauvera

le pays, qu'on le veuille on non, sera une force étrangère.

Sans doute, il serait agréable que les Alliés fournissent ces dix mille baïonnettes.

Est-ce possible ?

Les alliés sont loin. Les Anglais et les Français sont fort occupés chez eux et ne peuvent arriver à la Russie que par la mer Glaciale et à Arkhangel, *finis terræ*. Les Japonais ? Il semble qu'ils se préparent à être les gendarmes de l'Entente en Sibérie. Mais de Vladivostock à Moscou, quel chemin ? Dix mille kilomètres. Les Japonais feront peut-être la police de l'Extrême-Orient russe, jusqu'au Baïkal. Exercer une action à Moscou et à Petrograd, comment y songer !

Les alliés sont loin et les Allemands sont à Pskof, à Polotsk, à Minsk, à Kief. à Odessa. Sur toute la frontière occidentale de la Russie, ils ont des troupes, des chefs, des chemins de fer. Ils sont là, aux portes de Petrograd, à quelques étapes de la perspective Nevski et du palais d'Hiver. Ils ont mille attaches dans le pays. Ils ont des amis anciens et des partisans dans les cercles les plus aristocratiques ; ils ont des relations étendues dans le monde des affaires et du commerce. Il n'est pas jusqu'au socialisme russe qui ne soit d'éducation allemande et, pendant la guerre, le gouvernement impérial de Berlin, lui-même, a su jouer, comme on l'a vu, des chefs

maximalistes en exil. Lenine, Zinovief et d'autres sont arrivés ici à travers l'Allemagne.

Aujourd'hui, l'Allemand s'est arrêté à Pskof. Il n'a pour l'instant aucun intérêt à venir à Petrograd. Il a arrangé ses affaires en Ukraine qu lui donnera du blé et du sucre. A Petrograd, qu'a-t-il à gagner ? Quelques stocks de métaux qui ne sont pas évacués.

Mais, malgré l'impuissance du gouvernement des Soviets, c'est une entreprise de faire de l'ordre dans cette ville anarchique et de créer un gouvernement russe.

Pendant que la guerre dure en Occident, l'Allemagne a intérêt à ce que la Russie ne lui donne aucun souci. Elle a jugé les bolcheviques. Elle sait ce qu'ils valent. Avec eux elle n'a rien à craindre. Elle les laisse s'agiter vainement et poursuivre leur œuvre de destruction. N'y a-t-il pas là, en outre, pour le peuple allemand une magnifique leçon de choses, bien propre à le dégoûter du socialisme ?

D'un côté, l'empire allemand, plein de force, à l'apogée de son succès, gagnant des territoires immenses en Orient. De l'autre côté, la république des Soviets régnant sur un pays tombé au dernier degré de la ruine et de la honte, un pays battu, affamé, misérable, alors que la nature lui a donné les ressources les plus grandes du monde. Que la Russie continue à agoniser quel-

ques mois encore, jusqu'à ce que la guerre soit finie en Occident! L'Allemagne n'est pas sentimentale. Elle regarde froidement et attend son heure.

Quand le temps sera venu, d'un coup de balai elle renversera les Lenine, les Trotski et leur séquelle. Elle installera un gouvernement monarchique, car, tout de même, un empire bien policé ne garde pas un voisin atteint de maladie contagieuse. Il y a une œuvre prophylactique à faire. Elle n'y manquera pas, mais elle ne se presse pas.

Un gouvernement monarchique en Russie marquera un réveil du sentiment national. Que ce réveil se fasse une fois la paix générale conclue et l'Allemagne est tranquille pour un demi-siècle.

Mais les Russes appartenant aux classes dirigeantes, les Russes qui voient la ruine de leur pays et la leur propre, qui se savent incapables de rétablir eux-mêmes un régime normal, les Russes qui constatent que les Alliés jusqu'ici n'ont pas bougé un doigt pour leur venir en aide [1], se demandent où ils trouveront les dix mille baïonnettes nécessaires pour renverser les bolchevi-

1. Écrit en avril 1918. La décision de principe sur l'intervention japonaise a été retardée jusqu'en août. L'occupation de Mourmau par les Alliés date de juillet; la révolution à Arkhangel, chassant les bolcheviques, est d'août. Enfin en avril la situation sur le front occidental laissait les Allemands libres en Russie.

ques. Dans les cercles monarchiques, on cherche à négocier un accord avec l'Allemagne.

D'après ce que je sais, les bases d'une entente dont on parle dans les cercles monarchiques pourraient être les suivantes :

La Russie demandera un adoucissement des conditions de paix signées à Brest-Litovsk. Le nouveau pouvoir ne peut être accepté par la nation que s'il apporte un don de joyeux avènement. L'Allemagne serait disposée à entrer dans cette voie. Elle a gagné tant qu'elle peut se montrer belle joueuse. L'Ukraine rentrerait dans la Russie et l'Allemagne reviendrait aux premières conditions de Brest, celles que la folie de Trotski a repoussées, faisant perdre, pour un geste stupide, quelques provinces de plus à la Russie. La Dvina serait frontière. En échange, l'Allemagne assurerait sa domination économique sur la Russie. L'Esthonie et la Lettonie seraient ainsi un précieux objet de troc.

Les Russes accepteraient cet arrangement. Que peuvent-ils faire ? Ils s'entendront avec l'Allemand et garderont, au fond du cœur, l'espoir de lui faire payer cher un jour l'abaissement où il les a réduits. Mais cet « un jour » est loin. En attendant, on vivra, et la vie a son train à elle. Le Russe n'est pas rancunier. Qu'arrivera-t-il ? Que sera l'équilibre de l'Europe dans le second quart du xx° siècle ? La Russie, sous l'influence

allemande sera, peut-être, heureuse et riche. Elle mettra en valeur ses ressources inépuisables et sera reconnaissante au sévère intendant allemand qui l'obligera à travailler.

Tout cela est loin ; c'est le sujet de vaines conversations, de longues et stériles rêveries.

Le présent, c'est la ruine totale du pays et l'obligation de faire appel à l'étranger pour relever la Russie.

Or, l'étranger, pour l'instant, c'est l'Allemand. Même s'il est battu en Occident il reste le maître en Russie. La Russie se trouve placée aujourd'hui vis-à-vis de l'Allemagne, comme hier la Perse vis-à-vis de la Russie.

J'étais en Perse en 1905, au moment où, sous les coups japonais, l'empire russe voyait son prestige pâlir devant le monde. Il restait éblouissant en Perse, où quelques *sotnias* de cosaques suffisaient à lui conserver son éclat. Ainsi en sera-t-il, pour un temps assez long, des rapports de force entre l'Allemagne, même vaincue en France, et la Russie ruinée par la révolution et le maximalisme.

La Russie trouvera-t-elle dans la terrible leçon qu'elle reçoit, la force nécessaire pour réagir et se régénérer ?

Rien n'est plus douteux. C'est l'empire du *Nitchevo*, ce n'est pas le pays des résolutions viriles. Se relèvera-t-elle comme la Prusse après Iéna,

comme la France après Sedan. Si elle doit reprendre la place qu'elle a occupée dans le monde, il est vraisemblable qu'elle fera ce chemin avec une extrême lenteur. Le Russe dirait volontiers de la Russie, comme le croyant de l'Eglise : *Patiens, quia æterna.* En attendant, il trouve là une excuse immédiate à sa paresse, qui est infinie.

Mais laissons cela. Les cercles monarchistes causent, sans doute, avec l'Allemagne dans le sens que j'indique. Les bourgeois, qui sont pour l'ordre, sans plus, attendent le salut des baïonnettes allemandes. Le peuple qui souffre et qui ne comprend rien, sinon qu'il a été trompé, accueillera le premier venu qui lui assurera une vie régulière à des prix modérés, la sécurité dans la rue, un ravitaillement convenable.

Mais quelque chose ne va pas. Les Allemands, pour l'instant, font la sourde oreille. Au sombre désespoir des monarchistes, à l'amertume de leurs propos, au ton dont ils parlent, on peut mesurer l'étendue de la déception dont ils souffrent, à la certitude où ils sont que les Allemands ne viendront pas à Petrograd.

Laissons ces gens à leurs lamentations et le peuple de Petrograd à la misère qui l'accable sous le règne sans gloire de Lenine. Notons au jour le jour les phases de l'agonie du maximalisme et

décrivons les derniers spasmes du monstre mourant.

Le gouvernement des commissaires du peuple n'a pas la vie facile. Chaque jour lui apporte une fâcheuse nouvelle ou un télégramme de Berlin rédigé sur un ton d'ultimatum.

En une semaine, à peu près, il apprend que les Japonais ont débarqué des troupes de police à Vladivostock et les Allemands en Finlande. Il a un télégramme de Berlin, lui enjoignant de faire la paix sans tarder avec l'Ukraine. Un second lui ordonne de rappeler ses troupes de Finlande, où elles se battent avec la garde-rouge. Tchitcherine, successeur de Trotski aux Affaires étrangères, a des nuits agitées.

Les Japonais ont occupé Vladivostock. L'amiral Kato a lancé une proclamation fort bien rédigée, dans laquelle il dit que, trois Japonais ayant été assassinés la veille, il se croit obligé d'assurer la sécurité de ses compatriotes, mais qu'il n'entend d'aucune façon intervenir dans la politique intérieure de la Russie.

Le gouvernement des commissaires publie une note indignée et demande impérativement aux alliés si le Japon intervient d'accord avec eux. Suivant leur réponse, dit-il, le gouvernement des commissaires prendra une décision d'une importance capitale.

Les maximalistes espèrent que les États-Unis

sont hostiles à l'intervention japonaise en Asie. Ils jouent sur l'ancien antagonisme entre Tokio et Washington.

Ils ne restent pas longtemps dans le doute. Une semaine s'est écoulée, et hier (9 avril), l'ambassadeur des États-Unis de Vologda fait savoir que son gouvernement approuve l'action du Japon qui vient aider la Russie, au nom des alliés, à se défendre contre l'emprise allemande. Encore un espoir qui s'évanouit.

Nous apprendrons sans doute demain la décision du gouvernement des Soviets. Déjà, il a appelé à la guerre contre le Japon ; déjà, il a déclaré l'état de siège en Sibérie et convié les soviets locaux à organiser la défense du territoire.

Il serait comique et digne de l'histoire bouffonne que nous vivons au jour le jour de voir le maximalisme, après avoir tout sacrifié pour conclure la paix avec l'Allemagne, le pire ennemi de la Russie, partir en guerre contre le Japon qui vient l'aider à se débarrasser de l'ennemi héréditaire.

En Ukraine, la situation est vraiment extraordinaire. Aucun pays au monde n'a jamais offert et n'offrira le spectacle burlesque que nous donne la Russie aujourd'hui.

Elle est en paix avec les empires centraux, qui, eux, sont en paix séparée avec l'Ukraine. La Russie n'a jamais déclaré la guerre à l'Ukraine.

Pourtant elle s'y bat et ses troupes luttent avec les maximalistes petits russiens contre les soldats du gouvernement de Kief et les régiments austro-allemands qui les soutiennent. On aurait pu croire que les bolcheviques russes mèneraient cette guerre, à la fois civile et étrangère, sous le masque, comme ils le font en Finlande. Non pas ! Les armées maximalistes sont commandées par des chefs nommés par le gouvernement des commissaires. Chaque jour on peut lire le communiqué officiel publié par l'état-major russe sur le théâtre de guerre en Ukraine. On y voit que sur le front de la cinquième armée, les Austro-Allemands avancent, que la quatrième armée recule, etc.

Les Allemands ont décidé de faire cesser cette plaisanterie. Un sec télégramme de Berlin enjoint au gouvernement russe de conclure la paix sans retard avec l'Ukraine.

Il n'y a qu'à obéir, et le 9 avril, les représentants des commissaires rencontreront à Smolensk la délégation de l'Ukraine, laquelle arrive escortée de quelques Allemands et apporte, paraît-il, le texte du traité de paix, *ne varietur*, que les Russes n'auront pas le droit de discuter, mais qu'ils devront simplement signer.

Et, pour finir, voici l'histoire finlandaise. Les Allemands ont débarqué 10.000 hommes à Hango pour mettre fin à la guerre civile et obliger les

Rouges à capituler. Deux télégrammes de Berlin, le premier pour dénoncer au gouvernement russe l'aide que donnent les gardes-rouges russes à leurs amis finlandais, le second pour exiger que la flotte de guerre soit désarmée en dix jours ou quitte les eaux finlandaises, ou, pour mieux dire, les glaces qui bloquent encore les ports du golfe de Finlande. Ici encore, il n'y a qu'à obéir. Les Allemands ont pris avec la Russie l'habitude de parler sur un ton qui ne souffre pas de contradiction et le gouvernement des commissaires n'a pas oublié ce qu'il lui en a coûté de trop parler à Brest-Litovsk. Les bateaux de guerre quittent Helsingfors et, à travers les glaces, gagnent Cronstadt, où les Allemands les retrouveront quand il leur en prendra envie.

Sur terre, l'intervention allemande sera décisive. Déjà, les troupes du général Mannerheim ont repris Tammerfors, où la lutte a été violente, où les morts et les prisonniers sont nombreux.

Les Allemands vont occuper Helsingfors, et peut-être, par Lovisa, où ils ont débarqué aussi, vont-ils couper la ligne de chemin de fer Helsingfors-Viborg. Le gouvernement maximaliste finlandais s'est réfugié à Viborg, où il vit ses derniers jours.

Moscou

Avril-mai.

Je vais voir Moscou redevenue, après deux siècles, non par le libre choix des maximalistes, mais par la dure nécessité des temps et la menace des Allemands, maîtres de Pskof et seigneurs en Finlande, la capitale de la Russie.

Il faut un permis pour quitter Petrograd. On le délivre au palais Marie où une queue de quinze cents personnes attendent le petit papier libérateur. On ne comprend guère pourquoi le gouvernement, sous prétexte d'évacuer les usines et les biens de l'État met tant d'obstacles à la sortie de Petrograd. On meurt de faim sur les bords de la Néva où les vivres n'arrivent plus qu'en quantité insuffisante. Chaque jour une dizaine de milliers de personnes pourraient gagner les provinces où elles trouveraient à manger. Mais non, grâce aux formalités obligatoires, l'évacuation de Petrograd se fait au compte-gouttes et la gare Nicolas, où l'on n'entre qu'en montrant son permis de sortie, est vide.

Le train qui m'emmène est composé d'une dizaine de wagons de troisième classe à quatre-vingts places chacun, d'un wagon de première et de seconde et d'un wagon de la Compagnie internationale des

wagons-lits. Personne en troisième; seuls les deux wagons de luxe sont occupés. Nous sommes soixante voyageurs dans un train qui pourrait en transporter un millier.

Aussi un calme parfait règne sur les quais et dans les wagons. Les maximalistes ingénieux sont arrivés à rétablir l'ordre sur les chemins de fer en supprimant le voyageur.

Nous mettons plus de seize heures pour couvrir les six cents verstes qui séparent l'ancienne et la nouvelle capitales. A Moscou, une formalité nouvelle. On pèse les bagages à main et je paie une quinzaine de roubles pour mes deux valises.

Je n'ai pas vu Moscou depuis la révolution. Elle a suivi Petrograd dans les différentes phases politiques qui ont amené la Russie du régime autocratique de Nicolas II au pouvoir absolu de Lenine. Elle est moins internationale que Petrograd; elle n'a pas les nerfs malades qui font de la capitale des bords de la Néva « la ville la plus fantastique du monde », selon le mot de Dostoïevski. Elle est un peu plus rude, un peu moins encline à la neurasthénie; les passions y sont un rien plus fortes; mais elle est néanmoins essentiellement slave, c'est-à-dire, sans résistance au mal, patiente, pensive, inerte et, comme toute la Russie, soumise au « nitchevo », au « que faire? » par lequel ce peuple pense résoudre toutes diffi-

cultés en attendant qu'elles s'arrangent d'elles-mêmes. Au mois de novembre, une poignée de junkers se sont battus, seuls au milieu de deux millions d'habitants, contre les troupes du Soviet. Il y avait au moins dix mille officiers à Moscou. Leur intervention dans la lutte pouvait en changer la face. Ils n'ont pas bougé; ils ont laissé faire, hésitants comme toujours, gagnés par une maladie nouvelle qui fait des ravages en Russie : la peur. Ils sont cruellement punis aujourd'hui. Mais qu'ont-ils fait pour éviter à la Russie les maux qui l'accablent? La prudence des rouges a prolongé une lutte inégale dans laquelle le canon a parlé. Quelques maisons ont été détruites : le couronnement d'une des petites tours du mur qui entoure le Kremlin a été décapité par un obus. Mais la guerre civile n'a pas ensanglanté la cité et, en quelques jours, les maximalistes se sont rendus maîtres de la ville. Moscou n'est pas plus heureuse sous le règne des bolcheviques que ne l'est Petrograd. Mais Moscou est russe et subit son sort avec mille plaintes et lamentations, sans penser à la révolte.

L'antique capitale de la Russie ne ressemble en rien à Petrograd. Entre les deux villes, le contraste est saisissant. Elles sont énormes toutes deux; les distances y sont infinies; elles sont construites à la russe, sur des espaces immenses, sans que jamais on ait songé à économiser la

place, à resserrer les maisons et les palais. Le plus souvent, les maisons sont basses et démesurées ; bâties autour de cours qui n'en finissent pas, le plus souvent entourées de jardins, comme dans les villes d'Asie. Les bâtiments du gouvernement, les palais ont été élevés pour suffire à loger, semble-t-il, un million de fonctionnaires.

Partout, le goût du spacieux, des grandes proportions, le désir de s'étendre, de n'être gêné en rien qui est propre au caractère russe et que l'on retrouve dans l'ordonnance des villes comme dans l'arrangement d'un appartement. Cela, ce sont des traits communs à Moscou et à Petrograd, comme, à un degré différent, à toutes les villes russes, Kief, Kharkof, Rostof, Odessa et Ekaterinoslaf.

Mais entre Moscou et Petrograd, quelles différences !

Moscou est une ville historique. Elle est née au hasard et s'est développée, comme elle a pu, au mieux des circonstances, suivant les nécessités du moment, au cours des siècles, passant de la colline fortifiée du Kremlin à l'enceinte de la ville chinoise ou tartare, puis à celle de la ville blanche, puis à celle des murs de terre dont la ligne forme comme le cercle des boulevards extérieurs au delà desquels la ville continue dans les faubourgs populeux. Un plan confus, des grandes rues mal alignées qui descendent des faubourgs

au centre et, entre elles, des rues transversales, tortueuses et enchevêtrées. Beaucoup de pittoresque, un Kremlin étonnant de lignes et hérissé de cent flèches, tours, coupoles et clochers, mille églises dans la ville, mais aucun plan d'ensemble, pas une perspective, tout laissé au hasard, sans ordre, sans méthode.

Petrograd, au contraire, c'est une création de l'esprit humain. Tout y est artificiel comme à Versailles, mais tout y a la beauté d'une création voulue, ordonnée, réfléchie. Petrograd s'est développé suivant un plan mûrement pourpensé. Les rues y sont larges et droites. Sur trois kilomètres, la Perspective Nevski, large comme les Champs-Élysées, traverse le cœur de la ville, de l'Amirauté à la gare Nicolas. Les places sont immenses et symétriques et, dans ce plan régulier qui satisfait l'esprit, les canaux mettent l'imprévu de leurs courbes allongées et la beauté de leurs eaux calmes. Enfin la Néva et ses quais de granit sont la gloire incomparable de la ville, la Néva plus large qu'aucun fleuve d'Europe, la Néva aux eaux courantes et profondes où se reflètent les palais qui la bordent, la colonnade de la Bourse, les murs de brique rouge du corps des Pages, la classique Académie des beaux-arts et l'admirable forteresse Pierre-et-Paul dont la flèche aiguë et dorée déchire le ciel embrumé de Petrograd. Ceux qui ont goûté le charme profond de cette

ville unique, où l'œil et la raison se plaisent également, l'aiment d'une façon à la fois instinctive et réfléchie. Ils en préfèrent les beautés classiques au désordre pittoresque et hasardeux de Moscou. La lumière du Nord, surtout dans les nuits blanches, alors que le crépuscule ne se décide pas à quitter les rives de la Néva, la couvre de caresses subtiles et nuancées et l'enveloppe d'une atmosphère dont aucune ville du monde ne connaît la douceur et la richesse.

Petrograd, dit-on souvent, n'est pas russe. Erreur ! Petrograd est la plus essentiellement russe de toutes les villes russes. Elle est la pensée suprême, l'aboutissement même de la Russie, l'œuvre du Russe le plus complet dans ses contrastes extrêmes qu'ait jamais enfanté la terre russe, Pierre le Grand.

La Russie rétrograde revient sur elle-même, en retournant à Moscou qui n'exprime qu'une des faces de l'âme russe.

Suivons-y les bolcheviques qui, ici encore, défont l'œuvre géniale tracée par Pierre le Grand.

Comme les tsars de jadis, les maîtres de la Russie moderne se sont installés au Kremlin et l'on peut imaginer la bouffée d'amour-propre qui a enflé l'âme de ces aventuriers quand ils sont entrés dans l'enceinte de la colline historique autour de laquelle s'est formé l'empire russe. Trotzki-Bronstein, Oulianof-Lenine successeurs

des princes de Moscou, d'Yvan le Terrible, des premiers Romanof ! Leur vie misérable, traînée en exil, dans les cafés de Vienne et de Genève, se termine dans l'apothéose, rouge et or, du Kremlin !

Je n'ai pas été les voir dans leur gloire. A quoi bon ? Je sais déjà, par expérience, que l'on ne discute pas avec les bolcheviques. Entre eux et nous il n'y a pas de vocabulaire commun. Ils vivent dans leurs chimères et, lorsqu'on leur oppose des faits, ils vous répondent par des théories. Sans doute Tchitcherine m'aurait donné une déclaration. Mais quoi ? La télégraphier à Paris ! Tromper mes lecteurs en leur transmettant les sophismes du commissaire aux Affaires étrangères? Nous avons assez du feu d'artifice tiré par Trotski à Brest-Litowsk et il suffit d'ouvrir les yeux pour voir le résultat que sa prodigieuse faconde a obtenu. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Je ne vais pas au Kremlin. Je constate que toutes les portes, sauf une, en sont fermées, alors qu'on y entrait librement sous l'autocratie des tsars. Le comité central exécutif siège dans la grande salle du restaurant de l'hôtel Métropole.

Il y a à Moscou, pour l'instant, une espèce de police. Des soldats montent la garde au coin des rues ; à la gare, un sous-officier a pris le nom d'un soldat qui, contrairement à la consigne, portait mes valises. Je dis : pour l'instant, car à Pe-

trograd, nous avons vu, il y a un mois, apparaître une sorte de garde civique qui n'a duré qu'une semaine. Est-ce la crainte de l'ambassadeur allemand toujours annoncé et qui n'arrive pas ! Est-ce la peur de voir un Allemand tué dans une agression nocturne, et les terribles suites qu'une telle mort amènerait sous forme d'une intervention armée de l'Allemagne pour assurer la sécurité de ses nationaux ? Je ne sais, mais il y a une police, si médiocre qu'elle soit. Ce qui n'empêche, du reste, que chaque nuit on entend, à Moscou comme à Petrograd, des coups de feu dans les rues.

Dans la journée, l'animation est grande. Les magasins semblent mieux approvisionnés que ceux de Petrograd ; on se nourrit plus facilement et à meilleur compte. On peut acheter quelques vivres et la livre (russe) de farine noire ne vaut que 5 roubles 50 (avant la guerre 3 ou 4 kopecks). Le vin est interdit et introuvable, comme la *vodka*. Pourtant, on voit pas mal d'ivrognes, surtout parmi les soldats et les marins, qui sont plus nombreux qu'à Petrograd. Les restaurants de premier ordre sont fermés, sauf Prag et l'Elite. On y paie de 30 à 50 roubles le plus médiocre des repas avec une bouteille d'eau minérale et une tasse de café. Les izvoztchiks sont encore plus chers que sur les bords de la Néva. De la gare au centre de la ville, ils n'hésitent pas à

demander 20 roubles ; la plus petite course en vaut 5 et l'on n'est pas étonné, pour peu qu'on ait plusieurs rendez-vous dans la journée, d'avoir dépensé cent roubles pour s'être fait cahoter une heure ou deux dans une misérable voiture à l'allure la plus lente. Les tramways sont inabordables, malgré que la taxe ait été portée à 40 kopecks.

16 avril.

Le camarade Goukovski, commissaire aux Finances, fait un long rapport au comité central exécutif sur la situation financière de la Russie sous le gouvernement des commissaires du peuple. Les maximalistes nous accusent de les calomnier et de remplir ce qu'ils appellent la presse bourgeoise de diffamations sur le régime bolchevique.

Écoutons un des leurs et nous verrons que pas un de nous n'aurait pu dresser contre le bolchevisme en Russie un tel réquisitoire.

Goukovski, étudiant le budget, établit que les recettes montent à 6 ou 7 milliards de roubles. D'où viennent ces recettes ? Des impôts formidables dont les maximalistes ont frappé la fortune acquise et qui, deux fois sur trois, équivalent à la confiscation pure et simple des biens de la bourgeoisie et des industriels, des commerçants et des propriétaires. L'État a pris les banques, la

majorité des usines, et a fixé des impôts si élevés sur les maisons que, la plupart du temps, les propriétaires, incapables de payer, ont remis leur immeubles à la ville.

Cela, qui a ruiné le pays, ne donne au gouvernement que 6 ou 7 milliards. Mais le village, dit Goukovski, n'acquitte plus ses impôts. Il est impossible aujourd'hui de tirer un sou des paysans, bien qu'ils aient pris les biens des grands propriétaires. Aucune force humaine, sous le régime bolchevique, ne pourra contraindre le paysan à donner à l'État ce qu'il lui doit.

Or, dans les villages vit la presque totalité de la population russe, les neuf dixièmes, vraisemblablement. Ces 160 millions d'habitants couvraient presque entièrement les dépenses de l'État russe. Cette source est tarie : l'impôt repose aujourd'hui sur une dizaine de millions de contribuables qui sont ruinés.

Goukovski constate le fait, mais ne tire pas de conclusions. Chacun a le loisir de le faire et je le laisse à mes lecteurs.

En face de ce budget de recettes, voici les dépenses :

Ici, comme le dit Goukovski, on va aux chiffres astronomiques. Le budget de la Russie maximaliste monte à une somme, pas exactement précisée, qui varie entre 80 et 100 milliards. Notez, je vous prie, que le pays est en paix, qu'il s'est débarrassé

du poids énorme de la guerre, qu'il a licencié l'armée entière, qu'il ne fabrique plus de munitions, ni de matériel, qu'il n'a plus besoin de ravitailler 10 ou 12 millions de soldats. C'est un budget de temps de paix, mais un budget maximaliste, qui coûte à la Russie une centaine de milliards par an.

D'où vient l'augmentation des dépenses ? De la soif inouïe que le triomphe des maximalistes a déchaînée dans le prolétariat : fonctionnaires, employés, ouvriers. Personne ne veut plus travailler, mais chacun entend être payé quatre, cinq et dix fois ce qu'il touchait naguère. En voici un exemple saisissant, emprunté à l'exploitation des chemins de fer. Goukovski établit que, sous l'ancien régime, les frais d'exploitation totaux, à la verste, montaient à peu près à 13.000 roubles et laissaient un bénéfice. Aujourd'hui, les frais d'exploitations à la verste montent à 125.000 roubles, soit dix fois plus. Il ne faudrait pas croire que la hausse des matières premières soit seule responsable de cette hausse formidable. Goukovski a soin de noter que la seule augmentation des salaires a fait monter les dépenses à 60.000 roubles à la verste !

Goukovski constate que le déficit ne peut être couvert par un emprunt, « car personne ne souscrira après l'annulation des emprunts antérieurs ».

« Il faut, dit-il, réduire les dépenses et augmenter les impôts indirects. Il faut aussi, et de toute nécessité, supprimer le contrôle et les impôts sur les marchandises et rétablir le crédit. La nationalisation des banques a eu pour résultat de tuer le commerce des échanges. Je ne puis vous donner une recette pour sortir de cette situation aiguë, que je constate simplement. La journée de huit heures est appliquée strictement, même par les aiguilleurs, sur les chemins de fer. Les télégraphistes font la journée de six heures et gagnent dix mille roubles par an. La confiscation systématique des entreprises tue l'industrie et détruit tout l'appareil de crédit.

« Tous les jours, je reçois des télégrammes de plainte contre les contributions et les impôts levés par les Soviets locaux en province et qui atteignent des proportions incroyables. Où et comment dépense-t-on ces millions ? Nous n'en savons rien : aucun contrôle, aucune comptabilité. Grâce à la facile victoire de novembre on applique très légèrement les nationalisations de toutes sortes. Pourtant on ne peut tout décider avec une rapidité surprenante. Ce qui nous semblait la simplicité absolue — l'annulation des emprunts — ne s'est pas montré un problème simple en pratique, mais au contraire très compliqué. Il faut interdire aux Soviets locaux de lever les contributions et des impôts. Les entreprises nationalisées ne doivent pas donner de déficit. »

Ainsi parla Goukovski, qui n'est pas un bourgeois, mais bien le commissaire aux finances de

l'État socialiste, de cet État qui a pour programme la suppression du capital et de la propriété privée et qui entend exploiter lui-même toutes les richesses de la Russie, les banques comme les chemins de fer, les usines, les mines, les fabriques, le commerce, nationalisé comme le reste.

Grande ambition ! Seulement l'État maximaliste est complètement incapable d'administrer des entreprises aussi colossales. Il ne suffit pas de dire qu'il ne connaît pas les affaires, qu'il n'a personne pour travailler sérieusement, que les chefs et les ouvriers lui manquent à la fois, que la paresse règne chez ces derniers comme l'ignorance chez les premiers, qu'il est comme un enfant de six ans qui entreprendrait sans outils de fabriquer un chronomètre de précision. Non, trouvât-il des chefs, rendît-il aux ouvriers le goût du travail, les affaires n'en iraient pas mieux, car ce sont les principes mêmes du maximalisme qui empêcheront la machine sociale de marcher. L'inférieur commande ; le supérieur obéit. Aussi ne va-t-on pas loin.

Ma brave cuisinière (je m'excuse de citer si souvent ma cuisinière, mais cette femme simple a du bon sens) me demandant ce qu'était le bolchevisme. je lui dis :

— Sous l'ancien régime, vous êtes ma domestique et je suis votre patron. Comme vous voyez,

je travaille toute la journée. En échange de quoi, on m'envoie de l'argent qui me fait vivre moi, une secrétaire, vous et Pacha, la femme de chambre. Vous vivez bien et mangez à votre faim, et vous avez vos gages chaque mois. Je commande mes repas et vous obéissez. Je ne suis pas un mauvais maître et vous êtes une bonne domestique. Nous formons une petite société bien constituée avec un patron et des serviteurs. Mais qu'arrivera-t-il, Nastia, si c'est vous qui voulez vous installer dans mon cabinet et me mettre à la cuisine ? Vous mangerez mal, car je ne suis pas cuisinier. Mais vous ne ferez pas mon travail, car vous n'y êtes pas préparée. Aussi on ne nous enverra plus d'argent et nous mourrons tous de faim.

— Dieu garde barine, fit Nastia, en s'inclinant jusqu'à terre.

Tel est le régime des bolcheviques. Le soldat ne veut plus d'officier et commande lui-même ; l'ouvrier chasse le patron : l'employé ne supporte pas de chef. Une société fondée sur ces principes est vouée à la ruine. Le commissaire Goukovski constate la ruine sans établir les responsabilités.

Lenine, si fermé qu'il soit aux leçons de l'expérience, finit par s'apercevoir que le régime court à vitesse accélérée à la catastrophe. La direction du pays et des affaires par les ignorants et les inconscients donne des résultats funestes qu'il est obligé de constater.

A plusieurs reprises, on parle, au gouvernement, de faire appel aux compétences, de travailler avec les anciens fonctionnaires d'État, avec les directeurs de banques, d'industrie et d'affaires. Il est bien entendu qu'on ne renie rien de ses principes. On ne fait aucune concession, non, mais enfin, temporairement, on essaiera de se concilier la faveur des hommes d'expérience que l'on a chassés de leurs postes.

Pendant mon séjour à Moscou, Lenine rend un décret dénationalisant la flotte pétrolifère de la Caspienne et de la Volga. La flotte avait été nationalisée en novembre, comme il convient. Mais voilà que, la belle saison revenue, les bateaux restent dans leurs ports ou à leurs pontons. Les équipages ne veulent pas travailler, ou, s'ils le veulent, ne sont pas capables de diriger les bateaux. La chose est grave, car la Russie entière a besoin du naphte de Bakou. Déjà la moitié des usines sont fermées par manque de charbon, car les mineurs du Donetz, depuis la révolution, ne travaillent plus qu'indolemment. Le combustible manque partout. Si le naphte n'arrive pas, c'est une catastrophe.

Lenine comprend qu'il faut céder à l'évidence et rendre les bateaux à leurs propriétaires si l'on veut rétablir la circulation sur la Volga et la Caspienne et assurer le ravitaillement en naphte.

Chose curieuse, les équipages acceptent avec

satisfaction le décret qui leur retire la propriété des bateaux et les met sous les ordres de leurs anciens chefs.

Lenine, dans le tourbillon qui l'emporte, aura-t-il le temps de réfléchir sur la simple histoire de la flotte pétrolifère ?

L'opinion publique dans les classes anciennement dirigeantes est assez montée contre nous. On nous accuse — bien à tort — de soutenir les bolcheviques, d'être en rapports constants avec eux, de collaborer même avec le gouvernement des commissaires du peuple. Est-il besoin de dire qu'il n'y a rien de vrai dans ces bruits, que nous n'avons pas reconnu le gouvernement des Soviets, que nous n'avons aucun intérêt à soutenir un gouvernement qui a trahi l'Entente, qui a livré la Russie à l'Allemagne et que les empires centraux jugent fort utile à leurs intérêts, puisqu'ils sont en rapports officiels avec lui alors qu'ils pourraient le renverser en faisant avancer quelques régiments.

Mais qu'il y ait eu des imprudences, de la légèreté et même des fautes commises, chez nous, par des sous-ordres, civils et militaires, il n'en faut pas douter. Les divers représentants d'un des grands pays alliés en Russie (des Etats-Unis d'Amérique) n'ont jamais su se mettre d'accord et harmoniser leurs déclarations. Quand l'ambassadeur disait blanc, l'attaché militaire disait noir,

et un extraordinaire colonel Robbins chef de la Croix Rouge, personnage quasi-officiel, disait rouge, rouge sang. Les Russes, devant ces discordances, que les maximalistes exploitaient adroitement, finissaient par croire que tels gouvernements autrefois alliés étaient suspects de tendresse pour les bolcheviques. L'attaché militaire et le colonel Robbins ont été rappelés chez eux, et ont quitté la Russie. Maintenant on n'entend plus que la voix des ambassadeurs responsables, et, cette fois-ci, elle est concertée.

C'est dans le personnel des missions militaires alliées que les maximalistes ont travaillé avec le plus de succès et qu'ils ont trouvé quelques dupes. Trotski s'y est employé avec ardeur et, comme il a plus d'un tour dans son sac, il a eu quelques succès. Les militaires sont des gens simples. Ils ne pensent qu'à la guerre. Ils voient le commissaire à la guerre de la république russe venir à eux et leur dire : « Je veux me battre avec vous contre les Allemands. » Pleins d'espoir et ne voyant que les coups à donner aux Allemands, ils répondent : « Entendu, travaillons ensemble. » Trotski ne leur a joué que cet air-là, mais avec l'art raffiné qui est le sien. Un chef de mission, l'air rêveur, les yeux au ciel, me disait :

— Peut-être pourrions-nous nous entendre ?

Trotski est arrivé à persuader à quelques officiers, doués de plus d'ardeur que de perspicacité,

que, depuis sa déconvenue de Brest-Litovsk, il avait voué une haine mortelle aux Allemands et qu'il ne songeait plus qu'à tirer une revanche éclatante de leur duplicité et de leurs mensonges.

— Cet homme déteste les Allemands, me disait un officier des missions, tout jeune, presque un bébé. Il a été outragé par eux. Il ne leur pardonnera jamais. Il faut nous servir de lui. Cet homme est une force.

Rien n'égale le ton de conviction sur lequel me parlait mon jeune interlocuteur. Il était encore ébloui des feux d'artifice que Trotski avait tirés en son honneur.

Je ne pouvais m'empêcher de rire en entendant mon ami parler ainsi.

Trotski une force ? Oui, sans doute, une force de destruction, une avalanche, une digue qui crève. Détruire une société et un Etat, ruiner une armée, il s'y entend comme personne.

Mais je demandai vainement sur quels principes Trotski formerait une armée nouvelle. Comment lever des hommes ? La conscription, il l'a essayée. Pas un homme n'est venu. Pourquoi viendraient-ils, alors qu'il n'y a aucune autorité pour les contraindre et qu'ils n'ont accepté le bolchevisme que parce que, pour eux, bolchevisme et paix étaient synonymes. L'engagement volontaire ? Il ne donne rien. L'expérience est faite. Les quelques milliers d'hommes entrés dans l'armée maxi-

maliste sont là parce qu'ils y sont vêtus, logés et mieux nourris que dans le civil. Mais s'il s'agit de se battre, halte-là. Plus personne. Et quelle discipline, quelle hiérarchie ? Lorsque Trotski nous parle d'auto-discipline, il veut rire et se moque de nous. Quand il admet un instant l'existence des officiers, il leur retire aussitôt le droit de punir et Zinovief déclare qu'à côté d'eux se tiendraient des « purs », des simples rouges, chargés de leur mettre dans la tête quelques balles au moindre soupçon.

Et Trotski, haïssant les Allemands ? Où avons-nous vu cela dans l'histoire du bolchevisme ? Ce sont les alliés que l'on haïssait, mais avec les Allemands on pouvait s'entendre, et, en fait, c'est avec eux qu'on allait causer à Brest, après avoir commis la plus noire trahison envers les alliés. Trotski est tout Allemand de culture, ce qui n'empêchait pas le bon apôtre, dans le cabinet de l'ambassadeur de France, d'essuyer furtivement une larme en parlant de la grande France démocratique et des sacrifices qu'elle avait faits pendant la guerre.

Trotski, devenant militariste, patriote et revanchard, la chose est bouffonne et je ne la signalerais même pas si, comme je viens de le dire, il n'avait fini par tromper quelques membres des missions militaires et s'il n'était même arrivé, par moments, à troubler leurs chefs... Nous avons

un travail à faire avec Trotski, c'est la liquidation des intérêts de trois années de guerre menées en commun. Ici, il faut une entente et un contact sur des questions d'affaires. De collaboration avec un Trotski pour la formation d'une armée nouvelle, de la collaboration de généraux et d'officiers français avec le chef de ceux qui nous ont trahis, il ne saurait y en avoir, non pas que le soin de venger nos injures doive nous entraîner à une politique d'abstention, mais parce qu'on ne peut rien attendre du maximalisme dans l'aide à la guerre qui est notre seul programme aujourd'hui. Le maximalisme, c'est la paix. Et voilà tout.

Volodga

Avril-Mai.

Je rentre à Petrograd par Vologda. Vologda se trouve au nord de Moscou, à l'intersection des lignes Petrograd-Perm-Sibérie et Moscou-Arkhangel. Il faut une vingtaine d'heures pour gagner Vologda où résident aujourd'hui les ambassadeurs des États-Unis, de France, le ministre chargé d'affaires d'Italie, ceux de Belgique, de Serbie, et du Siam.

Ces hauts représentants des puissances attendent dans une gare la suite des événements : la

chute des maximalistes, l'avance des Allemands, l'arrivée lointaine des Japonais? Ils sont là, dans leur train, prêts à partir pour Moscou si Lenine et Trotski sont renversés, pour Arkhangel ou Perm, si les Allemands ou les Finlandais approchent. Voilà deux mois et plus que l'ambassadeur de France, M. Noulens, et le personnel de l'ambassade vivent dans des gares diverses, de Tammerfors à Vologda. Vologda est une grande station, animée, traversée par des flots innombrables de voyageurs. Le Russe adore les voyages; au risque de sa vie, il passe la nuit sur le toit d'un wagon : il s'ennuie où il est; il veut voir des pays nouveaux. Les Russes ont été un peuple nomade qui n'a été fixé au sol que par la force et l'arbitraire du pouvoir. Le servage était nécessaire à la Russie dès qu'elle a voulu passer à une forme plus haute de civilisation. Il fallait absolument attacher le paysan à la terre ; le paysan allait de-ci, de-là, suivant les habitudes anciennes des peuples qui ont erré sur les terres infinies de la mer glaciale à l'Altaï et au Caucase, Pierre le Grand, qui contraignait la nature à lui obéir, décida d'imposer des goûts sédentaires au peuple russe et, n'ayant pas d'autre moyen que la force, l'enchaîna à la glèbe par le servage [1].

1. Le servage aboli, l'obligation d'avoir un passeport a contribué à fixer le paysan au sol.

Le réveil des goûts anciens, le désir de changer d'horizon, on le voit dans les gares russes d'aujourd'hui, envahies par des foules qui vivent là, comme elles peuvent, attendant de partir pour on ne sait où, mais de partir, de quitter l'endroit où l'on a vécu et dont on ne veut plus pour la seule raison qu'on y a habité longtemps. L'instinct nomade ! Dans le train où je relis ces pages et qui m'amène vers la côte mourmane, il y a une vingtaine de *tiépluchka*, qui sont des wagons de marchandises arrangés avec des bancs et un poêle. Ils abritent chacun une quarantaine de paysans, d'ouvriers, quelques femmes, des enfants. Ces gens, avec qui j'ai causé, viennent du riche gouvernement de Sîmbirsk, sur la Volga inférieure. Ils s'en vont au Nord, dans des régions quasi-désertes, stériles, sans agriculture, où le blé ne pousse pas, couvertes de maigres forêts. Je leur demande pourquoi ils se rendent à Petrozavodsk :

— Pour trouver du travail et une vie plus facile.

— Mais dans le gouvernement de Sîmbirsk, vous avez tout, le blé, l'avoine, en abondance.

— Nous ne pouvons travailler chez nous.

Voilà toute leur réponse. En réalité, ils ont pris prétexte de la moindre difficulté à domicile pour décider un grand départ. Ils se sont rendus à la gare voisine ; ils y ont attendu quelques jours, dormant sur les quais, pêle-mêle. Puis, on ne

sait comment, un jour où il pleuvait, la bande s'est installée dans des *tiépluchka*, où elle s'est chauffée grâce à du bois dérobé au chantier. Et finalement les *tiépluchka*, à leur tour, se sont formées en train et ont commencé un long voyage à travers la Russie. Qui est-ce qui pousse ces paysans et ces ouvriers? Si peu qu'ils savent, ils n'ignorent pas que dans l'extrême nord la vie est plus dure que chez eux. Eh bien, s'ils ne trouvent pas de travail ils iront ailleurs; autrefois ils voyageaient à pied, avec quelques chariots; aujourd'hui ils profitent du progrès de la civilisation et prennent des *tiépluchka*; mais aujourd'hui, comme jadis, c'est l'instinct nomade qui les pousse; c'est le réveil des habitudes anciennes endormies dans la race pendant deux siècles. Le Russe est un peuple errant qu'on a fixé au sol par la force, mais qui n'a pas poussé de racines dans la terre où il habite. Il n'y a qu'une misérable habitation de bois que l'incendie dévore périodiquement. Ses biens mobiliers ne sont rien. La terre? La Russie est grande; il sait qu'il en trouvera partout. Il voit la vie difficile qui est la sienne. Que perdre au changement? Et puis, là-bas, là-bas, au loin, on dit qu'il est des contrées où la terre donne tout en abondance, d'elle-même. Il part.

Et voilà le spectacle que les ambassadeurs ont en gare de Vologda. Ils assistent à la migration des peuples. Ils comprendront mieux le caractère

des Russes en un mois passé sur une voie de garage de Vologda qu'en un an de séjour dans les somptueux palais des bords de la Néva. Ils voient les bandes de *moujiks* et de *babas* dormir entassés sur les quais, portant des paquets dont on ne sait s'ils renferment des provisions ou des enfants. Les trains arrivent des quatre points cardinaux, tous également pleins jusqu'à l'invraisemblance, aux toits couverts de voyageurs étendus. Où que ces trains se dirigent, ils emmènent une entière cargaison humaine. C'est un quadrille dans une salle de bal grande comme un monde. Les gens changent de place et voilà tout. Ils passent de Sibérie à la grande Moscovie, de Sîmbirsk à la côte mourmane, et inversement. L'instinct nomade!

Je trouve l'ambassadeur actif et entreprenant à l'ordinaire. M. Noulens, que le hasard a jeté au poste le plus agité de la carrière diplomatique dans des circonstances sans précédent dans les annales du quai d'Orsay, garde une excellente humeur. L'ambassadeur, aux jours les plus troublés de Petrograd, alors que la panique régnait même dans le corps diplomatique, n'a jamais perdu son sang-froid et sa sérénité. C'est une grande qualité et précieuse. Lorsque le capitaine Sadoul, agité, tout ému, servant inconsciemment les intentions du malin Trotski, arriva un jour dans le cabinet de l'ambassadeur lui disant:

— Trotski ne veut pas accepter la situation que

les alliés font au gouvernement russe. Il va vous faire arrêter!

— Et puis après ? lui répondit froidement M. Noulens.

M. Noulens n'a pas été arrêté; il n'a pas reconnu le gouvernement bolcheviste; il a reçu sans sourciller les notes les plus menaçantes de Trotski; il est pour une intervention active des alliés dans les affaires russes; depuis son arrivée à Vologda, il a le mérite, avec son collègue italien, M. de la Torretta, d'avoir agi fortement sur l'ambassadeur des États-Unis pour l'amener à faire comprendre à son gouvernement la nécessité d'une entente complète entre les alliés au sujet de l'intervention japonaise en Sibérie, intervention qui doit être immédiate, décisive et poussée avec la dernière énergie, M. Noulens vient de donner sur la question, japonaise un interview net qui engage tous les alliés avec le Japon, et qui me paraît devoir faire un beau tapage dans les cercles des Soviets.

En attendant, il continue de vivre dans un train, dans le tumulte de la gare de Vologda, au milieu des foules errantes qui la traversent, dans le grouillement pittoresque des « camarades », des soldats débauchés, des *moujiks* en rupture de glèbe, des *babas* aux costumes de couleur vive. Et ses nuits sont troublées par les sifflets stridents des locomotives qui, chaque jour, à 3 heures du matin, imitent soudainement et à qui mieux mieux

le chant du coq à son réveil, pour donner une aubade au corps diplomatique. Mais il garde sa bonne humeur.

La femme du sonneur.

Je visite Vologda. C'est une ville en bois, typiquement russe, aux maisons éparses, aux rues incertaines et dont on est sorti avant qu'on ait cru y être entré. Mais Vologda a une rivière dormante, dont les bords sont semés de monastères et d'églises. Par un clair soleil de printemps, sous un ciel bleu pâle d'une douceur exquise, un des secrétaires de l'ambassade, le comte de Robien me montre églises et couvents. Nous commençons par un beau monastère à sept verstes de la ville. Il est entouré d'un mur d'enceinte avec quatre tours aux quatre angles. Une hardiesse étonnante de couleur s'y révèle.

Les tours et les murs sont badigeonnés de larges partis, rose et ocre clair, soigneusement repeints à vif chaque année. Les toits sont verts et les coupoles d'or. C'est une fête pour les yeux. Le monastère n'abrite plus dans sa vaste enceinte qu'une douzaine de moines. L'église inférieure date d'Ivan le Terrible. Dans l'église supérieure, le diacre me montre une croix de bois où sont

incrustés une série de petits sujets sculptés en os d'un beau style ancien et qui peut remonter au XIVe siècle.

Puis nous rentrons en ville voir la cathédrale, qui date d'Ivan le Terrible. Elle a à ses pieds l'archevêché et une enceinte fortifiée l'entoure. Cathédrale, archevêché, vieux jardins, murs d'enceinte semblent former le décor d'un merveilleux conte populaire russe. Les toits verts, les lourdes coupoles bulbeuses et dorées, le lait de chaux des murs de l'église et du clocher, la brique rose des bâtiments intérieurs, les décorations polychromes des façades et des encadrements des fenêtres, le vert tendre de la palissade dont l'extrémité des pieux se couronne de rouge, forment des accords harmoniques, lestes et audacieux, qui vous ravissent. Des arbres non feuillus encore mirent leurs fines branches noires dans l'eau croupissante d'un étang. On retrouve ici le goût exquis et surprenant de couleur qu'aimait la vieille Russie et qu'elle n'a pas perdu.

Nous sommes montés au sommet du clocher pour voir les cent églises de Vologda, la rivière ondulante et l'immense plaine russe qui s'en va sans un ressaut jusqu'à l'horizon.

La femme du sonneur nous accompagnait. C'était une simple femme de trente ans, vieillie avant l'âge. Nous causons avec elle de Vologda, de la révolution, de la guerre. Et soudain, elle nous

demanda sans paraître attacher d'importance à notre question :

— Vous êtes Allemands ?

Nous avons un léger sursaut.

— Non, Français.

Elle remarqua l'accent de la réponse et aussitôt ajouta :

— C'est la même chose pour moi, Allemands, Français. Que sais-je ?... Nous sommes des êtres obscurs. Ces choses, nous ne les comprenons pas !...

Elle parla sans penser nous offenser ; elle traduisait simplement ce qu'elle sentait. Cette femme avait traversé ces quatre années de guerre sans y rien comprendre, sans chercher à approfondir ses idées. On s'était battu et on avait souffert de la guerre. Elle ne voyait pas plus loin.

Allemands, Français, ennemis, alliés, qu'importe ?

J'ai souvent pensé à la femme du sonneur de Vologda. Peut-on demander au peuple russe un effort tendu, un élan de patriotisme qui l'emporte au delà de lui-même ? Il subit les événements et les regarde se dérouler sans en saisir le sens.

Une livre de pain par jour, et la vie chère, quelques hommes de la ville disparus, il ne voit que cela.

La cause, c'est la guerre. Plus loin, on ne sait pas.

Qui est coupable ? Allemands ? Français ? C'est la même chose.

Sainte simplicité.

VI

JE SUIS ARRÊTÉ...

Mai 1918.

Le 1er mai, j'avais assisté au défilé de l'armée rouge, quelques milliers d'hommes à peine, parmi lesquels des prisonniers autrichiens et quelques pelotons de soldats (?) portant le casque des tranchées et marchant sous le drapeau noir de l'anarchie. J'avais admiré à la place du Palais d'hiver les décorations futuristes accrochées sur les murs du palais. Un ouvrier et un soldat, de grandeur démesurée et dont les pieds et les mains étonnaient par leurs dimensions, tandis que l'on restait stupéfié à voir l'exiguité de leur crâne et l'étroitesse de leur front, affirmaient leur fraternité en se tendant la main au-dessus d'un arbuste d'où jaillissaient deux fleurs rouges.

Devant la colonne qui se trouve au centre de la place, trois personnes, peinturlurées en couleurs claires, dansaient une cosaque éperdue en l'honneur du 1er mai. Plus loin des compagnons,

doués d'imagination, affirmaient qu'ils mourraient pour défendre Petrograd révolutionnaire. Le vent jouait avec ces grandes toiles tendues sur les murs du palais, les déchirait aux angles des corniches, aux grilles des balcons, et de longues bandes arrachées flottaient sans que le sujet représenté sur la toile en souffrît le moins du monde.

Au soir, sur la Néva, la flotte avait terrifié Petrograd en tirant quelques feux d'artifices. Leurs détonations inattendues avaient glacé d'effroi les habitants de la capitale qui pensèrent aussitôt leur dernier jour venu et s'enfermèrent au fond de leurs appartements.

Était-ce le spectacle de ces quelques milliers de soldats rouges et de leurs vantardises ? Était-ce la vue de cette flotte fugitive, réfugiée dans la Néva, abandonnée par les matelots, livrée au pillage, et qui osait pourtant célébrer le 1er mai comme une victoire ? J'étais triste et fatigué, dans une de ces heures d'accablement auxquelles un témoin de la Révolution russe ne peut échapper. Je travaillai par la force de l'habitude jusque vers une heure du matin, et me couchai.

Je fus tiré de mon premier sommeil par des coups frappés à la porte de ma chambre qui s'éclaira soudain. Je vis ma petite femme de chambre qui venait d'allumer l'électricité. Elle était pâle et d'une voix tremblante me dit :

—Barine, me dit-elle, nous avons une perquisition.

Je regardai la pendule. Il était 3 h. 1/2.

— Le diable emporte les bolcheviques, pensai-je. Ne pourraient-ils venir chez moi à des heures plus convenables, avant minuit ou après 7 heures du matin ? Réveille-t-on les gens à 3 h. 1/2 ? N'osent-ils donc faire leur coup en plein jour ?

Bref, j'étais de très mauvaise humeur. Depuis longtemps, à dire vrai, je m'attendais à être arrêté. J'avais écrit librement sur les bolcheviques et ne les avais guère ménagés. J'avais été un témoin gênant, car j'avais gardé mon franc parler. Le gouvernement des commissaires du peuple voyait sans doute mes télégrammes quotidiens à Paris et je savais qu'à la dernière conférence de Brest-Litovsk, les Allemands avaient communiqué aux délégués russes des numéros du *Petit Parisien* contenant mes articles sur la révolution. Je savais aussi que ces messieurs étaient rentrés fort en colère contre moi et avaient déclaré à Smolny « que cela ne pouvait durer ». Des collègues américains, bolcheviques eux-mêmes, et qui avaient leurs grandes entrées à Smolny m'avaient confraternellement prévenu d'avoir à être sur mes gardes. Être sur mes gardes, il fallait ou quitter la Russie ou me taire, et je n'acceptai ni l'une ni l'autre de ces solutions ; je continuai donc à écrire comme par le passé et à décrire dans sa vérité le spectacle que nous offrait la révolution maximaliste. Et puis, je connaissais beaucoup de monde

en Russie ; j'y avais des amitiés solides et anciennes avec ce que la Russie comptait naguère de plus illustre et qui était aujourd'hui en fuite, ou se cachait et travaillait à renverser les bolcheviques. Aussi, depuis le jour où Lenine et Trotski avaient pris par force le pouvoir, je ne m'étais pas endormi un seul soir sans me dire :

« Ce sera pour cette nuit ». C'est un sentiment peu agréable, sans doute, mais on s'y fait comme à tout, comme à l'insécurité complète dans laquelle nous vivions depuis novembre. Mais, si escomptée que fût mon arrestation, elle n'en était pas moins désagréable. Et puis, tout de même, deux heures de sommeil pour un homme qui travaille, ce n'est pas assez... C'est donc en pestant contre Lenine, Trotski et leur suppôt Ouritzki que je passai mes pyjamas pour me rendre dans mon cabinet de travail.

Mon appartement était vide. Je ne trouvai mes gens que dans l'antichambre où ils m'attendaient patiemment et j'aurais eu le temps, si cela avait été nécessaire, de faire disparaître tout ce que j'aurais voulu.

Dans l'antichambre, il y avait un commissaire civil, un commissaire militaire et cinq ou six soldats, baïonnette au canon, de ces excellents soldats de l'armée rouge qui n'ont gardé du militaire que l'uniforme, mais non la bonne tenue et la discipline. D'autres soldats emplissaient ma cuisine

où mes domestiques épouvantées priaient Dieu de délivrer leur *barine* de ces méchants.

Etaient aussi présents, dans l'antichambre, le président et un des membres du Comité de maison, réveillés et amenés chez moi pour être présents à la perquisition.

Le commissaire civil me tendit un papier, à l'entête de la Commune de Petrograd, par lequel il lui était enjoint de faire une perquisition dans mon appartement, de saisir mes papiers et de m'arrêter ainsi que toutes les personnes qu'il y trouverait. Un homme couchait chez moi, cette nuit là, sans que je le susse. Il en est toujours ainsi dans ces vastes appartements russes qui abritent souvent une ou deux personnes de plus qu'on ne pense. C'était le frère ou le père d'une de mes domestiques. Il eut quelque peine à démontrer aux commissaires que le hasard seul l'avait amené là et qu'il n'était mêlé en rien à mes affaires. Le papier était signé « Ouritski » (Mark, fils de Salomon). Je ne le connaissais que de nom. Je savais que c'était un des rares bolcheviques actifs et intelligents. Il s'était distingué dans la lutte du gouvernement contre la Constituante et n'avait donné à cette dernière que quelques heures de vie. Depuis que le Gouvernement était à Moscou, il avait été nommé en quelque sorte ministre de l'intérieur de la commune de Petrograd et s'était mis à poursuivre la « contre-révolution ». C'étaient chaque

jour des perquisitions, et, grâce à lui, les prisons étaient pleines de gens arrêtés au hasard, au moindre soupçon et gardés jusqu'à ce qu'il plût au tout puissant commissaire de les relâcher. Je savais que beaucoup d'entre eux n'étaient jamais interrogés et gémissaient indéfiniment au fond de leur prison. J'avais entendu quelques histoires tragiques qui avaient franchi les murs des cachots maximalistes, des gens disparus sans qu'on eût jamais retrouvé leurs traces, d'autres fusillés clandestinement par les soldats, d'autres assassinés dans les lits même d'un hôpital, comme les malheureux et honnêtes Chingaref et Kokochkine, tués par une bande de soldats et de marins en uniforme alors que, malades, on les avait traînés de la forteresse à une clinique.

L'assassinat des trois frères Hainglaise.

Et n'étais-je pas en relation personnelle avec l'infortuné M. Hainglaise dont l'histoire soulève le cœur de dégoût et de pitié? M. Hainglaise, d'origine française et professeur à Petrograd, digne homme et universellement respecté et aimé, était père de trois jeunes gens de 18 à 22 ans qui tous trois avaient servi dans l'armée russe pendant la guerre, bien que leur âge et leurs études les dis-

pensassent du service. Ils s'y étaient vaillamment conduits et avaient été décorés. A la paix de Brest-Litovsk, ces jeunes gens, ne pouvant supporter la honte à laquelle les condamnait la trahison des bolcheviques, s'étaient adressés à notre mission militaire pour s'engager dans l'armée française et finir la guerre à côté de leurs frères d'origine. Leur engagement avait été accepté : ils devaient partir pour la France ! La veille de leur départ, ils passaient la soirée avec trois de leurs amis et quelques jeunes filles dans un appartement de la Millionnaia. Chose tragique, le hasard, le hasard seul, voulut que la garde rouge fit cette nuit-là une perquisition dans la maison où des anarchistes avaient pénétré dans la journée. On arrêta les six jeunes gens contre lesquels il n'y avait aucun mandat. On les jeta dans un cachot de Smolny et le lendemain soir, sans qu'ils eussent été interrogés, le matetot commissaire Paniouchkine qui les avait arrêtés les en fit sortir par son second, un matelot aussi, commissaire Tcherkachine accompagné de quelques soldats, avec ordre de les conduire dans un endroit désert près de la Laure de Saint Alexandre Nevski. Paniouchkine assure avoir eu l'autorisation tacite de Lénine. Les jeunes gens furent fusillés par des tirailleurs lettons et leurs cadavres laissés le long d'un chemin écarté. Par hasard, par hasard encore, les familles retrouvèrent les corps et M. et Mme Hainglaise purent enterrer chré-

tiennement leurs trois fils. Ce que j'écris ici en quelques lignes, j'en puis démontrer la rigoureuse exactitude. J'ai un dossier complet entre mes mains ; il était sur ma table à la minute où les émissaires d'Ouritski entraient chez moi. J'ai pu le sauver. Je puis le publier. On y lit la déposition du commissaire Paniouchkine qui n'a pas été inquiété, mais a reçu l'avancement qu'un si haut fait lui méritait. Lenine a refusé de répondre à la commission d'enquête qu'on a été obligé de constituer. Contre ces jeunes gens, pas un fait n'a été relevé ; ils n'ont pas été interrogés ; ils ne s'occupaient pas de politique ; ils quittaient la Russie pour la France. Trotski a été informé de l'arrestation, et n'a rien fait pour libérer ces jeunes gens. Voilà des faits établis et dont je puis administrer la preuve. Il faut les retenir pour le jour — espérons pas lointain — où le Gouvernement des commissaires devra rendre ses comptes et payer ses dettes devant le monde civilisé.

Cet assassinat avait eu lieu pendant mon séjour en Finlande. A mon retour, M. Hainglaise avait couru chez moi pour que l'opinion française fût avertie des crimes du Gouvernement bolchevique. Je n'ai jamais pu voir cet homme laissé seul sur la terre, sans avoir le cœur serré d'effroi. Il acceptait avec joie que ses fils uniques allassent mourir pour la France face aux Allemands. Mais cette mort obscure, la nuit, sous des balles d'assassins

russes... J'avais promis à M. Hainglaise de dire en France comment ses fils avaient été tués... Je le fais aujourd'hui et puisse la pitié que la lecture de ces lignes éveillera chez mes lecteurs être un réconfort pour ce père et cette mère douloureux restés seuls à Petrograd. Je savais tout cela — le lendemain même de mon arrestation, je devais aller à l'église française où l'on célébrait un service pour l'âme des trois frères Hainglaise — je savais cela et que le maximalisme qui a supprimé la peine de mort l'a remplacée par l'assassinat.

Mais quoi? il ne me restait qu'à assister en spectateur à la perquisition et à voir comment les commissaires rempliraient leur mission.

Je leur rendis l'ordre d'arrestation et leur dis :

— Entrez, Messieurs, si vous voulez examiner tous mes papiers vous serez ici longtemps.

J'avais en effet des documents innombrables, mes notes quotidiennes sur la Révolution, le double de mes télégrammes et de mes articles, des rapports sur maintes questions, en fait des milliers et des milliers de pages, dans un cartonnier, sur mon bureau, sur des tables.

Mes argousins furent terrifiés. Ils ne parlaient, ni ne lisaient le français. Que faire?

Ils téléphonèrent à Ouritski qui était encore à son cabinet, bien qu'il fût 4 heures du matin.

— Camarade, dirent-ils, il y a une montagne de papiers!

— Prenez tout à partir de novembre, fut la réponse d'Ouritski.

Ce fut moi-même, avec l'aide d'un des représentants du Comité de maison parlant français, qui fis le tri. Je leur donnai en somme, ce que je voulus. On peut imaginer qu'un homme qui se sait menacé ne garde pas des papiers compromettants chez lui, si même il en a eu entre les mains. Il était de notoriété publique que j'avais entretenu des relations amicales avec le général Kornilof, avec Boris Savinkof, avec bien d'autres que le malheur des temps obligeait à se cacher. De ces relations, je n'avais rien à cacher. N'étais-je pas journaliste ? le devoir professionnel ne m'avait-il pas obligé à voir, pendant les trois années que j'avais passées en Russie, tous ceux qui avaient figuré au premier plan de l'actualité ! Et si je m'étais lié plus étroitement avec certains d'entre eux pour leurs qualités personnelles, l'intérêt et l'agrément de leur commerce, qui pouvait m'en faire un crime. Il est vrai qu'aux temps où nous vivons en Russie, on n'y regarde pas de si près et que le seul fait d'avoir connu les ennemis actuels des bolcheviques suffit à vous désigner comme contre-révolutionnaire agissant. J'entrevoyais des questions infinies du « camarade » Ouritski, un long séjour au « Kresti ». Cette perspective était sans agrément. Qui me tirerait de là ? Nous n'avons aucun moyen d'agir sur le Gou-

vernement des commissaires. Que vaudrait une démarche de M. de Scavenius, l'aimable ministre du Danemark qui avait la charge de nos intérêts ? Je me souvenais de l'arrestation d'un de mes amis italiens, le comte Frasso, qui avait passé, malgré une forte pression diplomatique, près d'un mois dans les prisons maximalistes.

Par un hasard heureux — un peu aidé — mes argousins ne prirent aucun des articles parus à Paris, où l'on trouvait la preuve de mes relations anciennes avec le général Kornilof, avec Savinkof, avec d'autres encore contre lesquels les maximalistes avaient engagé des poursuites et qui étaient décrétés d'accusation.

Ils saisirent une liasse considérable de documents et des lettres qui devaient partir le jour même pour mon journal et pour ma famille. Ils examinèrent mon livre de téléphone. Mais il faut avouer que tout cela fut fait mollement, sans méthode, et que mille choses furent négligées ! L'ancienne police savait mieux son métier et une perquisition sous le Tzar ne laissait pas un livre fermé, pas un meuble non fouillé.

Vers 4 heures et demie, nous partîmes, laissant quelques soldats dans mon salon. Je dis à ma femme de chambre de prévenir de bonne heure notre mission militaire et, sous les yeux inquiets de mes domestiques, les commissaires m'emmenèrent, non sans que j'eusse garni mes poches de

biscuits français pour mon déjeûner du matin.

Il faisait grand jour. On me fit monter dans une luxueuse automobile et, en quelques minutes, nous arrivâmes à la préfecture de la ville, au numéro 2 de la Gorokhovaia, transformée en prison préventive et où siégeait Ouritski.

L'étroite antichambre était pleine de soldats. Au premier étage, après avoir traversé plusieurs couloirs, je fus introduit dans une vaste pièce où, assis près d'une fenêtre à une table, deux employés remplissaient les formalités d'écrou pour un accusé qu'on venait d'amener. On arrête sans fin sous le régime actuel et, à toute heure du jour et de la nuit, c'est un défilé ininterrompu de prisonniers qui donnent leur nom et à qui on prend leur argent dans la salle d'écrou de Gorokhovaia.

J'étais là depuis une minute à peine, lorsque je vis entrer ma secrétaire accompagnée d'un commissaire. Elle allait d'une allure décidée, impertinente, la tête haute.

— Comment, vous ici, jeune fille, lui dis-je ?

Elle me fit une belle révérence et gaiement :

— Je pensais bien vous retrouver à Gorokhovaia, patron, car, tout de même ç'aurait été un peu fort qu'on m'arrêtât toute seule...

Ma secrétaire est une jeune fille, intelligente, courageuse et patriote. Ce sont des qualités assez rares en Russie sous le règne de Lenine et qu'on trouverait plutôt chez les femmes que chez les

les hommes. Dans un temps où les moindres propos peuvent être dénoncés et constituer un acte d'accusation, où le seul fait d'être resté fidèle à des amitiés anciennes suffit à vous faire arrêter, ma secrétaire avait gagné l'amitié et la confiance de mes amis russes et français. Elle était bien connue à Petrograd. Elle payait aujourd'hui sa notoriété, car Ouritski l'avait décrétée, elle aussi, d'accusation, et, à peine majeure, elle faisait connaissance avec les prisons maximalistes.

Elle n'en était pas autrement troublée et prenait l'aventure de belle humeur.

Nous eûmes quelques minutes pour causer en français, sans que les employés du greffe pussent nous entendre.

— D'autres amis à nous sont-ils arrêtés, me demanda-t-elle ?

— Je le pense, mais je ne sais rien. J'arrive seulement.

— A-t-on pris X... ?

X..., que je ne désigne pas autrement, était un de nos amis qui venait souvent chez moi et, pour d'excellentes raisons, se cachait avec soin.

— Je l'ignore.

— Et le capitaine P...

— Nous saurons tout cela dans quelques instants, car, ici, il n'y a pas de cellules et nous serons dans des chambres communes.

— En tous cas, dit-elle, je tâcherai de me faire enfermer dans la même chambre que vous. Si on ne peut pas causer en prison, c'est mortel...

A cet instant, je fus appelé à la table. On examina mon portefeuille, on me prit mon argent dont on me donna reçu et un commissaire m'emmena.

Je montai par un escalier en colimaçon. Cet escalier avait à chaque étage des lucarnes qui donnaient sur le vestibule d'entrée de la Préfecture. A chaque lucarne était installée une mitrailleuse braquée sur la porte en-bas, et à la culasse de la mitrailleuse un soldat assis les jambes écartées de chaque côté de la pièce. Comme cette mise en scène n'avait évidemment pas été préparée pour moi, je jugeai qu'Ouritski était un homme de précaution et qui se gardait.

Tout en haut de l'escalier, j'arrivai devant une porte sur laquelle était inscrit le numéro 97. Derrière la porte, une petite entrée où étaient assis quatre ou cinq soldats, baïonnette au canon et un tout jeune homme, presqu'un gamin, à une table, devant un registre. Ces soldats étaient, comme tous ceux que j'avais vus à Gorokhovaia, des Lettons. La plupart de ces Lettons parlent fort mal le russe. C'est le sort éternel du pouvoir en Russie de n'exister que par l'appui des soldats, sous Pierre le Grand comme sous Kérenski, sous Catherine la Grande comme sous Lenine. Mais les

bolcheviques étant internationalistes ont pris des soldats étrangers.

Les Lettons forment les seules troupes fidèles sur lesquelles le Gouvernement puisse compter. Les Lettons sont plus résolus que les Russes, plus courageux, plus cruels. Le terrorisme en Lettonie a écrit une des pages les plus sanglantes de la révolution russe de 1905. C'étaient donc des Lettons qui défendaient la prison de Gorokhovaia.

Le gamin était en train d'écrire sur le registre de la chambre 97 le nom du prisonnier qui avait passé avant moi dans la salle d'écrou au premier étage.

— Pourquoi avez-vous été arrêté ? demanda-t-il, après avoir inscrit le nom.

— Parce que j'avais dix mille roubles sur moi.

— Il y a une autre raison. Je n'écrirai pas cela.

— Il n'y en a pas d'autre. J'exige que vous l'écriviez. J'ai été arrêté dans une perquisition à l'hôtel Astoria parce que j'avais dix mille roubles sur moi et pour aucune autre raison.

Le gamin eut un geste de mauvaise humeur !

— Au suivant, dit-il.

Le suivant, c'était moi. Je déclinai mon nom que le gamin ne savait comment orthographier. Puis, au-dessous de mon nom, sur la ligne où il devait mettre le motif de l'arrestation, il écrivit sans me questionner quelque chose que je ne pus lire, car je me trouvais devant la table. Je de-

mandai à l'homme aux dix mille roubles placé derrière le gamin ce qu'il avait écrit sous mon nom.

— *Nié gavarrit parouski* (ne parle pas russe) fut la réponse. Tel est sur le livre d'écrou de la chambre 97 à Gorokhovaia le motif pour lequel je fus arrêté.

Des soldats me fouillèrent très superficiellement et j'entrai dans la chambre 97. Elle est séparée du petit vestibule par une porte à demi-vitrée et battante. A peine l'eus-je poussée que je m'arrêtai à demi asphyxié par l'odeur âcre qui me prenait à la gorge. Une cinquantaine de personnes étaient entassées dans une pièce basse, assez grande, encombrée de lits de camp, de bancs et de tables. Sur les lits de camp, sur les bancs, sur les tables, serrés les uns contre les autres, les prisonniers, tout habillés, dormaient dans une atmosphère lourde, mal odorante, irrespirable. Je me tournai vers la fenêtre. Elle était entr'ouverte et un mince filet d'air pur pénétrait dans la chambre, j'y courus.

Près de la fenêtre, une table. Un petit bossu y griffonnait fiévreusement des notes sur des bouts de papier. Il me jeta un regard méchant, serra ses notes et regagna son banc. Il était pâle et ses yeux brillaient, comme s'il m'en voulait de l'avoir dérangé dans son travail.

De la fenêtre, je regardai avec plus d'attention

la prison. Je n'y vis que des hommes, je cherchai si parmi eux je rencontrai quelques personnes de connaissance, mais la plupart d'entre eux dormaient la tête sous leur bras, ou enveloppés dans de grands manteaux qui les couvraient de la tête aux pieds. Personne ne bougeait. Par moments, un des dormeurs gémissait sourdement dans son sommeil. La salle était carrelée. Des bouts de cigarettes, des morceaux de papier traînaient sur les carreaux sales.

Nous étions sous les toits et l'unique et exiguë fenêtre qui éclairait la chambre donnait sur une cour intérieure.

J'étais occupé à me familiariser avec les aîtres de la prison, lorsque j'entendis une conversation tenue à voix haute dans l'antichambre.

Ma secrétaire était là, entourée de soldats et répondait au questionnaire du gamin.

— Comment vous appelez-vous ?

A ce moment, je poussai la porte.

— Ah ! vous voilà enfin, dit-elle. J'en ai du mal à vous trouver, dans cette grande maison. C'est la troisième salle où je refuse d'entrer...

— Fouillez cette jeune fille, dit le gamin à un soldat.

A mon grand étonnement, le soldat refusa tout net, malgré l'insistance du gamin qui, finalement, se leva et examina lui-même les poches de la prisonnière.

Elle en sortit triomphalement une tablette de chocolat.

— Vous ne me la prendrez pas, dit-elle. C'est la dernière qu'il y ait à Petrograd. Voilà six mois que je la garde pour une grande occasion. Le jour est venu de la manger.

Elle entra avec moi dans la salle puante et fit la grimace. Nous nous assîmes sur un banc vide à côté d'une table où, sous un grand manteau militaire, dormait un homme dont on n'apercevait que les bottes.

— Eh bien, comment êtes-vous arrivée ici ?

— Cela n'a pas été sans peine. Un commissaire m'a menée d'abord dans une chambre où il n'y avait que des femmes. Trois d'entre elles dormaient dans des armoires couchées à terre. Il y avait avec elles deux petites filles de six ou huit ans... Hein, cet Ouriski qui voit un danger pour les bolcheviques même chez les enfants !... Il faut qu'il ne croie pas son gouvernement bien solide. J'ai déclaré que je n'entrerais pas dans cette chambre-là. Le commissaire s'est fâché.

— « Est-ce que vous avez un ordre écrit de m'enfermer ici, lui ai-je dit. » — Naturellement, il n'en avait pas.

— Mais vous ne resterez que vingt-quatre heures, fit-il. On est interrogé tout de suite.

— Ce n'est pas vrai, cria une femme, ce n'est pas vrai ; voilà huit jours que je suis ici avec ma

petite fille, sans avoir vu personne et sans savoir pourquoi j'ai été arrêtée.

— D'autres femmes se joignirent à elles. Mais le commissaire insistait. Moi, je causais avec le soldat qui était assez gentil. Il me laissait examiner son fusil et je me faisais expliquer son mécanisme. Finalement ce soldat prit mon parti et dit :

— Menez-la donc au-dessus. Ici nous sommes complets. On ne saurait où la coucher cette jeune fille.

Je repartis avec le commissaire maugréant. A l'étage supérieur, il n'y avait que des hommes. L'odeur était affreuse... Comme ici du reste... A tout hasard, je me mis à parler très fort pensant que, si vous étiez là, vous m'entendriez et vous arriveriez. Comme je ne voyais rien venir, je sortis moi-même vivement à la barbe du commissaire et j'enfilai l'escalier qui monte ici.

A ce moment du récit de ma secrétaire, la masse qui dormait sous un manteau à côté de nous s'agita, un homme en uniforme militaire descendit de la table, se dressa sur ses pieds et nous reconnûmes le beau capitaine P... qui nous regardait de ses grands yeux écarquillés où se peignait un étonnement indicible.

— L... B..., dit-il, c'est vous !... Je rêvais que j'entendais votre voix...

— Je vous crois que c'était ma voix, fit ma se-

crétaire joyeusement en lui tendant la main. Je suis bien heureuse de vous voir, Anatole Paulovitch.

— Un roman sous la terreur, dis-je. Je vois que nous sommes en bonne compagnie. Quand avez-vous été arreté, capitaine ?

— Hier, à 5 heures, comme je rentrais chez moi.

— Et savez-vous pourquoi nous sommes tous ici ?

Le capitaine me donna mille détails. Il avait été interrogé déjà par Ouristski. Nous avions tous été pris pour l'affaire de notre ami X...

La question intéressante était de savoir si X... était arrêté ou non. Sur ce point le capitaine ne savait rien.

Ouristski croyait être sur les traces d'un grand complot révolutionnaire où il pensait impliquer les alliés. De là mon arrestation et celle de ma secrétaire ; de là la saisie de mes papiers. Il espérait y trouver la preuve que les alliés cherchaient à renverser le gouvernement bolchevique, S'il n'avait que ce qu'il avait pris chez moi, Ouritski allait déchanter. Sauf mes relations connues avec des personnages en vue de la première phase de la Révolution, il n'avait quoi que ce fût à se mettre sous la dent. Mais cela était, sans doute, suffisant pour qu'il nous retint longuement dans cette horrible prison. Cette perspective manquait d'agrément...

Tandis que nous causions, un jeune homme en uniforme se joignit à nous. Le capitaine P... me le présenta. C'était le président du comité du régiment Simeonovski qui donnait quelques inquiétudes aux bolcheviques. Le capitaine P... avait été longtemps président du comité des Préobrajentzi qui, eux aussi, étaient dans l'opposition. Le président des Simeonovtzi me parut supporter mal sa détention. Tandis qu'il me parlait, je remarquai que ses mains tremblaient. Peu à peu la chambrée s'éveillait et je recueillis des renseignements sur nos compagnons.

Nous formions un lot assez disparate. Il y avait là des criminels de droit commun, des voleurs, des accapareurs, des faux-monnayeurs, des contre-révolutionnaires et enfin des gens arrêtés sans l'ombre de raison, au hasard. Parmi ceux-ci nous avions une chiromancienne. Elle avait eu le malheur de louer pour le mois de décembre une chambre à un soldat qui depuis avait quitté son logement et était recherché pour un crime. N'ayant pu trouver le soldat, on avait arrêté son ancienne logeuse. Au moment où la garde rouge arriva chez elle, elle recevait un client, un monsieur d'un certain âge, qui venait lui demander si elle pouvait, au moyen de son art, lui dire quelque chose sur sa sœur dont il était sans nouvelles depuis longtemps.

Les gardes rouges avaient arrêté le client de for-

tune avec la chiromancienne et le pauvre homme se trouvait là depuis une semaine, ne comprenant rien à son aventure et ne sachant à quels dieux se vouer. Il va sans dire que les prisonniers à l'aide de fonds de boîtes de cigarettes avaient taillé et dessiné un jeu de cartes et se faisaient dire la bonne aventure, le jour durant.

La bande des faux-monnayeurs était composée d'hommes jeunes et intelligents. Ils avaient contrefait ces petits billets de banque que l'on a lancé sous le règne de Kerenski dont ils immortalisent le nom. Ce sont de petits chiffons de papier assez faciles à imiter. Ils en avaient écoulé pour quelques millions avant d'être arrêtés.

Un autre groupe de notables était formé par des gens dans la possession de qui on avait trouvé une centaine de kilos de platine. Les contre-révolutionnaires, c'étaient nous, une dizaine d'officiers de tous grades et de tout âge, des étudiants et d'anciens fonctionnaires. Chose curieuse, la moitié au moins des prisonniers appartenaient au parti maximaliste. Nous avions là des gens envoyés avec beaucoup d'argent en Sibérie pour acheter du blé pour l'État. Ils étaient revenus sans argent et sans blé. Un d'eux, un élégant jeune homme avait simplement raconté qu'on lui avait volé cent mille roubles dans le train. Un autre avait pris les fonds de sa compagnie de garde-rouge. Le plus intéressant de nos maxima-

listes était un jeune homme roux à figure énergique. C'était un ancien officier, dégradé sous l'ancien régime, mais qui avait repris du service pendant la guerre. Il était entré dans l'état-major sous le gouvernement bolchevique. Mais voilà que quatre cent mille roubles laissés dans son bureau avaient disparu de façon inexplicable. Il avait été arrêté. Comme il était de bonnes manières et qu'il avait l'habitude du commandement, les prisonniers à l'unanimité l'avaient nommé *Starost* (ancien) de la chambrée. C'était lui qui nous représentait vis-à-vis des autorités de la prison, qui faisait passer nos réclamations, recevait notre argent et le donnait aux gardiens avec la liste des objets que nous pouvions faire acheter au dehors, allumettes, cigarettes, journaux, nourriture, etc.

Il remplissait ces délicates fonctions avec autorité et tact. Quand il me vit avec une jeune fille élégante, il vint à nous et me menant à un cabinet voisin on une dizaine de lits de camp étaient serrés les uns contre les auires. il me dit :

— Je vous installerai ici. C'est le quartier bourgeois. Vous y serez mieux que dans la grande chambre.

Je le remerciai, mais nous préférâmes rester avec notre ami, le capitaine P... et quelques personnes qui avaient fait cercle autour de nous.

La présence de ma secrétaire faisait sensation. On n'était pas habitué à voir une jeune fille du

monde dans la prison. Sa bonne humeur, sa gaieté, son assurance lui gagnaient tous les cœurs,

— On ne vous gardera pas longtemps, Mademoiselle, disaient les uns. Vous serez relâchée tout de suite.

— J'y compte bien, disait-elle. Dès que je suis chez Ouritski, je demande à téléphoner à une adresse d'où on mettra fin à cette plaisanterie...

— Hélas ! faisaient les autres.

En un rien de temps, cette jeune fille eut du thé chaud que lui prépara un prisonnier contre-révolutionnaire. Un autre lui apporta un morceau de sucre, rareté insigne, non seulement en prison, mais à Petrograd. Un troisième sortit de sa poche un biscuit.

On nous racontait mille histoires de la prison. Une foule de gens y défilaient, car, à l'ordinaire, on n'y passait que trois, quatre ou cinq jours. Les uns, alors, étaient relâchés ; les autres menés au Khristi. Ouritski s'occupait uniquement de la contre-révolution. Il arrêtait chaque jour des douzaines de gens.

La veille, les nerfs des prisonniers avaient été soumis à une rude épreuve. C'était le 1er mai. Le mécontentement était si grand à Petrograd que le gouvernement redoutait une émeute. La garde de la Préfecture avait été renforcée ; les mitrailleuses, comme je l'avais vu, étaient prêtes à fonctionner. Les soldats avaient confié

aux détenus que, s'ils étaient attaqués, ils avaient ordre, avant d'évacuer la Préfecture, de massacrer les prisonniers. La journée s'était passée dans une grande anxiété. On écoutait à la fenêtre ; y aurait-il une fusillade dans les rues ? On imagine l'angoisse qui s'empara de ces malheureux lorsque le soir ils entendirent des détonations bruyantes et toutes voisines. Ils ignoraient, comme tout Petrograd, que la flotte célébrait à sa manière le 1er mai. Ils furent certains que l'émeute éclatait, que le canon grondait dans la capitale... Ils crurent leur dernière heure venue et passèrent une nuit affreuse. Leurs nerfs au matin s'en ressentaient, et la plupart des visages étaient blêmes.

Peu de jours auparavant, la petite cour sur laquelle donnait notre fenêtre avait été le lieu d'une scène tragique. Un matin, les soldats avaient défendu de s'approcher de la fenêtre. Les prisonniers attendaient, inquiets. Soudain, ils entendirent une dizaine de coups de feu. La curiosité fut plus forte. Quelques prisonniers coururent à la fenêtre. Sur le pavé de la cour, deux corps étaient étendus... Par la suite, on sut toute l'affaire. C'étaient les cadavres de deux voleurs arrêtés pendant qu'ils pillaient une boutique. En chemin, ils avaient essayé de s'enfuir. Rattrapés, on les avait conduits dans la cour de la Préfecture et exécutés sommairement.

Entre 8 et 9 heures, nos compagnons se ren-

daient au lavabo. A l'étage où nous étions, nous n'avions pour une soixantaine de personnes qu'un seul cabinet bouché et dans un état de saleté repoussant. Le lavabo, presqu'aussi sale, était à l'étage inférieur. On y descendait par escouades de cinq, sous la surveillance de deux soldats. Le *starost* appelait les gens.

— Camarades faux-monnayeurs, criait-il, à vous...

Et la bande descendait se laver.

Vers 9 heures, *le starost* demanda la liste des achats à faire au dehors. On écrivait ce que l'on désirait et on donnait de l'argent. Nous avions le droit d'avoir 20 roubles sur nous. Nous pouvions faire venir de la nourriture du restaurant ou de chez nous. La chose était fort nécessaire, car le régime de la prison était maigre. On servait de très mauvais « chtchis » (soupe aux choux) avec un morceau de pain à midi ; le soir à 6 heures, on avait un hareng fumé. Et c'était tout. Aussi les familles des prisonniers leur envoyaient chaque jour des paniers de provisions. On s'organisait par équipes de six pour manger la soupe qu'on apportait par écuelle de six portions. La liste de ma secrétaire se couvrit, en un instant, de noms.

Ouritski travaillait, comme j'avais été à même de le constater, fort tard chaque nuit. Il dormait chez lui à Vassilevski Ostrof et revenait à son ca-

binet de Gorokhovaia vers midi, heure à laquelle les interrogations de prisonniers commençaient.

Aussi y eut-il un mouvement de surprise quand, peu avant onze heures, un commissaire appela ma secrétaire.

— Vous serez relâchée, disait-on de toutes parts. Vous n'êtes appelée que comme témoin. Mais remontez ici avant de rentrer chez vous. Nous aurons des commissions à vous donner.

— Je laisse mon manteau ici, fit-elle, et je ne m'en irai pas sans venir le prendre.

Une demi-heure se passa. Et l'on vit reparaître L..., leste et joyeuse.

— Je suis libre, cria-t-elle.

Elle eut le temps de me donner quelques détails. Nous étions arrêtés pour l'affaire X..., mais X... n'avait pas été pris et on le cherchait. Il y avait un gros dossier à son nom... Le gardien s'impatientait.

— Au revoir, patron, fit-elle, je vous enverrai de quoi manger.

Quelques minutes plus tard, je fus appelé par Ouritski dans son cabinet au premier étage.

Ouritski (Mark, fils de Salomon) est un homme maigre, de race sémite, d'une quarantaine d'années, la figure rasée et assez fine. Il comprend le français, mais le parle mal.

Il m'interrogea en russe, je répondais en français, et j'écrivais moi-même ce qui devait être

enregistré sur le procès-verbal. Ouritski est de l'école policière qui ne brusque pas les gens et n'essaie pas de les terrifier. Il cherche au contraire à les gagner, à les mettre en confiance, à les inciter à parler.

Il débuta avec moi par la phrase suivante :

— Vous, Français, en Russie aujourd'hui, vous devez vous croire dans une maison de fous.

— Evidemment, répondis-je.

— Vous connaissez le capitaine P.

— C'est un de mes bons amis.

— Vous saviez qu'il avait été président du comité des Préobrajentzi ?

— Sans doute.

— Venait-il souvent chez vous ?

— Mais oui.

— Combien de fois par semaine?

— Je ne compte pas avec mes amis. Le capitaine venait à la maison quand il voulait. Si je n'étais pas chez moi, ma secrétaire le recevait.

— Voulez-vous écrire que vous le connaissez?

— Certainement, mais pas sous cette forme simple. Je connais au moins trois cents officiers, dans l'armée russe, dont le capitaine P... Je ne sais ce que vous ferez de ma déposition. Je prends mes sécurités.

Ouritski voulut savoir ensuite si j'étais en relation avec notre mission militaire. Je relevai la naïveté de cette question. Il était évident qu'en

pleine guerre, à mille lieues de ma patrie, j'étais en contact avec les représentants civils et militaires de la France. Entre eux et moi, il y avait un échange quotidien et normal de renseignements.

Ouritski n'insista pas.

Il me nomma deux ou trois personnes, me demandant si je les connaissais. Je répondis affirmativement.

— Est ce que vous causiez politique avec elles ?

— M. Ouritski, répondis-je, vous connaissez vos compatriotes. Si je suis dans la rue, dans un magasin; si je vais au bain ou au théâtre, vos compatriotes me parlent politique. Il est évident qu'on a parlé de politique chez moi.

— De l'intervention japonaise ?

— Certainement. Si vous voulez savoir ce que j'en pense, vous n'aurez qu'à consulter les papiers que vous avez saisis. Vous y verrez le double d'un télégramme de huit cents mots sur cette question ; je reviens de Vologda, j'approuve entièrement les fortes déclarations de notre ambassadeur disant que l'intervention japonaise avec la coopération des alliés doit être immédiate et énergique. Ce que j'ai télégraphié à Paris je l'ai dit à tous mes amis russes. Vous ne serez sauvés de l'Allemagne que par nous.

Ouritski fit la grimace. Tant qu'à être mangé, peut-être préfère-t-il la sauce allemande ?

— Connaissez-vous l'ex-tzar ?

— Non, et je le regrette. Si vous pouvez me le faire rencontrer, je vous en serai reconnaissant. Quelle belle interview!

Ouritski revint aux conversations que j'avais avec mes amis russes.

— Parlait-on de la chute du gouvernement des commissaires?

— Évidemment.

— Qui espérez-vous voir au pouvoir, Victor Tchernof?

— M. Ouritski, vous savez que je ne vous aime pas. Mais vous avez mes papiers; vous y pourrez lire que je qualifie V. Tchernof « d'abominable. » Vous avez des qualités; les opérations de police ne vous font pas peur; vous savez employer les baïonnettes et ne croyez pas à la seule force des principes, — ce dont je vous loue. Tchernof, c'est la platitude même. Et puisque nous parlons de cela, je vous dirai, M. Ouritski, qu'il y a deux choses que je ne puis comprendre dans la situation actuelle, et cela me vexe. Car enfin j'ai pris l'habitude d'exercer ce que j'ai d'intelligence sur votre révolution et je suis arrêté par un obstacle que je ne puis franchir. Je ne comprends pas comment votre parti garde le pouvoir, car enfin vous avez amené la Russie à un état de ruine dont je n'ai pas besoin de vous signaler le comble. Jamais cet empire n'a signé un traité plus humiliant que celui de Brest-Litovsk; jamais il n'a été livré plus tota-

lement à un impitoyable ennemi. Les Allemands sont à Sébastopol !... La Russie en est réduite aux territoires de la grande Moscovie. A l'intérieur, l'anarchie, la misère, et la famine. Vous le savez comme moi. Ce sont choses évidentes et sur lesquelles il n'y a pas de discussion. Et pourtant vous restez au pouvoir. On a renversé le Tzar pour moins que cela ; et vous vous êtes encore au Kremlin. C'est incompréhensible. Ceci est mon premier point. Vous devez tomber dans un avenir prochain. Mais qui vous renversera ? Je ne puis l'imaginer, et c'est mon second point. Je connais les partis d'opposition, M. Ouritski, comme vous le savez. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'ils sont d'une faiblesse extrême. Aucune organisation, aucune entente sérieuse chez vos adversaires, des jalousies, des intrigues personnelles, et surtout une grande lâcheté. Une lâcheté généralisée qui, à ce degré là, est une véritable maladie. Non, je sais que vous tomberez, mais je ne sais pas qui vous renversera.

Ouritski, dont le visage avait marqué quelqu'inquiétude pendant le début de cette tirade, s'épanouit.

— Personne n'a de chances contre nous, dit-il triomphant. Nous sommes indestructibles.

Il réfléchit un instant.

— Tout de même, vous n'êtes lié qu'avec des contre-révolutionnaires.

— Il y a six mois que vous êtes au pouvoir, M. Ouritski. Il y a plus de trois ans que je suis en Russie. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je connaisse l'ancien personnel gouvernemental et les hommes en vue d'hier et d'avant-hier. Ces gens sont vos adversaires aujourd'hui. Je n'y suis pour rien. Vais-je rompre avec mes amis de naguère parcequ'ils sont proscrits. Ne me demandez pas cela. Quand votre Trotski a été à l'ambassade de France, M. Noulens lui a dit : « Je ne renonce pas à mes relations anciennes. Si M. Milioukof venait me voir, je le recevrais ! »

M. Ouritski réfléchit un instant, puis, prenant son parti, me dit.

— Je vais vous libérer et vous rendre vos papiers. Mais je vous laisse des soldats chez vous, non pour vous garder, vous êtes tout à fait libre, mais ce M. X... qui venait si souvent chez vous, j'aimerais beaucoup causer avec lui. C'est un homme fort intelligent. Aussi, s'il se présente à Aptekarski pereoulok, les soldats me l'amèneront.

J'étais stupéfait, je ne croyais pas à une libération si rapide. Pourquoi Ouritski m'avait-il arrêté pour me relâcher aussitôt ? Il n'avait même pas eu le temps d'examiner mes papiers.

Il y avait là une énigme. J'en eus la solution le lendemain seulement. Mais c'est une autre histoire et je ne puis la raconter aujourd'hui !

Je quittai donc M. Ouritski après un entretien d'une demi-heure qui n'avait pas été entièrement dépourvu d'agrément, bien que je fusse gibier et lui chasseur.

Je remontai à la chambre 97 prendre congé du capitaine P... et lui assurer que nous ferions le possible pour qu'il fût libéré rapidement. Cinq ou six personnes m'entourèrent, me donnant des numéros de téléphone où avertir qu'ils avaient été arrêtés et qu'on leur envoyât de quoi manger. Je n'avais été enfermé que huit heures, fait sans précédent dans l'histoire des prisons maximalistes, mais j'ignorais encore à quel hasard prodigieux je devais ma rapide libération et ce qui s'était passé dans la coulisse entre 9 heures et 11 heures du matin.

Dans mon appartement, je trouvai deux soldats installés au cabinet de travail. C'étaient eux qui répondaient au téléphone lorsqu'on m'appelait. Ils me passaient, du reste, le récepteur aussitôt. La présence de ces soldats étaient inquiétante. Je craignais que notre ami X... ne fût pas informé de notre arrestation et qu'il vînt se jeter dans le piège tendu. C'est un homme énergique et toujours armé. Que se passerait-il s'il sonnait à ma porte? Et d'autre part comment le prévenir? Je devais être suivi; ma secrétaire aussi. Je pus avertir par téléphone nombre de mes amis qui, ignorant mon arrestation, voulaient passer chez moi. Je leur évi-

tai ainsi de faire connaissance avec la chambre 97 et avec Ouritski.

Pendant la soirée je causai avec mes soldats qui n'étaient pas farouches. Ils ne firent aucune difficulté pour me donner des renseignements sur l'organisation que présidait Ouritski. Ils étaient cent attachés à la personne du dictateur de Petrograd, bien payés, bien nourris. Ils le gardaient et opéraient les arrestations sur ses ordres. Malgré l'imprévu et l'amusant de leur métier, ils commençaient à s'en fatiguer et songeaient à prendre leur retraite et à aller manger au village leurs rondelettes économies.

Ces braves s'ennuyaient chez moi. Plusieurs fois par jour, ils téléphonaient à Ouritski et lui tenaient le langage suivant :

— Dites donc, camarade, ne va-t-on pas nous relever? Le barine et sa secrétaire sont toute la journée à se promener. Que faisons-nous ici? Ils ont prévenu leurs amis, soyez-en sûr !... Personne ne vient. Le temps est beau, nous aimerions nous en aller...

Le lendemain, ils disparurent... Je ne les ai plus revus.

Deux jours plus tard, ma secrétaire réussit à faire libérer le capitaine P...

Il m'apporta un message d'Ouritski, bien dans la manière de cet aimable policier.

— Avertissez M. Claude Anet que Moscou est

une ville dangereuse pour lui. Dites-lui aussi que s'il rencontrait M. Philonenko ou Boris Savinkof, les conséquences en seraient sérieuses...

J'étais suivi, cela va sans dire, et mon téléphone surveillé. Mais Petrograd est vaste et les grandes maisons à double issue nombreuses. Je m'amusais à dépister mes suiveurs.

VII

LA COTE MOURMANE

Le départ

16 mai.

Je prends mes vacances. Le choix du moment je ne l'ai pas. Les Allemands sont à trente kilomètres de Petrograd, et il règne un silence inquiétant en Finlande. Que sont les projets des Finlandais et des Allemands ? Nous n'en savons rien, sauf que M. de Mirbach a parlé à plusieurs reprises du Mourman, d'une supposée descente des alliés, et la nécessité de désarmer les troupes franco-anglaises qui y sont. Et le vice-chancelier a dit à une commission du Reichtag : « nous sommes intervenus en Finlande pour les plus sérieuses raisons militaires et politiques ». Quelles peuvent être les raisons militaires, sinon de s'emparer de la ligne du Mourman que revendique la Finlande et qui inquiète les Allemands, et de menacer Petrograd. La ligne du Mourman quitte la ligne de

Petrograd à Vologda, à Swanka, 114 verstes de Petrograd. La route de Swanka passe par Petrograd. Nous pouvons un de ces jours nous réveiller et trouver les gares, le télégraphe, le téléphone, occupés par deux régiments allemands. Les partis monarchistes dans la capitale appellent les Allemands à grands cris. A les entendre, leur arrivée est immédiate. Mais peut-être les monarchistes prennent-ils leurs désirs pour des réalités?

J'ai une autre raison. Depuis mon arrestation, le séjour de Petrograd me paraît peu sûr. Il me semble préférable de me donner un peu d'air, la liberté étant le premier des biens. Le camarade Ouritski peut avoir des curiosités indiscrètes et vouloir reprendre avec moi la conversation interrompue.

Enfin, il n'y a plus qu'un départ par la ligne Mourmane qui, l'été venu, ne travaille plus guère, car la voie, dès les pluies, s'enfonce dans l'argile. Et puis, nous commençons à sentir la faim. Rien n'arrive à Petrograd, et le gouvernement est incapable de nous ravitailler. La famine, par dessus tout le reste, c'est beaucoup. Je pars.

16 mai.

Le 16, au matin, dans la fièvre du départ, les journaux nous apportent la nouvelle que, par la volonté des maîtres maximalistes, l'heure a été

avancée d'une heure et demie. Jusqu'ici les chemins de fer marchaient dans tout l'empire à l'heure de Petrograd. Ils seront réglés désormais sur l'heure de Moscou qui avance de trente minutes. En outre, l'heure de Moscou est avancée de soixante minutes.

Ce changement est peut-être légitime, mais la façon dont on l'opère est caractéristique des procédés de gouvernement propre aux maximalistes. Un gouvernement régulier, désireux de réaliser une réforme de ce genre aurait averti l'opinion publique au moins un mois à l'avance et, surtout, aurait prévenu l'administration des chemins de fer de prendre les dispositions nécessaires pour changer sans heurt l'horaire des milliers de trains lâchés à travers l'immense Russie. Les maximalistes ont un complet mépris pour ces futilités. Ils décident le 15 dans la journée la modification de l'heure et lancent leur ukase par la presse. L'administration des chemins de fer l'apprend par les journaux dans la matinée du 16. Qu'est-ce que cet ordre ? D'où vient-il ? a-t-il force de loi ? Personne n'en sait rien. On téléphone de la mission militaire à la gare Nicolas pour savoir si le train du soir à destination du Mourman partira à 9 h. 45, heure ancienne ou nouvelle. Mais au soir, c'est l'heure ancienne qui l'emporte et, arrivé à la gare Nicolas pour 9 heures selon le temps nouveau, j'y passe une couple d'heures à attendre mon train.

Ailleurs, sans doute, d'autres chefs de gare ont pris des dispositions contraires et font partir les trains suivant le temps nouveau. Le merveilleux est qu'il règne déjà un tel désordre dans les chemins de fer que ce changement qui devrait détraquer tout l'organisme ne produit aucun résultat appréciable. *Nitchevo!...*

Je cite ce petit fait parce qu'il est caractéristique. Les maximalistes agissent sans réfléchir, et voient venir ensuite. Ils ont fait de même en décembre, lorsqu'ils ont décidé de s'emparer des banques et d'arrêter net la vie financière du pays. Ils n'ont pas étudié la question. Ils ont envoyé des soldats. Au bout de quelques mois, ils ont regardé leur œuvre avec stupeur. Ils ont compris sculement alors quel était le rôle des banques dans la vie économique d'un pays et que, pour pouvoir distribuer de l'argent, il faut qu'elles en reçoivent. Or, prodige, depuis que les maximalistes étaient maîtres des banques, plus un sou n'y entrait. Leurs fidèles eux-mêmes enrichis par les pots-de-vin ou les spéculations frauduleuses se gardaient de confier leurs fonds à la Banque du peuple. Et la Banque du peuple, bien qu'elle refusât de l'argent aux bourgeois, payait par milliards pour les salaires ouvriers et les besoins insatiables des millions de fonctionnaires de l'Etat dont l'appétit avait grandi démesurément. Le gouvernement voyait la hideuse banqueroute et

comprenait, un peu tard, qu'une banque ne peut vivre que par le crédit et que personne ne fait crédit à un Etat, maximaliste ou autre, qui commence par s'emparer des fonds déposés par le public.

Tout cela prouve fort peu d'intelligence et de sens de la réalité. Ce qu'il fallait démontrer, car il y a des gens qui croient à l'intelligence des maximalistes et à leur capacité d'hommes d'État, alors qu'ils sont des illuminés, doctrinaires et ignorants.

Enfin, nous partons dans un wagon direct de la Compagnie internationale qui doit couvrir dans un temps indéterminé, variant de cinq à dix jours les 1.400 kilomètres qui nous séparent de la côte mourmane. Le hasard me donne comme compagnon de voyage un lieutenant-colonel français, la poitrine constellée de six croix de guerre et de la légion d'honneur, M. Bégou, qui revient de Roumanie et a accompli le tour de force de rentrer à travers un pays occupé par les Allemands et de franchir les lignes, camouflé en camarade russe, muni de faux papiers, accompagné par un officier français et deux ordonnances. Ils ont voyagé en *tiéplouchka* et les Allemands qui ne sont pas malins les ont laissé passer sans soupçonner qui se cachait sous les uniformes de ces simples soldats russes. Le colonel s'est même offert le luxe de traverser la gare d'Odessa en fai-

sant porter derrière lui sa valise par un soldat allemand.

17 mai.

Nous n'avons pas d'horaire, nous arriverons quand nous pourrons. Cinq jours est un temps normal pour gagner la côte.

Mais voici que dès le début nous nous égarons. La ligne mourmane quitte celle de Vologda-Perm à Swanka, 114 kilomètres de Petrograd. Nous y sommes vers deux heures du matin ; tout le monde dort et on oublie de détacher notre wagon qui continue sur la ligne Vologda. On s'aperçoit de l'erreur à 30 kilomètres de là. Nous restons dans une petite gare, attendant un train qui veuille bien nous ramener à Swanka. On finit par acheter le mécanicien d'un train de marchandise qui nous traîne jusqu'à Swanka. Là, le train qui devait nous emmener est parti depuis six heures. Nous passons toute la journée entre Swanka et une halte dans les bois. Finalement, nous arrivons à Petrozavodsk, première étape, avec vingt-quatre heures de retard sur vingt-quatre de trajet. Cela promet.

Petrozavodsk est une ville d'une vingtaine de mille habitants sur les bords du lac Onéga qui est encore gelé et dont on ne voit pas de la ville l'immensité. Je suis habitué aux villes russes qui s'étalent sans mesurer la place, mais Petrozavodsk

trouve moyen de m'étonner encore. Je pense à une petite ville française du même nombre d'habitants, à Blois, à Arles, aux maisons tassées les unes contre les autres, à la vie coude à coude de leurs habitants, à tous ces intérêts et ces plaisirs serrés en masse compacte. Dix Arles danseraient dans ce lâche Petrozavodsk qui s'étend sous mes yeux. Au cœur de la ville les chevaux paissent en liberté une prairie rase que traverse une rivière, chaque maison n'a qu'un étage sur rez-de-chaussée et s'entoure d'un enclos. Aussi voit-on de nombreux *izvostchiks* dont les petits chevaux traînent des « égoïstes » fatigués à une place. La gare, comme il arrive toujours est à trois kilomètres de la ville. Les maisons de bois vont peu à peu à la rencontre de la gare. Dans dix ans, sans avoir doublé le nombre de ses habitants, Petrozavodsk s'étendra sur six kilomètres.

Quelques officiers alliés sont cantonnés à la gare. On nous distribue du pain noir, quelques boîtes de « singe » et de sardines. Les milliers de voyageurs qui quittent la Russie par cette route du Nord, la seule ouverte aujourd'hui avec celle de Vladivostok, sont obligés de se nourrir dans le train pendant la durée du voyage qui varie de cinq à quinze jours.

Notre wagon-lit est attaché au train-poste qui quitte Petrograd deux fois par semaine et est parti de la gare Nicolas vingt-quatre heures après nous.

Dans la nuit du dimanche au lundi nous passons Kem, première ville sur la Mer Blanche, que nous apercevons glacée et couverte de neige, à notre droite. Kem est à peu de distance de l'île où se trouve le fameux monastère de Novo-Solovietz, le plus riche de la Russie, fondé dans ces solitudes arctiques au XVIe siècle. Il est pour l'instant inabordable, car la glace n'est plus assez forte pour porter un traîneau.

Notre train monte au nord avec une extrême lenteur. Le pays est d'une grande pauvreté, désert en réalité. Seules autour des gares quelques maisons de bois construites pour les employés de la station. Les gares, les châteaux d'eau, nous montrent des modèles d'architecture de bois et la merveilleuse habileté du charpentier russe. Ce sont des poutres en empilage, admirablement jointes et les formes de la structure sont exactement celles que comportent la matière employée. Les châteaux d'eau, en particulier, sur un modèle uniforme, sont tout à fait réussis. Il y a là un style original qui a ses traditions, qui ne doit rien qu'à lui-même, et qui est parfaitement approprié au climat et au matériel que l'ouvrier a à sa disposition.

Une fois les stations franchies on ne voit pas une habitation. On traverse une maigre forêt de pins rabougris et de pâles bouleaux ; ils sont noyés dans le marais. Il semble que ce soit un

paysage de l'époque préhistorique antérieur à l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre. Dans les parties de terrain qui sont sèches, des lichens épais et jaunis couvrent le sol où, de place en place, reste un peu de neige; c'est la *toundra* qui s'étend sur des milliers de lieues en Russie et en Sibérie près des côtes de la Mer Glaciale. Rien de plus triste que ce paysage monotone, d'une tristesse grise sous le ciel pâle. Les journées s'allongent sans fin; il n'y a déjà plus de nuit à l'époque où nous sommes. Un crépuscule clair règne de 11 heures à 1 heure du matin, pendant lequel nous pourrons lire dans notre wagon. Une sorte de fièvre propre à ces nuits blanches s'empare de nous; nous n'avons pas envie de dormir. Se coucher alors qu'il fait jour paraît absurde. On traîne les heures dans le couloir du wagon à causer sans se décider à gagner sa couchette où on ne s'endort que tous rideaux clos, dans une obscurité artificielle.

Vers le milieu de la journée, nous franchissons le cercle polaire. Désormais, même le crépuscule de minuit n'existera plus.

Il fait grand jour en effet, quand nous arrivons à Kandalakcha au milieu de la nuit.

Là, nous entendons des histoires de guerre. Après avoir franchi le cercle polaire, nous arrivons à un nouveau front, le front polaire. Nous avons quelques échelons de troupes bigarrées à

Kandalakcha où commence le front polaire. Nous savons que les Finnois sont à une petite distance, de l'autre côté du lac. Ils ne cachent pas leur intention de s'emparer de la ligne et du port de Mourman pour avoir une sortie en mer libre sur l'Océan Glacial. Les Allemands sont avec eux. Il faudra se battre un jour pour garder la côte mourmane que nous devons à tout prix conserver. Déjà en hiver, des éclaireurs finnois sont arrivés en *skis* jusqu'ici et ont tiré quelques coups de feu. Aujourd'hui, la saison est mauvaise, la forêt n'est qu'un vaste marécage. Mais, au cœur de l'été, les choses changeront et il faudra être prêts. En attendant, des sentinelles alliées veillent sur la gare de Kandalakcha.

La question de la côte Mourmane.

Cette question mourmane est peu connue du public français et il faut en dire quelques mots, car elle a son importance. Nous ne possédons, pour évacuer les alliés qui quittent la Russie et le matériel de guerre considérable que nous y avons, que deux voies, celle d'Arkhangel et celle de Mourman. Arkhangel est dans les glaces de janvier à juin. Mourman est en eau libre toute l'année. Aussi le gouvernement russe, sentant la nécessité d'assurer un contact perpétuel avec les alliés, a

fait le tour de force de construire pendant la guerre les mille kilomètres qui séparent Mourman de Pétrozavosk, à coups de millions et de vies humaines. La voie ferrée est à une distance variant entre cent et cent cinquante kilomètres de la frontière orientale de la Finlande.

Les Finlandais ne cachent pas leur volonté d'arriver à la côte arctique et d'avoir un accès à la mer libre. Profitant des désordres actuels en Russie et de son impuissance, ils espèrent s'emparer de la ligne au moins à partir de Kem jusqu'à son terminus, Mourman. Les Allemands de leur côté ont un intérêt considérable à couper aux alliés tout contact avec la Russie.

Deux fois, le comte de Mirbach a posé une question, sous forme quasi-ultimative, au Gouvernement des Commissaires du peuple et, prétextant une descente de troupes franco-anglaises qu'il sait parfaitement n'avoir pas eu lieu [1], car il a ses espions partout, il a sommé le gouvernement russe d'avoir à expulser les alliés de la région mourmane. Lénine, à plusieurs reprises a parlé de cette question épineuse. Cet homme, soumis aux désirs des Allemands, a envoyé des instructions au Soviet de Kandalakcha qui a demandé au chef du petit détachement que nous avons là-bas d'évacuer Kem et de descendre à la

1. Mai 1918.

côte. Le chef a répondu qu'il était là par les ordres de son gouvernement et qu'il ne bougerait pas. Le Soviet n'a pas insisté, car tout de même les alliés ont quelques hommes armés et des mitrailleuses. Alors l'armée rouge se tait. Il serait du reste plus que paradoxal d'évacuer Kem. A peine les nôtres l'auraient-ils quitté, que les Finlandais voisins s'en empareraient et la Russie perdrait cette ligne précieuse qui lui a coûté si cher.

Voilà la question vue du côté finlandais et allemand.

Examinons-la du point de vue des alliés.

La faiblesse des alliés pendant toute la guerre et surtout pendant la révolution a été le manque de contact avec la Russie à cause de l'immensité des distances et du petit nombre de points d'accès : Arkhangel pendant six mois d'été jusqu'au jour où Mourman a été ouvert. Toute action directe des alliés en Russie leur a été interdite. Situation funeste qui ne l'a jamais été davantage que pendant la Révolution. Qui peut dire les conséquences qu'auraient eues la présence de un ou deux corps de troupes des alliés à Petrograd et à Moscou aux heures critiques de la Révolution. On aurait évité la dissolution de la Russie, nous aurions soutenu un gouvernement d'ordre, rendu courage aux éléments sains et intelligents de la nation et la guerre serait gagnée. Au moment

actuel, où nous avons une position d'attente, à l'heure où les Allemands sont en train peu à peu et sans rencontrer d'obstacles, de prendre la Russie entière, il est d'une impérieuse nécessité de garder deux portes ouvertes sur la Russie, celle d'Arkhangel et celle de Mourman. Qui peut prédire l'avenir ?... Qui peut assurer que le rôle des alliés est terminé, qu'ils n'auront pas à intervenir à un moment donné ?... Faut-il renoncer définitivement à exercer une action en Russie, abandonner les immenses intérêts que nous y avons, sacrifier le présent et l'avenir ?

Cela est impossible.

Nous devons occuper Arkhangel et Mourman.

La menace directe de l'ennemi est sur Mourman. Arkhangel est loin, hors de toute atteinte pour les Finno-Allemands. Mais la ligne mourmane est à portée de la main. Or, il leur suffit de s'emparer de Mourman pour nous couper l'accès d'Arkhangel. Mourman est au fond d'un fjord en eau profonde. Les ennemis maîtres de la côte, ils installeront là une base de sous-marins qui nous rendra inaccessible l'entrée de la Mer Blanche. Les Allemands à Mourman dominent Arkhangel. Déjà les Finlandais sont arrivés sur la côte à une centaine de kilomètres de Mourman, à Petchencka où un croiseur anglais les a dispersés à coups de canon. La menace est directe.

Occuper Mourman ne nous coûtera pas cher. Traverser les immensités glacées ou marécageuses de ce pays désert est une entreprise difficile pour les Finlandais. Ils ne pourront jamais y envoyer et y ravitailler des troupes nombreuses. Y faire passer de l'artillerie est impossible. Quelques milliers d'hommes appuyés par les canons de nos croiseurs suffisent à rendre Mourman inexpugnable. Il faut, en outre, deux postes solides à Kem et à Kandalakcha.

A voir l'insistance avec laquelle l'Allemagne exige de la Russie que nous évacuions Mourman, on comprend l'intérêt qu'il a pour nous.

Le garder ne nous sera pas onéreux, même à l'heure où nous avons besoin de toutes nos forces sur le front français.

L'abandonner serait une faute impardonnable, car, désormais, nous ne serions plus que spectateurs passifs dans le grand drame que traverse la Russie et où la vie de demain de l'Europe entière est intéressée.

Nous passons la journée de mardi dans une petite gare, arrêtés par la réparation d'un pont sur la Kola. On nous assure qu'il sera prêt demain. Au soir nous partons, mais au matin suivant, nous sommes de nouveau échoués dans une station, à Teibola, à vingt kilomètres du pont.

Teibola n'est qu'une station. Autour de la gare,

on construit de belles maisons, en poutres équarries, pour les besoins du personnel de la gare. Il y a là cinq ou six bâtisses qui suffiront plus que largement aux besoins d'une grande station en pleine activité. Je cause avec les charpentiers. Ils arrivent du gouvernement de Simbirsk.

Voici comment ils vivent. Ils sont transportés sans frais par l'État, ils logent gratuitement dans des baraquements de l'État, ils se nourrissent pour un rouble et demi et sont payés 18 roubles par jour. Je ne m'étonne plus maintenant de l'augmentation des dépenses sous le régime maximaliste et je me souviens du discours de Goukovski, commissaire aux finances, le 15 avril à Moscou. Les dépenses totales à la verste montaient sous l'ancien régime à 13.000 roubles par verste, et donnaient un bénéfice. Aujourd'hui, elles atteignent 125.000 roubles — dont 60.000 pour la seule augmentation des salaires. Les charpentiers de la ligne Mourmane illustrent d'un exemple concret la thèse de Goukovski. La ruine de l'État et l'enrichissement factice et précaire de l'ouvrier, voilà le régime.

Nous nous promenons dans la maigre forêt marécageuse. Il n'ya pas plus d'un pied de terre sur la couche d'argile. Les arbres poussent lentement, et ont un air de vieillards rabougris, accablés par l'âge avant d'avoir eu le temps de grandir.

Depuis Kandalakcha, le paysage a changé de

caractère. Des chaînes de montagnes courent du nord-est au sud-est. Le massif de l'Uchitek, près de nous, a des hauteurs de 2.300 mètres.

Nos hommes au poste de Kandalakcha se livrent au plaisir de la chasse. On rit d'un officier qui récemment a eu la double émotion d'abattre un renne et de découvrir, quelques minutes plus tard, qu'il avait tué un renne attelé.

Nous quittons Teibola et, à l'allure de cinq kilomètres à l'heure, gagnons le pont de la Kola sur une voie jonchée, à droite et à gauche, de cadavres de wagons déraillés qui pourrissent dans le marais. La Kola est ici large et rapide, charriant des glaces. Le paysage s'anime et se diversifie. Le fleuve coule entre des collines élevées. Nous nous réveillons le vendredi 24, en gare de Mourman.

Mourman

24 mai.

Terre ingrate, pays désolé, plongé alternativement dans une nuit de six mois et dans un jour d'égale longueur, je suis sur les rives d'un fjord profond de la Mer Glaciale. Les hauteurs qui le bordent sont encore couvertes de neige sur laquelle se détachent les maigres pins et les tristes bouleaux acharnés à vivre sous ce climat affreux. La neige a disparu sur les terres plus basses, qui,

au dégel, ne sont que marécages. Le fjord dans lequel se jette la Kola est semé d'immenses glaçons qu'amène le fleuve, semblables à de grands nénuphars qui s'en vont lentement au fil de l'eau vers la mer et que le flux, deux fois par jour, arrête.

Sur la rive droite, le terrain descend en longue pente douce jusqu'à l'eau. Là est le terminus de la ligne, là est — ou plutôt sera — la ville de Mourman. Que sera Mourman ? Une ville basse, le chemin de fer et le port ; une ville à mi-hauteur de colline, la ville marchande ; enfin, la ville de résidence, la ville haute. Qu'est-ce aujourd'hui ? Un *settlement* dans un incroyable désordre, d'une saleté qu'on n'imagine pas. Au bas, il n'y a que des voies ferrées, des voies sans fin et partout. On ne circule que sur les poutres de la voie et, à la fin de la journée, on a les jambes cassées des dix mille secousses reçues à chaque fois qu'on arrive avec la plante du pied et de tout le poids du corps sur la solive dure. L'entre-deux des solives est un amas confus et puant de boîtes de conserves vides et d'immondices de toutes espèces. Aucune voirie ne nettoie les kilomètres de voies ferrées qui composent à peu près toute la ville basse de Mourman. Sur ces voies, des wagons. Il y a là les aristocratiques voitures de la Compagnie internationale des wagons-lits, des voitures de seconde et de première de l'Etat russe

et des centaines de wagons de marchandises, arrangées en *tiéplouchka*. Dans ces wagons vit une innombrable population, soldats de l'armée rouge, le commissaire temporaire et tout puissant, délégué par Lénine, Natzarenus, des soldats serbes que l'on emmène à l'autre bout du monde, à Salonique, des soldats français, enfin une masse hétérogène d'alliés, femmes, enfants, vieillards, anglais, français, belges, qui quittent l'inhospitalière Russie et attendent, sur ces bords désolés, un bateau qui les ramène en Europe. Tous ces gens dorment dans des wagons-lits ou dans ceux de marchandises, y vivent, y mangent, et jettent sur la voie, au hasard, leurs ordures ? Et cela, depuis six mois ou un an, depuis que, peu à peu, devant le désordre, la ruine, et l'insécurité amenés par la Révolution, les alliés qui travaillaient en Russie, y avaient leurs intérêts et leurs familles, sont obligés de la quitter. Sur les voies aussi, un incroyable amas de caisses venues d'Amérique, d'Angleterre, de France, des fils de fer barbelés, des machines-outils, des instruments agricoles, des bois de construction arrivés de Norvège, des barriques de pétrole, des tonneaux de poisson salé, des briques, des scories.

Dans la ville basse, quelques maisons en bois. Dans l'une d'elles loge le délégué des Affaires Étrangères, dont il faut avoir le visa pour sortir de Russie, bien que votre passeport ait été timbré

à Petrograd ou à Moscou. Quelques baraques abritent les services des missions militaires alliées.

Une jetée vaste a été construite sur le port qui est en eau profonde. Peu de bateaux y sont amarrés. A peu de distance, se balance, de lignes élégantes, l'ancien yacht de Gordon Bennett, la *Lysistrata*, achetée par le gouvernement russe. Il avait coutume de croiser dans des mers tempérées ou chaudes, où il promenait les aristocratiques amis du propriétaire du *New York Herald*. Aujourd'hui, dans un fjord de la mer Glaciale, il sert de maison flottante à des « camarades » matelots russes qui n'ont aucune envie de prendre la mer.

L'Askold est là aussi, et je ne sais quel autre croiseur de la flotte bolchévique, le *Tchesmé*.

Les alliés sont représentés par deux croiseurs anglais, le *Glory* et le *Cochrane*, la France par *L'Amiral-Aube*, les États-Unis par l'*Olympia*. Quelques vedettes animent le fjord et deux ou trois transports sont amarrés au wharf.

Au dessus de la ville basse, sur des pentes qui descendent des coteaux, peu de maisons encore, l'usine électrique, la poste, le télégraphe. Puis un plateau sur lequel sera construite la ville haute. Elle est déjà la plus peuplée. Au nord, c'est le quartier des baraquements. Une vingtaine de grandes constructions abritent les réfugiés qui, quittant la Russie, attendent à Mourman un bateau pour rentrer en Europe.

J'ai pénétré dans ces baraques, j'ai parcouru leurs longs couloirs sombres, j'en suis sorti le cœur serré de pitié et de tristesse. Imaginez une pièce assez haute, avec des couchettes de bois superposées sur deux étages. Il n'y a pas une séparation dans la pièce, par un coin où l'on puisse s'isoler, pas une chambre réservée aux jeunes filles ou femmes. La promiscuité dans toute son horreur. Chacun s'arrange comme il peut sur les planches ; les têtes touchent les têtes, et les pieds se mêlent. Ici, c'est une famille qui s'est organisée du mieux qu'elle peut ; là ce sont des jeunes gens ; ailleurs un vieillard. Il fait sombre dans ces baraques même en plein jour, car des ficelles courent d'un côté à l'autre et passant devant les fenêtres, pliant sous le poids du linge lavé qui y sèche, répandent dans la pièce une odeur fade et humide. Des chaussettes trouées, des serviettes, des chemises pendent dans l'atmosphère close et chargée. De grands poêles chauffent le baraquement. Des centaines de personnes vivent ainsi dans une seule pièce. Elles y font la cuisine, elles lavent leur linge, elles mangent, elles dorment. Et cela dure depuis des mois.

Les gens que le destin a enterrés là appartiennent à toutes les classes de l'échelle sociale ; il y a des ouvriers et des contre-maîtres, de petits boutiquiers et de grands commerçants, des directeurs d'usine et des administrateurs de grandes

compagnies. Il y a des femmes autant que des hommes; il y a des vieillards et de tout petits enfants.

Pauvres petits malheureux qui souffrent avant l'âge des horreurs de la guerre, pauvres gosses emprisonnés dans l'air puant des baraques, et dormant à la dure et nourris, comme tous, des conserves qu'on distribue quotidiennement, sardine et « singe », « singe » et sardine. J'ai vu de ces mioches rongés par la vermine qu'on ne peut éviter, leurs corps maigres en proie au pou horrible du soldat et aux punaises.

Le cœur vous lève de pitié à traverser les baraques de Mourman.

Comme il est naturel, la santé des réfugiés soumis à de telles épreuves est mauvaise. La variole est à Mourman et le typhus.

Quinze cents personnes attendent sous le cercle polaire le bateau qui doit les ramener en Europe. Ce bateau vient rarement. On s'y entasse dans des conditions qui ne sont pas meilleures que celles des baraquements et l'on se risque sur la Mer Glaciale à la rencontre des sous-marins qui infestent ces parages.

La sécurité est médiocre. La base navale de Mourman n'a, pour l'instant, pas de torpilleurs. On est convoyé par de lents trawlers qui ne font que huit ou neuf nœuds à l'heure et qui sont d'inefficace protection contre les sous-marins perfec-

tionnés qui nous bloquent. Il faut ajouter enfin que le bateau ne peut profiter de la nuit pour gagner le large. Il règne en cette saison un jour éternel qui vous expose vingt-quatre heures durant comme cible aux canons allemands.

Si un malheur arrivait, il serait épouvantable. Des milliers de victimes périraient.

En quittant les baraquements, on prend un large boulevard désert qui, à deux kilomètres de là, vous conduit à quelques maisons composant l'ancien village de Mourman. Sur le point le plus haut du plateau s'élève une construction spacieuse où loge le *Soviet*. A droite, à gauche, on a bâti des maisons en bois.

Mais cela ne se fait pas au hasard. Les Russes sont gens prévoyants et d'excellents colonisateurs. Un plan préexiste à la ville qui dicte impérieusement les lignes suivant lesquelles elle se développera. J'ai vu ce plan. Il est magnifique, larges avenues, places immenses, vastes lots pour chaque habitation. Mourman, lorsqu'elle sera construite, sera une belle ville au plan clair, méthodique et bien conçu.

Une ville de 60.000 habitants est déjà prévue. Elle en compte 2.000 ou 3.000 aujourd'hui. Peu importe. Les Russes ont une confiance qui ne vacille pas dans leur destin. Ils sont assurés de l'avenir de Mourman. Si le hasard veut — ce qu'à Dieu ne plaise — que je passe ici dans vingt ans,

je traverserai sous le cercle polaire, une ville régulière et belle, toute bourdonnante de vie, étincelante d'électricité dans la longue nuit polaire.

J'aime cette qualité chez les Russes. Ils voient large; ils ne comptent pas; ils taillent dans le grand et attendent leur justification de l'avenir, car ils se font une haute idée des demains de la Russie. Même sous le cercle polaire, ils lui préparent un logement spacieux et digne d'elle. Il y a quelque chose du grand seigneur chez le Russe et qui se traduit dans la politique, comme dans les affaires, comme dans la vie privée. Il a horreur de la petitesse. Comme cela est agréable! Je ne vois nulle part le désir de se restreindre, de se satisfaire de peu, de dire : « Cela me suffit ». Le Russe n'aime pas les entraves et supporte mal un frein. Il va jusqu'au bout de ses défauts et de ses qualités. Il est extrême et abhorre les moyens termes. Il peut exciter le plus vif dégoût ou l'admiration; il ne vous laisse pas indifférent. Il ne connaît pas les vertus moyennes et l'équilibre où nous tendons. Dans ce pays de morale facile, j'ai rencontré des héros et martyrs d'honnêteté ; chez ce peuple enclin au mensonge (mentir en Russie n'a pas le même sens que dans la puritaine Nouvelle-Angleterre), je pourrai nommer des gens qui exagèrent en ne fardant pas la vérité... Mais nous voilà loin de Mourman.

Pour l'instant, le plan magnifique de Mourman

a des inconvénients. Les distances à parcourir dans ce *settlement* de 2.000 habitants sont déjà immenses. Du port à la belle maison du capitaine de la Gatinerie, il y a plus de vingt minutes de trajet; du baraquement où travaille le Colonel Levêque, chef français, à la base anglaise, on compte plus de 2 kilomètres. Aussi perd-on un temps inouï à faire ses courses nécessaires dans le trou actuel qu'est Mourman.

Mais cela a un charme, un charme propre à la Russie; au milieu des difficultés présentes, on vit dans l'avenir et celui-ci qu'on escompte aide à supporter celles-là qu'on subit.

27 mai.

Aujourd'hui il neige. Un vent glacé remonte le fjord, fouette les tristes rivages, balaie les terres nues de Mourman, et nous gèle jusqu'à la moelle des os. Nous sommes replongés au cœur de l'hiver. Nous frissonnons en cherchant notre chemin le long des voies ferrées où mille obstacles nous arrêtent. Les réfugiés toussent à l'envi. Affaiblis par le terrible régime auquel ils sont soumis, ils offrent peu de résistance aux bronchites et aux pneumonies. Presque chaque jour, il y a un décès à enregistrer.

La rougeole et la variole ont fait leur apparition, et nous avons aussi le scorbut, dû à l'ali-

mentation par les conserves, au froid, et à l'humidité.

Notre départ est incertain. La grande masse des réfugiés attend un paquebot, qui, suivant nos espérances aurait dû quitter l'Angleterre le 15 mai et arriver ici le 22. Ce paquebot, le *Porto,* n'est pas signalé.

Chaque jour, on entend dire de tous côtés « le *Porto* est annoncé pour demain ». Et chaque jour c'est une nouvelle déception.

Il y avait un service régulier sur la petite île norvégienne de Vardö. Un caboteur russe l'assurait une fois par semaine. De Vardö à l'entrée du fjord de Kola-Mourman, 80 milles marins. A Vardö, on trouvait un bateau norvégien qui vous mettait, en navigation en partie dans les fjords, à Narvik (chemin de fer pour Stockholm) ou à Trondhjem (ligne pour Christiana). Or, il y a une semaine les sous-marins allemands sont arrivés et ont répandu la terreur sur ces côtes désolées.

Ils ont bombardé, dans les eaux territoriales russes, le petit caboteur et l'ont coulé, tuant deux passagers et en blessant trois. Ils ont détruit une vingtaine de barques de pêches norvégiennes et russes.

Plus personne n'ose se risquer en mer. Le service de Vardö est interrompu. Je trouve ici un courrier militaire français, le lieutenant Luzarches d'Azay. Il a pu arriver par un bateau de fortune,

et maintenant, il attend comme moi, comme tant d'autres, que la mer soit ouverte et qu'il puisse regagner la Norvège et la Suède.

Combien de temps serons-nous ici ? Dans quelles conditions pourrons-nous traverser sur Vardö ? A quels risques ? L'incertitude où nous sommes est lourde et les jours de Mourman, ces jours interminables de lumière, se passent tristement.

28 mai.

Toujours aucune nouvelle du départ. Un ordre de Trotski est arrivé interdisant à tout bateau russe de quitter le port.

Tchitchérine a été obligé d'envoyer une note attristée à Berlin au sujet du coulage du caboteur russe. Trotski veut éviter à son collègue l'envoi d'une nouvelle note à laquelle les Allemands ne répondront pas plus qu'à la première.

Nous nous promenons, comme ours en cage, dans Mourman. Il fait un peu plus chaud aujourd'hui. Par instants, au soleil, on peut croire qu'on touche au printemps. Mais l'air reste aigre et pénétrant. Le vent qui vient du Nord a passé sur les champs de glace de plusieurs centaines de lieues et nous en rapporte la fraîcheur. La face de notre corps qui est au soleil a chaud ; celle qui est à l'ombre et au vent reste glacée.

On ne peut guère sortir des sentiers battus de

la ville future ou des avenues déjà tracées. J'ai voulu aller à flanc de coteau jusqu'au sommet qui domine les hauteurs du fjord. Mais, même sur une pente abrupte, le sol reste marécageux et le pied enfonce à travers la mousse sèche jusqu'à l'eau. Pas un pied de terre ne couvre la couche d'argile qui forme le terrain. Dans la saison où nous sommes, il n'y a pas de nuit, à Mourman. Il fait clair à minuit presque comme à midi. Le soleil s'abaisse à l'horizon, il se cache derrière la colline au nord et reparaît quelques instants après. Quand la soirée est belle, ce sont les heures agréables de Mourman. Les ombres s'allongent, les eaux du fjord deviennent plus sombres, les petites maisons s'illuminent aux rayons ras du soleil qui baisse, leurs vitres s'éclairent du reflet qu'y allument les rais presque horizontaux du globe rouge que voilent parfois les nuages amassées au nord. Les mouettes continuent à pousser leurs cris rauques et à sauter sur les rochers que la marée laisse à découvert.

Des couples passent, hésitant à retourner au logis ; on s'attarde ainsi sur le coteau où s'élève la ville, attendant je ne sais quoi avant de regagner son lit.

A l'heure où le soleil disparaît derrière les collines neigeuses, une étrange clarté règne sur le paysage, une lumière froide sans accent et sans vie, pareille à celle qui reste lors d'une éclipse

totale du soleil. Puis, c'est de nouveau le grand jour ensoleillé.

30 mai.

Mourman n'est peuplé que d'ouvriers et d'ingénieurs. Ils sont venus, envoyés par l'État qui a construit à son compte toutes les maisonnettes en bois que je vois ici, et les baraquements, et les voies ferrées, et le port. Malgré la révolution, on continue de travailler. Un grand wharf a été construit, on est en train de le doubler. Des trains amènent, le jour durant, la terre prise aux tranchées du chemin de fer et qu'on jette sur un fond tout semé de pieux enfoncés reliés par des poutres.

Et on élève encore un peu partout des maisons à poutres équarries. Les charpentiers russes sont d'une extrême habileté. Avec la petite hache qui ne les quitte jamais, ils équarrissent les poutres, les égalisent, les façonnent et les joignent, le tout avec une adresse et une rapidité surprenantes.

Le *Porto* tant attendu est arrivé. Il est à quai et débarque deux ou trois compagnies de fusiliers marins anglais et français qui assureront la garde de Mourman. Mais la protection la plus efficace de Mourman, ce sont les marécages qui, sur des centaines de lieues, le séparent des régions habitées de la Finlande.

Sa coque peinte de grands zébrages bizarres

noirs et gris, sa cheminée camouflée, se dressent au-dessus du wharf. C'est un ancien bateau allemand qui servait au transport des troupes aux colonies africaines. Le Portugal, où il s'était réfugié lors de la déclaration de guerre, s'en est emparé lorsqu'il a joint les Alliés et maintenant le *Porto* transporte les réfugiés de Mourman jusqu'au jour où les sous-marins allemands l'enverront par le fond de la mer.

Il nous amène un courrier militaire français, mais l'officier qui l'apporte se trouve arrêté ici, car les maximalistes lui refusent l'entrée de la Russie. Pour passer la frontière il faut le visa bolchevique d'un représentant du Gouvernement des Commissaires à Londres ou à Stockholm. Le représentant ne vise que sur la demande de l'ambassade de France à Londres ou de la Légation à Stockholm. Ambassade et légation refusent d'adresser une demande aux commissaires bolcheviques. Ainsi l'entrée en Russie reste interdite aux Français.

Les Anglais n'hésitent pas à demander pour leurs courriers le visa de Litvinof, représentant des soviets à Londres. Il leur est toujours accordé. Aussi courriers et sujets anglais arrivent sans encombre en Russie.

1er juin.

A l'entrée du wharf, il y a une barrière et une porte qu'on ne franchit qu'en montrant un laissez-passer. A la porte veillent une sentinelle anglaise et un *tavaritch* de l'armée rouge. L'Anglais est habillé impeccablement, rasé de frais, propre, astiqué, reluisant. Il fait dix pas, vire sur les talons, et à chaque officier qui passe rectifie la position. Le Russe est dépenaillé, à moitié civil, à moitié militaire, sale, inculte, broussailleux. Il tient son fusil au petit bonheur, fume une cigarette, se mouche dans ses doigts, et, quand un officier passe, il crache.

Je mange, par bonne fortune à la popote du lieutenant-colonel Lévêque dans un wagon-restaurant tout au bout du wharf. A côté de nous, un transport anglais qui sert de base est amarré au ponton. Toute la journée, il cause par signaux avec le *Glory* de l'amiral Kemp à quelques encablures de là.

Et voici comment ça se passe. Un matelot monte sur la coupée, prend deux petits drapeaux, se tient droit, les jambes à peine écartées, et se met à agiter les bras à droite, à gauche, en haut, en bas, désignant tour à tour les points du cadran suivant les lois d'une cadence obscure dont je ne saisis pas le sens. A intervalles irréguliers, les

deux drapeaux se croisent à hauteur des genoux; un mot est fini ; aussitôt la manœuvre recommence.

Ainsi, pendant des heures, je vois le corps fin d'un matelot se profilant en lignes nettes sur le ciel pâle, ses gestes précis, qui se succèdent avec une rapidité incroyable, sans jamais une hésitation ni une reprise. Les petits drapeaux flottent au vent, montent et descendent. Il semble exécuter une danse compliquée dans laquelle seuls les bras ont leur rôle, comme dans certaines danses hiératiques des îles chaudes de Java. Et, voyant cette conversation muette par gestes, je me souviens de Panurge qui fit quinaud l'Anglais qui arguait par signes.

La seule distraction des indigènes de Mourman, c'est la balançoire. Ils en ont installé partout, sur les terres-pleins déserts, sur les places de la ville future, sur les voies même du chemin de fer ; ce sont de grandes balançoires, hautes, avec une longue planche sur laquelle se logent deux, trois, quatre personnes. Des enfants y prennent place, des jeunes gens, des femmes, des hommes. A toute heure du jour et de la nuit, on voit à travers le ciel triste de Mourman, l'envolée des balançoires emmenant les passagers haut dans les airs. Ce balancement monotone et continu est la grande distraction sous le cercle polaire.

4 juin.

Nous partons enfin. L'amiral Kemp met à la disposition de quelques-uns d'entre nous un *trawler* armé pour la chasse aux sous-marins. Ce petit bateau à 80 tonnes nous transportera à Vardö en douze heures. Et là nous trouverons le service des paquebots norvégiens sur Hammerfest, le Cap Nord, Narvik, Trondhjem, Bergen par les fjords.

Au soir, nous quittons ce Mourman malsain dont nous n'espérions plus sortir. Pendant deux heures nous descendons le fjord dont les rives désertes sont des roches abruptes et noires dans les anfractuosités desquelles la neige met de grandes taches blanches. A l'embouchure du fjord la scène a de la grandeur ? La côte est de hautes collines, presque des montagnes, qui tombent dans la mer en pentes rocheuses ? Ce sont les assises solides du monde septentrional contre les flots de l'Océan glacial.

La mer est sombre, le rivage est de pierre noire et de neige blanche sur lesquels le soleil à travers les nuages jette des coups de lumière vive.

Vers le Nord, au-dessus des glaces du pôle, la couche des nuages est plus épaisse. La mer est déserte ; seuls quelques *trawlers*, points noirs dans l'immensité, balancés par la houle, montent la garde devant l'entrée du fjord. Le vent léger qui

vient du nord-ouest est glacé ; des bandes de canards se lèvent à notre passage et, moitié courant, moitié volant, zèbrent la surface de l'eau de traits rapides. A une lieue et demie de distance, nous longeons la côte déserte et montueuse de la vaste presqu'île des Pêcheurs où l'on n'aperçoit pas une habitation. La mer sombre, le ciel à demi-voilé, ces rives arides et neigeuses, composent un spectacle d'une grandeur triste et accablante. Puissé-je ne jamais revoir ces paysages polaires dont la vie est absente.

Si calme que soit la mer, notre petit chalutier danse d'une façon peu agréable sur ces vagues qui viennent de loin et bientôt à peu près tous les passagers gémissent en proie au mal de mer.

Les matelots anglais nous soignent d'une façon quasi maternelle, soit que nous soyons entassés dans l'étroit poste à l'arrière où ils dorment, soit que nous restions sur le pont, glacés par le vent. Ces hommes raniment le feu, nous donnent des couvertures, nous apportent du cacao brûlant, et, maîtres de maison accomplis, font tout ce qu'ils peuvent pour rendre notre passage moins rude.

Je me suis accroupi sur le pont derrière la machine pour attendre le soleil de minuit. La mer moutonne à quelques pieds de moi ; par moments une lame lave doucement le pont à mes pieds. Les plaques de tôle où je suis appuyé sont tièdes et me chauffent doucement le dos, tandis

que la partie antérieure de mon corps est transie de froid.

Vers minuit, le banc épais des nuages s'éclaircit au nord et j'aperçois le disque du soleil qui reste à 10° ou 15° au-dessus de l'horizon. Le spectacle est admirable. Pendant une heure, c'est une féerie polaire de lumière incandescente derrière les nuages qui font écran lumineux. Par moments, c'est une nappe de cuivre en fusion devant laquelle passent, légers, de petits paquets de brumes fouettés par le vent et qui sont comme des opales iridescentes. Des colliers de pierre précieuses aux formes bizarres s'égrènent ainsi dans le ciel. Puis le tableau change ? C'est maintenant au raz de la mer une bande de nuages d'un bleu sombre ardoise que couronne une longue et mince bande d'argent vif étincelant ; au-dessus, le ciel couleur turquoise lavée et lumineuse ; puis, de nouveau, des nuages mouvants devant lesquels jouent des brumes légères et colorées.

Je reste sur le pont glacé par le vent du Nord-Ouest, jusque vers trois heures du matin, puis n'en pouvant plus, le cœur chancelant, je vais abriter ma misère dans la cuisine où de superbes matelots font du thé et du cacao. Et j'ai de longues heures pour méditer sur les solides avantages du plancher des vaches, tandis qu'au dehors, des bourrasques de neige s'abattent sur la mer écumeuse.

Vardö, 5 juin.

Est-il un plus triste lieu au monde que Vardö ? Une petite île rocheuse, pelée, sans trace de végétation. On assure que deux arbres chétifs poussent dans l'enceinte de la forteresse au sommet de l'île. On va même jusqu'à dire que la forteresse n'a été construite que pour garder ces deux arbres, le plus précieux et le plus rare des trésors que puisse posséder le misérable Vardö.

Des maisons serrées les unes contre les autres forment l'unique rue de Vardö. Deux ports, celui du Sud et celui du Nord, sont séparés par une étroite langue de terre. Ils abritent une nombreuse flottille de bateaux de pêche, car Vardö ne comprend que des pêcheurs, ne vit que du poisson.

Sur le port, sont installés les établissements construits sur pilotis où l'on prépare le poisson. Des montagnes de têtes de morue s'y entassent, des tas de petits requins tachetés comme des panthères, des milliers de harengs que des femmes et des hommes vident, nettoient et salent. Des plantations immenses de pieux sur les rochers forment le seul décor de l'île sauvage. C'est là qu'on sèche le poisson avant de l'envoyer en barriques vers le Sud de la Norvège et vers l'Europe.

Une odeur forte emplit Vardö, une odeur que

les coups de vent les plus violents ne peuvent dissiper. Elle imprègne le sol, les murs en bois des maisons ; elle s'attache à vous, vous ne pouvez vous en défaire. Vous l'aspirez le jour durant. Il est des pays bénis, brûlés par le soleil, qui sentent les épices ; il en est d'autres où les fleurs parfument l'atmosphère ; Vardö ne connaît que l'odeur forte de poisson séché et de l'huile de foie de morue.

Vardö, à la saison où nous sommes, vit dans un jour éternel. Mais ne croyez pas que Vardö est ensoleillé. A cette extrémité des terres glaciales, entre la mer grise et les rochers noirs, Vardö en été est enfoui sous une couche de nuages gris qui lui cachent le ciel pâle du Nord.

Il y fait froid l'année durant. Si par hasard, en été, grâce à un coup de vent propice du sud, la température s'élève et le ciel se nettoie, Vardö un instant caresse l'espoir d'apercevoir enfin le soleil, ce soleil dont les plus pauvres gens du reste du monde peuvent jouir à leur gré. Mais, non, la différence entre la chaleur momentanée de l'air et de la froideur constante de la mer amène aussitôt la formation d'un épais brouillard qui enveloppe la petite île et elle retombe dans le gris, le froid, l'humidité où elle a coutume de vivre.

J'ai rencontré un Lapon à Vardö. Il avait l'air d'un Lapon pour touristes et photographes, mais,

c'était comme je l'ai vu, un vrai Lapon laponnant. Il portait d'étranges souliers à la poulaine avec une pointe recourbée en l'air, revenant sur le pied, des vêtements assez lâches de cuir de renne avec, sur les épaules, trois bandes appliquées d'un rouge vif et la plus curieuse coiffure de peau teinte en rouge qui semblait le bonnet, mais coloré, d'un professeur de la docte université d'Oxford. Il était de petite taille, jeune, huileux et parfaitement laid. Comme il convient, je le photographiai devant les barques du port Nord. Il s'y prêta avec satisfaction et, bien longtemps après que j'eusse fini, garda la pose comme un modèle professionnel, d'où je conclus qu'il n'avait jamais été photographié puisqu'il croyait que cette opération mystérieuse demandait un quart d'heure. Je lui donnai un franc. Pour ce prix, il exigea que je lui serrasse la main très sale qu'il me tendit.

6 juin.

Nous ne passons qu'une journée à Vardö. De bon matin, aujourd'hui, nous nous embarquons sur un beau vapeur, le *Roi Harald*, qui va nous mettre à Narvik en trois jours de navigation côtière.

Nous y vivons dans un confort que nous ne connaissons plus depuis longtemps. Nous trouvons des lits, du linge, une table propre et bien servie. Ce luxe contraste d'une façon saisissante avec

l'aridité essentielle du paysage que nous traversons : une mer couleur de plomb sous un ciel bas couleur de suie, une côte escarpée de montagnes couverte éternellement de neiges jusqu'au bord de l'eau. Pas un être humain n'habite ici ; toute civilisation est absente de ces rives glacées. Seuls, au fond des fjords, quelques pêcheurs qui gagnent largement leur vie dans ces eaux riches en poissons.

Je préférerais crever de faim sur un quai ensoleillé de Naples.

7 juin.

Vers le milieu de la journée, nous arrivons à Hammerfest. Hammerfest collée au flanc d'une montagne à pic, regardant le nord, étouffée entre les rochers et la mer, jouit du triste privilège d'être la ville la plus septentrionale du monde.

Elle est propre, petite, tassée, ne vit que du poisson, ne sent que le poisson. Elle est plongée dans une lumière grise, froide, pauvre, même dans les beaux jours où nous sommes. Une tristesse éternelle règne dans ce coin perdu à l'extrémité des terres en face du pôle. A-t-on jamais aimé à Hammerfest ? Un sentiment humain a-t-il jamais pu naître et se développer dans ce climat affreux où toutes les énergies de l'homme sont employées à lutter pour la vie ? Le luxe, le jeu, ce que le soleil, la douceur de l'atmosphère donnent aux

plus misérables populations des climats tempérés ou chauds sont refusés aux habitants d'Hammerfest qui ont de l'argent et ne connaîtront jamais la pauvreté.

Je suis monté sur les rochers élevés qui dominent la ville. Le spectacle y est d'une étrange grandeur. A mes pieds la petite ville qui se serre frileusement contre la montagne, ses maisons propres, basses, régulières, groupées autour du port sur lequel s'élèvent les dépôts de pêcheurs. A leur pied, le port rempli des bateaux de pêche, de chalutiers, de petites embarcations à moteur et à voiles; un mouvement de terrain protège le port au nord, puis c'est le fjord immense où toutes les flottes du monde trouveraient un abri en eau profonde. Un énorme rocher pelé s'élève au centre du fjord qui est entouré de tous côtés par de hautes montagnes de pierres noires dans le creux desquelles la neige dessine de larges rayures blanches. L'œil n'aperçoit aucune sortie sur la mer. Il semble que l'on soit dans un lac fermé de toutes parts. Derrière les nuages on devine un soleil pâle qui, par places, en éclaire les couches épaisses et leur donne quelque transparence. Si les yeux dépassent la ville blottie au-dessous de moi, je me crois transporté à l'époque glaciaire, dans un pays désert où la mer, les roches, les neiges, n'ont jamais connu la présence de l'homme et opposent à sa venue une hostilité farouche. Mais

l'amour de l'or, *auri sacra fames*, a eu raison de ces obstacles et les hommes sont venus, se collent à ce rocher et exploitent une mer féconde et profitable.

Au soir, nous continuons notre route. Le ciel s'est éclairci, les nuages ont disparu et, pour l'unique fois peut-être de l'année, le soleil de minuit se montre. L'horizon est fermé par les montagnes des îles, hautes de près d'un millier de mètres. Mais le soleil à minuit reste plus haut que la crête des montagnes, à 20° ou 25° au-dessus de la ligne de la mer. Il atteint le point le plus bas vers 11 heures (temps de Greenwich), puis lentement commence à remonter dans le ciel en s'acheminant vers l'ouest.

Ce brave soleil de minuit ressemble étonnamment au soleil de sept heures du soir dans nos climats au mois de mai. Simplement ses rayons horizontaux traversent des couches si froides d'atmosphère humide que l'astre-roi semble avoir perdu de sa chaleur à fréquenter le pôle. Il ne flamboie pas; il n'est pas très brillant, le soleil, et, pour donner un démenti à La Rochefoucauld, je le regarde fixement. En somme, il faut consulter sa montre pour avoir conscience de l'étrangeté du phénomène auquel nous assistons, car le soleil ne fait pas plus de façon pour descendre dans le ciel à minuit qu'à six heures. C'est entendu, il ne disparaît pas derrière l'horizon, tandis que

nous avons l'habitude de le voir se coucher. Mais cette habitude cent fois séculaire de la race n'a produit aucune impression profonde sur nous. La première fois que j'ai vu le soleil ne pas se coucher, j'ai trouvé cela parfaitement naturel. Je suis sûr qu'à mon retour dans les pays civilisés, je jugerai avec sévérité sa conduite incompréhensible qui le pousse chaque nuit à nous exposer au risque de nous casser le nez dans le noir. Et je m'étonne enfin de ce que le soleil ait choisi, entre toutes, la zone polaire pour l'éclairer le jour durant. Quel plaisir trouve-t-il à regarder ces glaces éternelles, cette mer couleur de plomb, ces solitudes gelées? La planète Terre ne lui offre-t-elle pas des faces plus riantes, des rivages plus heureux, des mers couleur de violette dont on ne se lasse pas d'admirer les formes et les couleurs. Il les laisse pendant la nuit aux tendres caresses de la lune, tandis qu'il se délecte morosement à contempler les ébats des ours blancs et les jeux des phoques sur les glaces éternelles du pôle arctique.

Samedi, 8 juin.

Nous trouvons le printemps à Troemsö. C'est le printemps du cercle polaire, mais tout de même dans l'âcreté froide de l'air, il passe parfois comme une tendresse. On imagine soudain qu'il

pourrait peut-être, un jour pas comme les autres, faire chaud et qu'il y a véritablement des pays où l'on peut sortir au mois de juin sans pardessus d'hiver. Je vois des gazons verts, des bouts de prairies, ma foi, et aux branches des arbres se gonflent de gros bourgeons qui vont éclater. Miracle !...

Troemsö nous apparaît donc, dans ce jour de soleil, comme une riante petite ville polaire, la capitale des régions du Nord. Elle est construite sur les bords d'un fjord étroit. Depuis hier au soir, nous semblons faire de la navigation fluviale, sur un fleuve dont la largeur varie de 500 mètres à 2 kilomètres et uniformément bordé sur ses deux rives de rochers élevés qui s'en vont par gradins jusqu'à de hautes montagnes qui ferment l'horizon. Sur ce paysage qui ne manque pas de grandeur, une lumière d'une pauvreté désespérante. Même par le beau jour où nous sommes, la lumière n'a pas d'accent ; une teinte bleutée enveloppe le paysage entier de la même clarté froide et sans vibrations. Jamais un peintre n'est né sous le cercle polaire.

Dans la rue principale de Troemsö je vois deux Lapons, vêtus en mignons Henri III, avec justaucorps serré à la taille, sur lequel sont appliqués des bandes rouge vif, des souliers à la poulaine, et sur l'étrange bonnet que j'ai décrit un chou de plumes rouges. Ces mignons qui semblaient échappés de

la figuration d'un théâtre de province — *Henri III et sa cour* — ces Mignons lapons ou ces Lapons mignons, étaient dans un état d'ivresse avancé, bien qu'il ne fût que 10 heures du matin, et compromettaient gravement le prestige, à la fois de la dynastie des Valois, et de la grande famille laponne. Ne pouvant se procurer de l'eau-de-vie, ils boivent de la térébenthine, du vernis, du pétrole, de l'élixir dentifrice, de la lotion pour les cheveux. Tout leur est bon pourvu qu'ils gagnent les paradis artificiels réservés au Lapons où l'on rêve d'une terre ruisselante spontanément de graisse de phoque, d'huile de foie de morue et d'alcool.

9 juin.

Dans le brouillard, sur une mer unie comme une glace, avec pourtant une houle qui nous laisse sentir que nous sommes sortis des fjords. La mer est couleur d'étain ; le brouillard d'où tombent quelques gouttes de pluie est gris, fuligineux. Nous avançons avec précaution. La sirène essaie de déchirer le mur fluide qui nous enveloppe. Et voici que soudain, à quelques encablures du bateau, je vois dressé dans les airs, juste au-dessus de notre tête, un rocher énorme, déchiqueté, noir, qui s'élève à plusieurs centaines de mètres. Il est sorti soudainement des nuées qui l'entourent, mais qui restent attachées à sa base

et nous le cachent. Cette apparition dans le brouillard est si subite qu'elle effraie. Il semble que nous allons nous briser sur le pied de ce rocher colossal.

Mais non, le bateau le contourne et nous arrête dans un petit port abrité. Nous sommes aux îles Loffoden.

10 juin.

Ce matin, lundi, entre 7 et 8 heures, nous traversons enfin le cercle polaire et rentrons dans les régions tempérées. Grâces en soient rendues aux dieux !... Nous quittons les mers froides, les glaces, la neige et le soleil de minuit.

Le soleil brille sur les fjords ; il fait doux. Pour la première fois, je laisse au crochet mon manteau ouaté et, baigné de soleil, dans un fauteuil sur le pont, nu-tête, les yeux fermés, je rêve que je suis à Naples par un beau jour d'hiver...

11 juin.

Trondhjem. — Nous y arrivons pour assister à un concours athlétique national. Des hommes fort bien taillés tournent autour d'une barre fixe, voltigent sur des parallèles, s'envolent aux anneaux. Des femmes prennent part à des jeux. Elles opèrent en groupes à une certaine distance de la tribune où je suis. Elles sont vêtues de jupes courtes

et de justaucorps. Elles prennent des poses plastiques, s'agitent en mouvements cadencés, se mettent à croupeton et se relèvent; elles bondissent par dessus des chevaux gonflés de crins raides sur quatre pattes en bois. Elles paraissent gracieuses, élégantes. Ces filles du Nord nous annonçent-elles une humanité nouvelle et plus belle?...

J'en rencontre un groupe le soir à la gare où je prends le train pour Christiania. Déception !... Elles sont sans grâce et sans beauté. Elles ressemblent à des suffragettes.

Notons qu'entre Trondhjem et Christiania j'ai rencontré l'Eté, ses jeunes et puissantes séductions, et que mes yeux, habitués aux glaces et aux neiges, ont regardé avec étonnement des arbres lourds de feuillages, de grasses prairies et des fleurs en pleins champs.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-Propos 7

Chapitre I. — L'Unique Journée de la Constituante 17

L'assassinat de Chingaref et de Kokochkine. 36

L'Ukraine traite séparément 38

Chapitre II. — Petits tableaux de la vie a Petrograd sous le règne des Maximalistes . . . 48

A la Banque du Peuple. 58

Chapitre III. — Ni Paix, ni Guerre. 64

Chapitre IV. — Le Départ des Ambassades . . 89

Petrof 92

De Wiborg à Helsingfors 94

La halte à Helsingfors 97

Le pillage des Dreadnoughts 98

Les gardes-rouges de Finlande . . . 100

Les raisons de Petrof 104

Chassés d'Helsingfors 105

En panne à Tammerfors. 108

En pourparlers avec le Soviet de Tammerfors 111

Prisonniers 114

Expédiés à Tojola. 117
Tojola. 119
Les Allemands ne sont pas loin . . . 124
Chapitre V. — L'Agonie 132
Le soldat. 147
L'ouvrier. 151
Le paysan 153
Le Don !. 158
Moscou 170
Volodga 189
La femme du sonneur 195
Chapitre VI. — Je suis arrêté 199
L'assassinat des trois frères Hainglaise. 204
Chapitre VII. — La côte Mourmane. 234
Le Départ 234
La question de la côte Mourmane . . 243
Mourmane 249

HRus
A5796r
Anet, Claude(pseud.)
La Révolution russe. Vol.4.
396121

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED